

Louise Doré

DES GENS COMME TOUT LE MONDE



**L'expérience du Carrefour d'éducation
populaire de Pointe Saint-Charles
auprès d'adultes handicapés mentaux**

**DES GENS
COMME
TOUT
LE MONDE**

Louise Doré

DES GENS COMME TOUT LE MONDE

**L'expérience du Carrefour d'éducation
populaire de Pointe Saint-Charles
auprès d'adultes handicapés mentaux**

DES GENS COMME TOUT LE MONDE

Correction des textes : Nicole Décarie

Composition et montage : Composition Solidaire inc.

Maquette de la couverture : Zèbre Communication inc.

ISBN 2-89035-053

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, 3^e trimestre
1982.

Publié conformément au contrat d'édition de l'Union des écri-
vains québécois.
Imprimé au Canada.

COLLECTION « L'ÉDUCATION EN MUTATION »

Janine HOHL

Les Enfants n'aiment pas la pédagogie

Notre catalogue est expédié sur demande :

Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin

5089, rue Garnier, Montréal (Québec) H2J 3T1

(514) 525-4346

DISTRIBUTION :

Québec :

Diffusion Prologue inc.

2975, rue Sartelon

Ville Saint-Laurent

H4R 1E6

PRÉFACE

L'auteur du présent ouvrage apporte cette précision-ci dans son introduction :

Qu'on ne s'attende pas ici à un exposé théorique en déficience mentale ou à un travail d'analyse scientifique des problèmes abordés. [...]

Il s'agit essentiellement d'une relation d'expérience.

Nous devons affirmer, pour notre part, que cette relation d'expérience est une des plus vivantes et des plus fascinantes que nous ayons lues. Ainsi, au lieu d'y ajouter un exposé de type académique, prétendant à la scientificité et plein de schèmes théoriques d'explication et d'interprétation des faits, allons-nous plutôt tenter d'en tirer quelques grandes leçons.

Disons tout de suite que la problématique de base dont il est ici question, soit celle du vécu des personnes handicapées, du genre d'obstacles que ces personnes doivent surmonter pour mettre en valeur leur potentiel, nous est assez familière. En effet, nous avons travaillé, pendant quelque temps, à l'intégration socio-professionnelle des personnes physiquement

handicapées, dont nous sommes, et bien que notre occupation actuelle n'a officiellement plus rien à voir avec cette question, celle-ci n'en continue pas moins, et pour cause, à nous tenir à coeur.

Certains diront qu'il est hasardeux de faire des rapprochements entre les problèmes liés à un handicap physique et ceux que vivent les personnes handicapées mentalement. Nous avons longtemps nous-même pensé ceci, à cause sans doute, entre autres raisons, de la répugnance que nous éprouvions à nous reconnaître quelques ressemblances avec les « fous ». Mais tel n'est plus à présent notre avis. Notre conviction est maintenant que le problème de base de toute personne handicapée, physique ou mentale, et surtout si la ou les déficiences à l'origine du handicap sont apparues à la naissance ou durant l'enfance, est l'exclusion et tout ce qui en découle dans les différents domaines de l'existence. Et la lecture du texte de Louise Doré a raffermi en nous cette conviction.

Lorsque, dès l'enfance, on est exclu, à divers niveaux et de multiples façons, des relations, que nous qualifions de sociales, et qui englobent tous les liens qui s'établissent entre les individus, comment peut-on en apprendre les règles et en arriver à les manier d'une façon qui soit un tant soit peu acceptable socialement ? Cette exclusion se manifeste d'abord au sein même de la famille. Lorsque les parents surprotègent une fille ou un fils handicapé, que le handicap soit physique ou mental, ils se trouvent, de ce fait, à l'exclure du type de relations, avec eux-mêmes autant qu'avec les autres, qui lui permettraient de se développer d'une façon relativement normale. Vu que cet enfant devra faire face, toute sa vie durant, à des attitudes ségrégationnistes et discriminatoires, ses parents devraient, au lieu de le couvrir, et bien sûr en lui donnant toute l'affection et l'attention dont il a besoin, le pousser et faire en sorte que, dans les limites du raisonnable, il ait l'occasion de s'aguerrir. Lorsqu'on tient compte des difficultés de fonctionnement, physiques ou mentales, que cet enfant devra toujours surmonter, ceci devient encore plus vrai. Fort heureusement, quelques parents d'enfants handicapés ont le courage et la lucidité d'agir de la sorte ; les miens les ont eus...

Louise Doré mentionne, quelque part dans son livre, que les parents des adultes handicapés mentaux dont elle s'occupe sont des gens que la vie a souvent passablement malmenés, et qui ont dû, pour comble de malheur, organiser presque toute leur vie familiale autour d'un enfant atteint de déficiences qu'il leur a par ailleurs fallu faire l'effort d'accepter. Est-ce à dire qu'il serait injuste d'exiger d'eux, en plus, qu'ils aient l'ouverture d'esprit et le courage nécessaires pour faire pleinement face à la situation? Notons ici, tout d'abord, que le courage et la largesse d'esprit ne sont pas, loin de là, des qualités rares dans les milieux populaires; elles y sont même très probablement plus répandues que chez les bien nantis. Ensuite, aux lecteurs qui penseront qu'il faut quand même être indulgent envers ceux que la misère accable, nous rappelons que, comme le chante si bien Jacques Brel, « la vie ne fait pas de cadeaux ».

En fait, la surprotection d'un enfant handicapé produit les mêmes effets que son abandon et sa mise en institution, car ces effets ne sont nul autres que ceux de l'exclusion. D'une façon comme de l'autre, on le coupe de la réalité, celle des autres mais surtout la sienne, celle de ses potentialités dont il ne peut prendre conscience. L'individu ainsi exclu se construit alors, en son intérieur, un petit monde refuge pour lui tout seul, plein d'illusions et de fantasmes. Pourtant, il aurait plutôt grandement besoin de prendre clairement conscience de sa réalité, y compris de ses éléments les plus indigestes, et de s'assumer, c'est-à-dire apprendre à composer de façon constructive avec cette réalité. Car nulle personne, même non-handicapée, ne peut se développer, de manière équilibrée, à partir de fausses bases. Il n'est pas étonnant que l'égoïsme, l'infantilisme, l'irresponsabilité et d'autres mésadaptations se rencontrent aussi, hélas trop souvent, chez les personnes physiquement handicapées. En fait, on trouve ces caractéristiques partout, mais lorsqu'elles se doublent d'un handicap qui hypothèque lourdement dès le départ l'épanouissement d'une personne, elles ont alors des conséquences souvent dramatiques.

Évidemment, lorsqu'on ne s'est pas ou mal assumé, qu'on n'a pas reconnu son véritable point de départ et ses vraies

possibilités, presque tout ce qu'on entreprend ne peut qu'échouer. Alors les traumatismes s'accumulent et il en résulte, à la longue, un profond fatalisme face à la vie. Pour qu'une personne, considérée ou non comme handicapée, empêtrée de la sorte dans ses problèmes, puisse acquérir cette motivation absolument nécessaire à la réalisation de son autonomie, il lui faut parcourir un long chemin. Comme nous le fait si bien comprendre Louise Doré, le véritable handicap ne réside pas dans les déficiences comme telles dont un individu est atteint, mais bien plutôt dans la position sociale défavorable, dans le sens de ses relations avec les autres et de sa marginalisation au sein de la société, où elles le placent, compte tenu du contexte dans lequel il évolue. D'ailleurs, nous devons dire que, même quand une personne, handicapée depuis l'enfance ou la naissance, a été éduquée et orientée de sorte à pouvoir vaincre son handicap, elle est quand même marquée de traumatismes qui nuisent à son fonctionnement. Mais il en va alors de même pour tout le monde, et là, au moins, le problème garde généralement des proportions qu'on peut qualifier de normales, si bien sûr la personne concernée déploie les efforts requis pour le surmonter.

Parlons maintenant un peu des effets de l'exclusion, et des mésadaptations et traumatismes qui s'en suivent, sur le long et difficile processus d'apprentissage. Ces effets sont gigantesques, à ce point qu'ils aggravent, et même parfois, nous en sommes certain, engendrent la débilité, telle qu'elle est définie dans cet ouvrage. Donnons donc ici un exemple vécu pour illustrer ce que nous voulons dire. Celui qui s'adresse à vous présentement fut déjà, lorsqu'il fréquentait une école spéciale pour enfants physiquement handicapés, placé dans les classes dites « allégées », où l'enseignement théorique et abstrait était réduit au strict nécessaire, et où l'artisanat et l'initiation à certains travaux manuels prenaient beaucoup d'importance. Pourtant, nous voilà maintenant détenteur d'un doctorat, ce qui signifie peut-être qu'il ne faut pas être trop brillant pour décrocher de gros diplômes... Le fait est que nous éprouvions alors de réelles et sévères difficultés d'apprentissage. Mais lorsque, suite à une nette amélioration de notre état physique, nous avons cessé d'être le

souffre-douleur et la tête-de-turc de groupe, alors, comme par magie, notre Q.I. fit un grand bond! Nos capacités intellectuelles, et particulièrement celles qui se rattachent le plus à la pensée abstraite, ont subitement quadruplé. Quand nous pensons à nos compagnons et compagnes de classe de cette époque, nous nous posons de très sérieuses questions sur les causes du manque de développement de leurs facultés mentales. Aujourd'hui, on n'accepte plus dans les écoles spécialisées que les « multi-handicapés » physiques dont beaucoup sont aussi aux prises avec de graves problèmes psychiques; mais nous n'aborderons pas ici ce vaste domaine. D'ailleurs, l'expérience nous a enseigné qu'il n'existe absolument aucun lien direct de causalité, chez un individu, entre le nombre et la gravité des infirmités physiques d'une part, et l'émergence de troubles mentaux ou encore le manque d'intelligence d'autre part.

Bien sûr, lorsque ce sont des défauts biologiques du cerveau qui engendrent un manque d'intelligence, on ne peut guère espérer que la capacité d'abstraction s'épanouisse. Mais sommes-nous vraiment toujours en mesure de déterminer de façon sûre si, chez un individu donné, les difficultés d'apprentissage de matières académiques sont le produit de traumatismes occasionnant des blocages ou d'incidents biologiques? Certains des adultes dits handicapés mentaux qui fréquentent le Carrefour sont aussi handicapés physiquement. Quels sont donc les liens entre leurs deux handicaps? De plus, nous avons maintes fois remarqué que, dans l'ensemble, la capacité de penser abstraitement et de manier des symboles se développe plus chez les gens qui viennent de milieux favorisés que chez ceux qui proviennent de milieux populaires. La faculté d'abstraction serait donc, jusqu'à un certain point, un « privilège de classe ». Or, voilà qui introduit le social comme facteur important de l'apparition des troubles d'apprentissage et même de la débilité. Ce facteur se combinerait avec celui du handicap, physique ou mental, car il y a tout lieu de croire que ce sont les strates les plus défavorisées de la population qui produisent, proportionnellement, le plus de personnes handicapées.

Quand on considère le rôle d'importance primordiale de la faculté d'abstraction en général, et du langage écrit en particulier, dans le fonctionnement et le développement d'un individu au sein de la société où nous vivons, on comprend comment s'opère, par le moyen de l'apprentissage de type académique, la marginalisation sociale des personnes handicapées. Si les handicapés physiques que ce phénomène concerne, ainsi que les handicapés mentaux catégorisés comme psychotiques mais dont l'intelligence est au moins normale peuvent lever cette barrière en vainquant leurs traumatismes et leurs blocages, il n'en va pas de même, comme nous le verrons dans cet ouvrage, pour les personnes assez gravement atteintes d'un manque de puissance cervicale. À moins d'hériter d'une grande fortune, ce qui pour elles est fort improbable, ces dernières, encore plus que les autres catégories de personnes handicapées, sont donc reléguées aux plus bas échelons de la société, même lorsqu'elles réussissent à se trouver un emploi. Ceci, les adultes handicapés mentaux du Carrefour, débiles ou pas, le ressentaient bien, et ce n'est pas pour rien que, au début, ils tenaient mordicus à apprendre à lire, écrire et compter. Mais l'expérience du Carrefour a bien mis en évidence les limites, pour ces personnes, de l'effort d'alphabétisation, et elle est en train d'indiquer ce sur quoi il faut plutôt mettre l'accent pour mieux les aider.

Ce qui nous a le plus impressionné dans l'expérience du Carrefour d'éducation populaire auprès des adultes handicapés mentaux, c'est l'incroyable cheminement qu'ont accompli bon nombre de participants. On y voit avec étonnement des gens partir de très loin, repliés sur eux-mêmes et n'ayant pour tout objectif que d'apprendre à lire et à écrire, s'ouvrir peu à peu aux autres, assumer graduellement leur situation, prendre de plus en plus conscience de ce qu'ils peuvent raisonnablement espérer réussir, et même en arriver à une certaine conscience sociale. On voit aussi, notamment par la touchante histoire d'un couple d'amoureux, qu'il est tout à fait possible d'amener une personne mentalement handicapée à agir de manière équilibrée et sensée et à mener une vie normale et autonome. Et ces résultats remarquables s'obtiennent grâce à une approche qu'on pourrait qualifier de dynamique de

groupe et dont nous ne pouvons qu'admirer l'efficacité. Bref, cette expérience nous semble extrêmement encourageante, même si, par ailleurs, elle met en évidence certaines réalités plutôt déprimantes, comme, par exemple, les colossales barrières à l'intégration au marché du travail que doivent franchir les personnes handicapées même si elles ont réussi à vaincre leur handicap. Il va sans dire que la crise actuelle ne contribue en rien à corriger cet état de fait.

Autre réalité mise en relief, une discrimination envers les personnes handicapées est souvent pratiquée par une institution à laquelle, en très grand nombre, ces personnes se raccrochent, notamment pour donner un sens à leur vie. Il s'agit ici de l'Église catholique, qui refuse, a priori, le sacrement du mariage à un couple d'adultes handicapés mentaux. Qu'on ne vienne pas nous dire ici que la raison d'un tel refus est l'irresponsabilité supposée de ces personnes, car il arrive régulièrement la même chose à des personnes physiquement handicapées, qui pourtant n'en gardent pas moins leur croyance religieuse. Pour rester dans les limites de la politesse, disons que cette attitude, de la part de l'Église, est franchement cruelle.

Enfin, on peut, sans aucune crainte de se tromper, affirmer que, pour mener à bien ce genre d'expérience, il faut, non seulement une forte dose de compétence, mais aussi beaucoup de patience, de courage, de conviction, et surtout d'amour.

André Desjardins

INTRODUCTION

C'est l'année internationale de la personne handicapée. Un peu partout dans les médias d'information, on invite la population en général à s'arrêter quelques instants et à se sensibiliser aux difficultés de ces personnes.

Si l'on réussit assez bien à nous présenter le vécu de l'handicapé physique et à nous faire comprendre en quoi nos préjugés à son égard peuvent représenter pour lui un problème tout aussi sérieux que son handicap, il n'en est malheureusement pas de même pour l'handicapé mental.

Des nombreux handicapés mentaux vivant en institution, on n'entendra probablement pas parler. Pourtant on sait qu'à l'intérieur de celles-ci on retrouve non seulement des « débilés profonds », ceux à qui on a pour toujours accolé l'étiquette « non éducatibles », mais aussi des déficients plus légers.

On nous montrera cependant les ateliers protégés, les associations de loisirs expressément conçues pour eux ou encore, les colonies de vacances que certains d'entre eux fréquentent.

À l'occasion, on tentera de nous sensibiliser aux difficultés qu'éprouvent les parents de tels enfants. On parlera, par exemple, des problèmes que posent les questions de leur stérilisation, de leur orientation au sortir de l'école, de leur dépendance économique, etc.

Mais en quoi toutes ces informations que l'on nous propose nous aident-elles à mieux saisir, à mieux comprendre ce que vivent des personnes aux prises avec un tel handicap ?

Comment l'adulte déficient mental se perçoit-il ? Est-il conscient de son handicap ? En est-il frustré ou est-il tout simplement ce grand enfant plutôt inconscient qu'on nous présente généralement ?

Et si les handicapés mentaux étaient des gens comme tout le monde ? Si malgré leur handicap au plan des habiletés cognitives, ils ressentaient les mêmes besoins, les mêmes désirs, les mêmes espoirs que tout le monde : mener une vie normale, autonome, poursuivre des études, avoir un emploi, se marier, avoir des enfants... ?

Et s'ils souffraient des échecs, des difficultés et des limites que leur handicap leur impose, de la marginalisation sociale qu'ils subissent ?

Alors que les handicapés physiques osent enfin user de leur droit de parole pour nous forcer à considérer leurs problèmes, pour crier à la discrimination et exiger qu'on reconnaisse leurs droits au même titre que toute personne non-handicapée, les handicapés mentaux eux ne jouissent pas de la même possibilité.

Pourtant ils auraient sûrement des choses à dire eux aussi, mais de par leurs difficultés de verbalisation, de par aussi la façon dont on les isole et les marginalise, ils ont peu de chances de s'exprimer... et de se faire entendre.

Présenter une expérience d'éducation populaire auprès d'adultes déficients mentaux, et à travers elle, permettre à certains d'entre eux de nous livrer un peu leur vécu, leurs difficultés, voilà le but de cet ouvrage.

Depuis onze ans déjà, le Carrefour d'éducation populaire de Pointe St-Charles offre à la population une activité qui, avec les années, a été appelée « adaptation sociale » ; cette

activité s'adresse plus particulièrement aux adultes déficients mentaux de ce quartier.

Celle-ci fait partie du cadre des activités régulières du Carrefour et reflète le souci particulier de ce dernier de répondre le plus adéquatement possible en termes d'éducation populaire aux attentes et aux besoins de la population qu'il dessert.

Depuis plusieurs années déjà, cette activité s'est attirée l'attention non seulement d'autres intervenants dans le domaine de la déficience mentale ou encore de l'éducation populaire, mais aussi, celle des autres organismes communautaires du quartier et des milieux de l'éducation des adultes en général.

Ce qui a le plus suscité cet intérêt, c'est la façon dont, au Carrefour, on considère l'adulte handicapé mental : non plus comme un être « plafonné » par son handicap, qui a déjà atteint (et définitivement) les limites de ses possibilités, mais plutôt comme une personne en difficulté d'affirmation de soi, d'autonomie et d'intégration sociale. Cet intérêt s'explique aussi sans doute par les efforts que nous avons mis — et que nous mettons toujours — en vue d'aider ces personnes à s'affirmer, à faire face à leurs problèmes, à prendre conscience de leurs intérêts et de leurs droits et cela, au même titre que tout autre personne non-handicapée.

Si le Carrefour a jugé important de faire connaître plus largement cette expérience d'éducation, c'est dans le but de permettre à d'autres organismes intéressés à intervenir auprès de ces adultes de profiter des acquis de son expérience.

Affirmer que cette activité en est une d'éducation populaire, c'est reconnaître en même temps qu'elle n'est pas née spontanément. Constamment, tout au long de ces années, nous avons dû nous défaire de préjugés, de définitions toutes faites et nous arrêter, nous questionner sans cesse sur le vécu, les problèmes et les besoins des participants. Il a fallu souvent réajuster notre travail. Et il y a eu, pendant les premières années particulièrement, des piétinements, des « creux de la vague », avant qu'on arrive enfin à structurer et à présenter une activité qui réponde non seulement aux attentes des participants, mais aussi à leurs besoins et qui leur apporte un

soutien efficace dans leurs difficultés d'adaptation et d'intégration sociale.

Qu'on ne s'attende pas ici à un exposé théorique en déficience mentale ou à un travail d'analyse scientifique des problèmes abordés au cours de cet ouvrage.

Il s'agit essentiellement d'une relation d'expérience. C'est à travers celle-ci et au fur et à mesure de son cheminement, que nous tenterons d'explicitier les situations problématiques vécues par l'adulte handicapé mental et auxquelles le Carrefour a, à sa mesure, tenté de répondre.

Ce que nous proposons donc au lecteur c'est de suivre cette expérience depuis ses débuts et ce, à travers les yeux de l'animatrice qui, pendant dix de ces onze années, en assumait la responsabilité. Si nous l'invitons à s'interroger, à se poser les mêmes problèmes que nous avons dû affronter, à se départir peut-être de certains stéréotypes et des préjugés dont il serait peut-être porteur, c'est dans l'espoir qu'il arrivera comme nous à porter un nouveau regard sur cet adulte que l'on dit déficient mental et à mieux comprendre ses difficultés.

LES DÉBUTS DE L'EXPÉRIENCE (1970)

C'est par le biais de l'alphabétisation que l'on aborde, en 1970, la question de l'intervention du Carrefour auprès des adultes déficients mentaux de son quartier.

Précisons. Le Carrefour offre à cette époque, en plus de cours de cuisine, couture, tricot-crochet, des cours dits « d'éducation de base » (alphabétisation, français, mathématiques). Ce secteur occupe une large part des activités du centre, l'alphabétisation étant à l'origine de l'existence même du Carrefour.

Pour ces cours on avait recruté et accepté des analphabètes sans distinction. Aussi retrouvait-on à l'intérieur de ces cours, un certain nombre d'analphabètes déficients mentaux. Si une telle décision avait l'avantage de permettre à ces derniers de sortir de leur isolement, de s'intégrer à un nouveau milieu, et aux autres analphabètes d'accepter la présence de personnes « différentes », la forme de cette intégration n'en posait pas moins des problèmes. Les analphabètes déficients manifestaient souvent des difficultés majeures d'apprentissage face auxquelles les animateurs se sentaient souvent

dépourvus ; inévitablement, ces difficultés ralentissaient le rythme des groupes de travail.

Préoccupé par ces problèmes et soucieux de répondre le mieux possible aux attentes de cette population « spéciale », le Carrefour réunit donc, en juin 1970, une équipe de professionnels qui se penchent sur la question. Cette équipe comprend un pédagogue, un orthopédagogue, un psychologue, un travailleur social et un conseiller en orientation.

De la rencontre il ressort qu'il y a plusieurs adultes handicapés mentaux dans le quartier ; ceux-ci vivent la plupart du temps isolés au sein de leur famille et marginalisés socialement. Il semble même que certains d'entre eux vivent encore cachés par leur famille.

L'équipe préconise de rassembler ces personnes à l'intérieur d'une activité où, en plus de leur faciliter les apprentissages de base jugés essentiels à un fonctionnement social adéquat (lecture, écriture, calcul), on apportera une attention particulière au problème de leur socialisation et de leur intégration.

Il importe toutefois de noter qu'il n'y a jamais eu de frontière infranchissable entre le groupe que l'on voulait constituer et les autres groupes de travail du Carrefour. C'est ainsi que certains adultes déficients, dans la mesure où ils pourraient s'y intégrer et qu'ils le souhaiteraient, pourraient se retrouver dans d'autres cours ou ateliers du Carrefour (y compris les autres groupes d'alphabétisation).

Projet global pour adultes analphabètes « déficients »

On formule donc un projet qui s'est appelé « Projet global pour adultes analphabètes déficients mentaux ».

Mettant en relief la nécessité d'utiliser une pédagogie spéciale, adaptée à leur style de fonctionnement cognitif, à leurs problèmes d'apprentissage, on soulignait l'importance que les apprentissages offerts se fassent en fonction de leur milieu de vie et de travail.

A cette fin, on suggérait la mise sur pied d'une équipe multi-disciplinaire composée d'un travailleur social du quar-

tier, d'un travailleur social scolaire, d'un psychologue, d'un conseiller en orientation, d'un pédagogue en éducation de base et enfin, d'un orthopédagogue qui assumerait la responsabilité comme telle du projet. Cette équipe se réunirait deux fois l'an.

Au point de vue pédagogique, c'est à Robert Doré (orthopédagogue), secondé par Serge Wagner (pédagogue), qu'incombait la responsabilité de l'élaboration et de la mise en pratique d'un programme et d'un contenu pédagogique spécial répondant aux besoins et caractéristiques de ces adultes.

Les autres membres de l'équipe travailleraient plus au niveau du milieu ambiant :

- pour chaque individu recruté, on rassemblerait un dossier (milieu familial, niveau intellectuel, possibilités de travail, dossier médical si jugé nécessaire);
- on travaillerait au niveau du milieu familial (travailleur social);
- on ferait une étude du genre de travail que ces individus font, ont fait ou pourraient faire, pour définir les apprentissages nécessaires et pour orienter la pédagogie en fonction de cet éventuel ou actuel travail;
- on visiterait des centres pour déficients mentaux;
- on colligerait toute la documentation existante en ce domaine.

Dépistage et recrutement

En septembre 1970, après un recrutement onéreux en termes d'énergies et peu encourageant, on parvenait à rassembler dix personnes intéressées à suivre les cours. Leur âge varie de dix-huit à trente ans; ils vivent des situations similaires en termes de dépendance familiale et d'isolement. La plupart n'ont pas de travail, pas de loisirs particuliers, peu ou pas d'amis. Ils passent l'essentiel de leurs journées à écouter la télévision ou encore les disques de leurs chanteurs préférés. Ils sortent peu de la maison.

Aussi en les invitant à venir au Carrefour, faisons-nous ressortir l'intérêt qu'il y avait non seulement à apprendre à lire, à écrire et à compter mais aussi à sortir de chez soi, à rencontrer d'autres adultes, à se faire des amis, à développer d'autres intérêts.

On leur proposait des rencontres régulières à raison de deux soirs par semaine.

PREMIÈRE ÉTAPE (1970-1973)

Alphabétisation et socialisation

Première année

Modification du projet initial

Nous n'allons pas discuter ici des mérites ou des lacunes du projet initial, de ce qui aurait pu être mais n'a pas été. Nous nous contenterons de livrer le cheminement, le vécu de l'expérience. Disons tout de suite que l'équipe multidisciplinaire n'a pas, dans les faits, fonctionné tel que prévu par manque de disponibilité ou d'intérêt soutenu de la part des gens qui la composaient. L'expérience fut donc menée au début par Robert Doré et Serge Wagner, le premier assurant le quotidien de l'activité.

Du fait du non-fonctionnement de l'équipe multidisciplinaire d'une part, mais aussi surtout, du fait que les individus recrutés n'acceptaient comme activité que ce qui était de nature strictement académique au sens traditionnel du terme, l'expérience prit très tôt une orientation scolaire. (On leur offrait les cours Français 101 et Mathématiques 101 du ministère de l'Éducation.) Les activités prévues pour favoriser la socialisation, les discussions en groupe à l'intérieur de centres d'intérêts reliés à leur vie quotidienne ne les intéres-

saient pas. Ne voyant pas leur importance, ils ne s'y prêtaient tout simplement pas : « On vient ici pour apprendre à lire, à écrire, à compter... pas pour parler. » Ils considéraient cela comme une perte de temps et estimaient que justement, ils n'avaient pas de temps à perdre.

Individualisation de l'enseignement

Des tests d'intelligence révélèrent que le groupe était composé à peu près à parts égales de « débilés légers » et de « débilés moyens ».

La première session fut consacrée en grande partie à l'évaluation des habiletés cognitives des participants et à l'élaboration d'une pédagogie adaptée à leurs difficultés. Les méthodes courantes d'enseignement de la lecture et des mathématiques ont été tour à tour, étudiées, analysées, expérimentées. Mais même en essayant d'adapter le mieux possible ces dernières à la réalité de ces étudiants, on se rendit compte qu'aucune en soi ne semblait donner de résultats pour l'ensemble de ce groupe.

Étant donné les très grandes différences entre les participants aux points de vue des possibilités d'apprentissage, des capacités d'attention, de verbalisation, de concentration, de mémoire, de rythme de travail, etc., l'individualisation de l'enseignement apparut nécessaire. C'est à cette tâche que s'attela Robert Doré en cette première année.

Deuxième année (1971)

Nouvelle responsable de l'activité

En septembre 1971, Louise Doré, qui avait une expérience d'enseignement à l'élémentaire, prenait la relève. Si celle-ci possédait une formation et une expérience pertinente au niveau de l'enseignement du français et des mathématiques, elle n'avait par contre aucune expérience de travail auprès d'adultes déficients mentaux. Cette animatrice n'avait pas non plus à ce moment de connaissance réelle des milieux

populaires mais elle savait que le Carrefour lui offrirait un encadrement en ce sens, par le biais du travail en équipe.

Outre un intérêt certain pour travailler avec ces adultes, ce qu'elle manifestait par ailleurs, c'était un « préjugé favorable » à l'égard des handicapés mentaux. Celui-ci consistait à considérer ces personnes de façon positive, en ne mettant pas l'accent sur leurs différences avec les « normaux », comparaison dont ils sortiraient évidemment toujours perdants, mais en reconnaissant comme particuliers leur style de connaissance du réel et de fonctionnement. On disait : « Ils sont particuliers. N'essayons pas de les changer en s'enlignant sur les normaux mais tout en respectant leur façon d'être, essayons de leur faciliter l'adaptation et l'intégration sociales. »

Nos « premières armes »

C'est donc pleine d'enthousiasme que nous entreprenions la deuxième année du projet, en poursuivant pour ne pas nuire au cheminement déjà commencé par les gens, le même travail que Robert Doré (en français et mathématiques) avec l'espoir d'introduire en cours de session, d'autres activités (bricolage, films, discussions) susceptibles de les intéresser et de favoriser la créativité, la valorisation personnelle et la socialisation.

Et nous avons travaillé dur. Il a fallu préparer pour chacun de ces dix étudiants, des cours presque individualisés, des exercices particuliers. Chacun recevait un cahier d'exercices adaptés à son rythme d'apprentissage en français comme en mathématiques. Avec plusieurs il fallait travailler au niveau des pré-requis de la lecture ou de la logico-mathématique. Avec l'un, on utilisait telle méthode de lecture (Dynamique); avec un autre, telle autre (Simone Buissière, ou Borel Maissonny...); avec tel autre, on restait plus au niveau de la globalisation des mots; avec un autre, on travaillait plus au niveau du langage... etc. Même chose en mathématiques. Ensemble, on faisait des exercices, des jeux, pour développer l'intelligence (mémoire, attention, jugement, imagination, etc.).

Que l'on imagine maintenant dix adultes assis chacun à leur table, se concentrant pendant deux heures et demie, met-

tant toutes leurs énergies à apprendre... à apprendre des choses en soi, abstraites et compliquées (lire, écrire, compter)... dix adultes déterminés à y arriver, à ne pas se laisser distraire. On ne se parle pas entre nous, pour ne pas perdre de temps. On refuse toujours le bricolage, les films ou les discussions. On veut bien prendre trois, quatre minutes, en début de soirée, pour jaser de ce qu'on a fait aujourd'hui, mais on n'échange pas vraiment entre participants. On s'adresse à l'animatrice et on a bien hâte de se mettre au travail.

Aussi tous et chacun ont-ils travaillé si fort qu'après une session complète de travail, nous ne les connaissions pas tellement plus qu'au début. Si ce qui sautait évidemment aux yeux, c'était leur motivation à apprendre et leur application à la tâche, ce qui nous avait surtout frappée par ailleurs, c'était leur rigidité, leur difficulté à s'adapter au changement. Durant la session entière, nous avons dû faire face à des remarques du genre : « Robert Doré, lui, il n'enseignait pas comme ça » ou encore : « Robert Doré, il ne faisait pas ça comme ça... » ou tout simplement : « Pourquoi qu'on fait pas comme avec Robert Doré ? »

C'était difficile comme situation et il fallut affirmer notre position de responsable actuelle de l'activité. Mais nous pouvions déjà percevoir quelle influence peut avoir sur eux une personne vraiment significative. Si, dans les faits, Robert Doré n'avait travaillé qu'un an avec eux, il restait qu'ils avaient accepté et adopté son style d'approche et de fonctionnement et avaient du mal à s'adapter à un autre. « Il était si fin, Robert Doré ! »

Nous avons donc poursuivi le même travail au cours de la deuxième session. Les résultats, les progrès étaient lents, mais cela, on s'y attendait au départ. Cette fois-ci cependant, nous avons exigé des participants qu'ils s'arrêtent vraiment dix minutes, en milieu de soirée, pour une pause-café. Bien sûr, on les y avait toujours invités, mais ils trouvaient ça long, dix minutes, et la plupart continuaient leurs exercices.

Alors, utilisant notre influence grandissante, on a dit : « Écoutez, ça ne va pas. C'est important d'arrêter, de se reposer un peu, de penser à autre chose qu'aux exercices, de parler ensemble. Ce n'est pas une perte de temps. Ça va vous

permettre de travailler mieux après. Il faut se reposer un peu, sinon on a du mal à se concentrer. »

Si notre argument les convainquit plus ou moins, ils acceptèrent quand même de s'arrêter, ne serait-ce que pour reposer un peu leur animatrice, à bout de souffle de courir de l'un à l'autre.

Et, timidement, les gens se sont mis à parler un peu entre eux de leurs émissions de télévision préférées, de leur partie de quilles, de leurs familles...

Intégration au Carrefour

C'est à la mi-session que l'on décida de tenter l'expérience de les intégrer graduellement à la vie du Carrefour. Cette démarche était fondée sur le fait qu'étant eux-mêmes des adultes vivant dans un milieu où chaque jour ils sont appelés à côtoyer des adultes « normaux », on ne pouvait arriver à les socialiser vraiment en vase clos. On croyait également que les autres participants du Carrefour pourraient eux aussi en retirer quelque chose en ce sens qu'ils arriveraient peut-être, au contact informel des déficients, à se défaire de leur malaise face à eux et surtout de certains préjugés rattachés aux handicapés mentaux (ex. : ils sont dangereux, violents... ce sont des fous, des malades, etc.).

La pause-café

C'est ainsi que la pause-café, tout en se voulant un moment de détente, devint pour ainsi dire une activité de socialisation et d'intégration intégrée à notre programme. Dorénavant le café serait pris avec les participants des autres activités. Encore fallait-il convaincre les membres de notre groupe de s'y prêter.

Et ce ne fut pas facile. À la première pause, les participants de notre activité s'étaient littéralement jetés sur les cafés et les biscuits, n'en laissant point aux autres. Si nous avons jusqu'à présent, toujours préparé le café pour tout le monde, nous les invitons maintenant à se le préparer eux-mêmes. Il fallait donc le leur apprendre. Certains, en effet,

n'avaient aucune idée sur comment s'y prendre. Ils ébouillaient cinq à six carrés de sucre, puis, ajoutaient du lait et ensuite du café.

S'il fallait les rendre le plus indépendants possible au moment du « café », il fallait aussi les rendre « acceptables » aux yeux des autres, en leur apprenant les comportements appropriés en de telles circonstances. Des choses aussi élémentaires que : on prend un biscuit pas six, on en laisse pour les autres... Le café préparé, on s'éloigne un peu de la table pour permettre aux autres de se servir... etc. Il fallait aussi surveiller notre joueur de tours ; on ne met pas de colorant végétal dans les cafés, question de voir les réactions des gens. Peu de gens apprécient un café rose ou bleu ou vert !

Au début, notre présence comme groupe était quelque peu menaçante pour les autres participants du Carrefour. En nous voyant arriver, les gens se retiraient, nous laissaient la place, patients et compréhensifs. De sorte que l'on se retrouvait tout aussi isolés que si l'on avait pris le café dans notre local. Il n'y avait pas de contact entre les « déficients » et les « normaux » : non pas que ces derniers se refusaient automatiquement à parler aux premiers, mais, comment entrer en communication avec un groupe dont on ignore tout au niveau du fonctionnement ? Sur quel terrain engager une conversation ? De part et d'autre donc, on se sentait insécure et on se retirait.

À la session suivante, on décida de changer de tactique. Les gens des autres cours viendraient cette fois chez nous, prendre le café. Les relations furent différentes. Le simple fait de pénétrer dans notre local représentait une étape. On acceptait par le fait même de se mettre en situation de communication avec les « déficients ».

Il faut ici ouvrir une parenthèse et dire qu'à cette session, après un processus de persuasion amical mais ferme, nous avons réussi à convaincre les gens de notre groupe de faire un peu autre chose que du français et du calcul, en l'occurrence un peu d'artisanat. Effectivement, les participants pouvaient produire et produisaient des choses simples et jolies.

On se trouvait donc, en invitant les gens chez nous, en leur permettant de voir le travail de nos participants, à leur

offrir un biais par lequel entrer en communication avec eux, un sujet de conversation; on piquait en même temps leur curiosité, leur intérêt.

Pour notre groupe, outre le fait important au plan de la socialisation, de parler aux autres adultes avec tout ce que cela sous-entend de valorisation personnelle, la situation offrait l'occasion de développer chez eux, une attitude d'ouverture aux autres, d'accueil et un certain sentiment de responsabilité. L'un était chargé de faire bouillir l'eau, un autre de voir à ce qu'il y ait assez de verres, un autre d'aller chercher le lait, etc. C'étaient des responsabilités simples mais, à leurs yeux, importantes. On voyait aussi à préparer le local, à mettre de côté notre travail, question d'accueillir le mieux possible les gens « chez nous ».

Et avec le temps, les gens se faisaient un peu plus autonomes, plus dégagés de leur animatrice, plus confiants, plus souriants, plus recevants...

L'effort d'intégration plus générale au Carrefour s'exprima aussi quand, à l'occasion de Noël, on décida non seulement de les inviter à la grande fête du Carrefour (par le passé on leur avait fait leur petite fête à eux) mais aussi de leur offrir l'occasion de participer à sa préparation. On leur demanda de faire quelques décorations. Si la proposition fut reçue assez froidement au début, on finit quand même par l'accepter et l'exécuter tant bien que mal.

Le groupe par ces petits gestes franchissait des étapes et, petit à petit, ils arrivaient à se sentir chez eux au Carrefour et non plus seulement au sein de notre activité. Si bien que, n'ayant plus de cours en fin de session, puisque nous n'avons pu pour des raisons personnelles nous acquitter de notre tâche, ils assistèrent quand même aux activités plus larges du Carrefour auxquelles on les invita.

Troisième année (1972)

Peu de progrès en alphabétisation

Si l'on pouvait constater chez les participants de nets progrès au plan de la socialisation, il n'en était malheureusement

pas de même au niveau des apprentissages académiques de base. Après deux ans de dur travail en ce sens, les résultats étaient en soi modestes et franchement peu proportionnels à la somme des énergies investies. Deux ou trois réussissaient à lire quelques phrases simples, d'autres à globaliser certains mots de la vie courante (noms de rues, danger, poison...), à écrire leur nom, leur adresse, leur numéro de téléphone, mais presque la moitié n'y arrivait même pas. On reconnaissait quelques lettres mais pas tellement plus.

En calcul, même situation. Si plusieurs d'entre eux arrivaient à compter, à effectuer des opérations simples (additions et soustractions), on sentait plus qu'ils avaient réussi à apprendre une technique qu'à comprendre le sens de ces opérations. Certains n'avaient même pas la notion de nombre.

Et pourtant, malgré cela, les membres de l'atelier n'étaient pas du tout découragés. Ils avaient l'impression d'apprendre, et cela semblait satisfaire leurs attentes. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils répétaient sans cesse les mêmes exercices sans vraiment avancer. Parce qu'ils reconnaissaient un mot ou deux, qu'ils savaient copier les lettres de l'alphabet, ils avaient l'impression de savoir lire. Ils pouvaient dire : « Je sais enfin lire. » Ils étaient très heureux de leur expérience au Carrefour.

Élargissement du programme

Cette année-là, nous décidions d'élargir notre programme. Si nous sentions que nous faisons un peu fausse route en insistant surtout sur l'alphabétisation, nous savions que les participants n'auraient jamais accepté de laisser de côté ce travail auquel ils tenaient et qui, malgré le peu de résultats objectifs, les valorisait à leurs propres yeux comme à ceux de leurs parents.

D'autre part, il faut préciser qu'à cette époque, nous nous sentions liés par les programmes officiels du ministère de l'Éducation. Or ce dernier n'avait rien élaboré de particulier pour les adultes déficients mentaux. Si on avait le loisir d'alléger ces programmes et d'y ajouter d'autres contenus, il reste

qu'officiellement, nous offrions toujours les cours Français 101 et Mathématiques 101.

On se proposait donc de les maintenir mais en leur accordant moins d'importance et d'ajouter à notre programme d'autres activités susceptibles de les intéresser, de les stimuler et de les valoriser.

L'artisanat commençait déjà à les motiver. Nous y mettrions plus d'énergies. Parce qu'on les sentait tendus, crispés, nerveux, on leur proposerait des exercices de détente, de relaxation. Pour les amener à s'ouvrir, à parler, à discuter, on leur offrirait un cours de sciences humaines par le biais duquel on aborderait les questions de santé, de sexualité. On continuerait aussi de profiter de toutes les occasions pour multiplier leurs contacts avec les autres participants du Carrefour, pour les socialiser et les intégrer à la vie du centre.

Évaluation des trois années de l'expérience (juin 1973)

En juin 73, nous soumettions à l'équipe du Carrefour un bilan à l'intérieur duquel nous résumions le travail entrepris au long de ces trois années et présentions notre nouveau programme.

Question de mieux aider les membres de l'équipe et du Conseil d'administration à mieux saisir ce qu'étaient nos étudiants, nous y avons aussi tracé un portrait global de l'adulte déficient mental.

Si certaines des affirmations contenues dans ce « portrait » nous apparaissent aujourd'hui gratuites et non fondées, surtout dans la partie traitant des caractéristiques affectives et sociales, on comprendra que cela reflétait, à l'époque, la vision que nous avions des participants de notre groupe.

Voilà donc comment nous présentions, à cette époque, l'adulte « déficient » de notre quartier!

Portrait de l'adulte « déficient »

Tiré de Expérience auprès d'adultes analphabètes déficients mentaux.

Document de travail no II, par Robert Doré et Louise Doré, juin 1973.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici une étude exhaustive du problème de l'adulte déficient. Si nous avons pensé en présenter une sorte de « portrait » élaboré à partir de connaissances spécifiques dans le domaine de la déficience, à partir aussi d'observations que l'on a pu faire de nos étudiants, c'est pour donner une information générale sur le déficient, ses caractéristiques, son fonctionnement et ceci, afin de mieux situer les étudiants de notre groupe. Nous nous contenterons donc de donner des grandes lignes pour chacune des dimensions observées.

Définition de la déficience mentale

Les déficients mentaux sont des enfants ou des adultes qui, par suite d'un développement de l'intelligence, ont une capacité d'apprentissage et d'adaptation aux exigences de la société fortement affaiblie.

Les définitions de la déficience sont nombreuses et, si nous avons opté pour celle-ci, c'est qu'elle fait référence non seulement à la notion d'intelligence mais aussi à celle de l'adaptation sociale. La définition de la débilité est évidemment rattachée à la définition de la normalité pour une société donnée. Dans notre société, les exigences intellectuelles étant très valorisées, tout individu dont les facultés intellectuelles sont atteintes est automatiquement considéré comme « anormal » ou « exceptionnel ». Il vivra et sera tenu à l'écart du courant directeur de la vie collective.

Causes de la déficience

Contentons-nous d'en énumérer les plus connues.

1. *Facteurs endogènes*

- perturbations génétiques (ex. : mongolisme);
- infection de la mère pendant la grossesse (ex. : rubéole pendant les trois premiers mois);

- absorption d'agents toxiques par la mère pendant la grossesse (ex. : drogues, alcool en trop forte quantité);
- traumatismes ou agents physiques au moment de l'accouchement (ex. : asphyxie due à une mise en route tardive de la respiration);
- infection du nourrisson après la naissance (ex. : méningite).

2. Facteurs exogènes

- accident quelconque provoquant des lésions cérébrales;
- privation d'instruction, manque de stimulation du milieu;
- mauvaise alimentation pendant la période de croissance;
- mauvaise alimentation de la mère pendant la grossesse.

3. Classification des déficients

Il y a deux façons actuellement de classer les déficients :

1. par les tests d'intelligence ;
2. par une évaluation plus globale de l'individu dans sa capacité de faire face aux exigences de la société.

débile léger	-	50-70
débile moyen	-	35-50
débile grave	-	20-30
débile profond	-	0-20

léger - développement intellectuel lent

- éduicable

- possibilité de travail, d'une vie relativement autonome

moyen - semi-éduicable

- les adultes doivent généralement vivre et travailler en milieu protégé

grave - non-éduicable

- déficiences du développement moteur, de la parole et du langage

- présentent souvent une incapacité physique

- profond — non-éducable
- besoin de soins et surveillance constante
- la coordination physique et le développement sensoriel fortement atteints

Ces classements sont valables comme outils dans la mesure où ils nous aident à créer des groupes plus ou moins homogènes sur le plan intellectuel mais ils ne reflètent nullement les caractéristiques affectives et sociales des individus. De plus, ces classifications sont généralement faites d'après des tests évaluant des enfants et non des adultes. Il importe donc de les utiliser avec une certaine réserve lorsqu'on a affaire à des adultes.

Caractéristiques

1. Intellectuelles

Reprenons à ce sujet les propos énoncés lors de l'élaboration du projet initial pour adultes analphabètes déficients.

Ce qui les caractérise avant tout, c'est leur infériorité intellectuelle. Cette infériorité se traduit par : contenu sensoriel pauvre, jugement, perception et raisonnement faibles, attention limitée, mémoire logique pauvre, imagination rêveuse, stéréotypée et enfantine, langage pauvre et défectueux.

2. Physiques

Cette déficience mentale s'accompagne proportionnellement d'une déficience dans le développement physique : développement physique plus lent que la normale, défauts sensoriels (vision et audition) plus fréquents. Signalons aussi des défauts de l'appareil moteur : aux tests psycho-moteurs aussi bien que dans l'exécution de travaux pratiques, ceux-ci sont moins forts, moins résistants, moins précis et moins rapides que les normaux.

3. Affectives et sociales

Ce qu'on remarque chez eux c'est un besoin d'attention, de valorisation et de communication. Dans ses relations avec

les autres, le déficient est total, son comportement global, ses sentiments évidents. Il est incapable de sauver la face ou de camoufler ses sentiments ou émotions. S'il aime quelqu'un c'est jusqu'au bout, complètement et gratuitement, sans défense. Il se met ainsi à la merci de celui qu'il aime. D'autre part, quand il rejette quelqu'un, ce rejet est tout aussi total et apparent. Il n'y a pas de demi-mesure dans ses sentiments. Il aime ou il n'aime pas, d'où la difficulté du travail de socialisation à l'intérieur de la dynamique d'un groupe. Ce n'est qu'avec une énorme réticence qu'ils arrivent à accepter un membre qu'ils avaient rejeté au départ.

Soulignons entre autres le caractère égocentrique du déficient. La relation avec l'autre est habituellement à sens unique. Quand il parle aux autres, il parle surtout de lui, de sa famille, de ses activités, de sa vie quotidienne. Du fait aussi de son incapacité d'abstraction, les conversations d'ordre social, politique ou autres le dépassent.

L'ensemble de ces caractéristiques intellectuelles, physiques, affectives et sociales font du déficient un être marginal. Non seulement la société a-t-elle de la difficulté à l'accepter, elle lui impose aussi ses normes culturelles et sociales que le débile, s'il veut s'intégrer, doit le plus possible endosser.

Suggestions pour l'avenir

De l'évaluation générale de l'activité faite au niveau de l'équipe du Carrefour ressortirent trois suggestions pour l'avenir.

Limite de participation

De façon générale, limiter à deux ans la participation à l'activité.

Si un an nous semblait nettement insuffisant, compte tenu des lenteurs de départ occasionnées par l'évaluation des possibilités intellectuelles, des caractéristiques et du rythme d'apprentissage de chacun de nos étudiants, question d'y ajuster

le mieux possible notre pédagogie, deux années nous semblaient cependant suffisantes pour couvrir le programme. Cela était justifié par le manque de progrès significatifs manifestés par une partie importante des participants, en ce qui avait trait aux apprentissages académiques de base. Or, si nous voulions bien donner à chacun la chance de pousser plus à bout ses possibilités intellectuelles, nous nous refusions cependant à investir des années et des années d'énergies à apprendre à lire et à compter à des gens qui, nous le sentions, n'y arriveraient peut-être jamais.

Cette limite de participation se voulait par ailleurs assez souple pour permettre à ceux qui manifestaient des progrès réels en ce sens de poursuivre leur cheminement en alphabétisation et en mathématiques. Pour ceux-là, on ne fixait pas de limite précise. Cela prendrait le temps qu'il faudrait.

Activité « follow-up »

Pour les gens qui ne suivraient plus l'activité régulière, on proposait d'ouvrir une nouvelle activité qui nous permettrait de garder le contact avec eux. On pensait alors à des soirées genre ciné-club, où l'on pourrait poursuivre avec eux le travail de socialisation qui, lui, présentait des résultats plus marqués. On se refusait cependant d'y faire de l'occupationnel. Cette activité aurait toujours des visées éducatives, de développer la socialisation, la capacité de verbaliser ses opinions, de juger, de discuter; ce serait le groupe follow-up.

Liens avec les parents

On proposait aussi d'établir à l'avenir, des liens plus étroits avec les parents de nos participants, question de connaître mieux leurs attentes face à notre activité, leurs réactions aussi et de s'y enligner mieux.

Un nouveau groupe (sept. 1973)

En septembre 1973, nous décidons donc d'ouvrir un nouveau groupe de travail.

Comme le Carrefour, bien que sensible à la suggestion d'ouvrir une activité « follow-up », n'est pas en position financière d'engager un nouvel animateur à cette fin, nous nous voyons dans la position difficile d'expliquer à nos étudiants que, si quelques-uns pourraient revenir aux cours, on ne pourrait plus, à l'avenir, recevoir la plupart d'entre eux ; qu'ils avaient dans la mesure de leurs capacités, couvert le programme et qu'on devait limiter là leur participation, question de laisser la chance à d'autres d'en profiter. On les invitait, par contre, à continuer d'assister aux soirées d'information du Carrefour, aux ciné-clubs et aux fêtes.

Ce fut très pénible. Les gens étaient très déçus : « On n'a rien d'autre que le Carrefour. » On leur expliquait cependant que le Carrefour était sensible à leurs attentes et que, dès que financièrement il pourrait se le permettre, il leur offrirait quelque chose en termes d'activité. Des rencontres une fois par mois, ce serait mieux que rien, bien sûr, mais ce n'était pas cela qu'ils espéraient. Malheureusement, ils n'avaient pas d'autre choix que de se soumettre à cette décision venue « d'en haut ».

Un nouveau recrutement s'imposait donc. La collaboration des milieux officiels est quasi inexistante (service social, travailleur social scolaire, clinique médicale, etc.). Finalement, c'est l'Association des déficients mentaux de Montréal qui collabore le mieux avec nous, en nous fournissant la liste de ses travailleurs d'ateliers protégés du sud-ouest. Étrangement, alors que ceux-ci sont assez nombreux à Verdun, Côte St-Paul, Ville Émard, peu habitent notre quartier.

Après beaucoup d'énergies (téléphones, rencontres, visites à domicile), nous réussissons cependant à ouvrir notre groupe en y incluant trois personnes du groupe initial. Soulignons que cela prenait au moins dix participants pour ouvrir une activité au Carrefour.

Nous demeurons cependant insatisfaits devant le fait que notre groupe est composé majoritairement de gens de l'extérieur de Pointe St-Charles (six sur dix). Nous sommes frustrés de ne pouvoir rejoindre plus les gens du quartier.

La première session s'amorce bien. Le groupe est intéressant, les gens motivés à apprendre. Comme cette fois-ci, le

programme d'activités est présenté au complet dès le début, ils s'y prêtent volontiers.

En alphabétisation et en mathématiques, tel que prévu, nous procédons à l'évaluation de chacun afin de pouvoir individualiser le travail à ce niveau. Tout le reste des activités se fait collectivement.

Il est important de noter que, cette fois-ci, nous n'utilisons pas les services d'un psychologue (service que nous offrait la C.É.C.M.) pour connaître les quotients intellectuels de nos participants et avoir d'eux une évaluation psychologique, sentant que cela avait eu une certaine influence sur nous, dans nos attentes face à chacun des anciens participants. En fait, nous n'avions pas été vraiment surprise que les « débilés moyens » n'aient pas réussi certains apprentissages et on se rendait compte aussi qu'on avait beaucoup plus poussé les « débilés légers ». On réalisait que de limiter ses attentes face à quelqu'un, ce n'est sûrement pas mettre toutes les chances de son côté.

Rencontre avec les parents

En novembre, nous tenons une réunion de parents où nous présentons les objectifs et le programme de notre activité. Les réactions sont très favorables. Leurs enfants sont heureux d'y venir et dans certaines familles on peut déjà remarquer des répercussions positives. Leur enfant « déficient » se sent valorisé du fait que, comme ses frères et soeurs, lui aussi suit des cours du soir.

On accueille favorablement le programme de sciences humaines qui nous permettra éventuellement d'aborder la question de la sexualité. Plusieurs des parents se sentent eux-mêmes dépourvus quand il s'agit de traiter de ce sujet avec eux. Mais on sent qu'il faudra peut-être s'en tenir aux généralités à ce propos.

Pour ce qui est du programme d'artisanat, ça va aussi.

De la discussion générale, il ressort cependant que les attentes des parents face à l'alphabétisation et au calcul sont prédominantes. Pour beaucoup, le grand espoir de cette acti-

tivité demeure la possibilité que leur enfant apprenne enfin à lire, à écrire, à compter. Plusieurs y voient le coeur de notre travail. Le reste est perçu comme important aussi, mais dans l'ensemble, comme secondaire par rapport au travail d'alphabétisation.

Donc, selon les parents, nous étions sur la bonne voie.

DEUXIÈME ÉTAPE (1973-1975)

Un nouveau regard, une nouvelle orientation

Réflexion sur l'éducation populaire

En 1973, au terme d'années de réflexion sur l'éducation populaire, de revendications et de négociations avec la C.É.C.M., le Carrefour obtient une autonomie plus complète en tant qu'organisme d'éducation populaire.

Cela implique que dorénavant, il fixera lui-même ses orientations, ses objectifs, qu'il élaborera aussi lui-même ses programmes.

Cela amène l'équipe et le Conseil d'administration à réfléchir sur la pratique du Carrefour et à démarquer plus nettement ses activités par rapport à l'éducation traditionnelle.

L'éducation populaire ne devrait-elle pas être plus proche des préoccupations et du vécu des gens de milieux populaires que ne l'est l'éducation traditionnelle? Ne devrait-elle pas être aussi un outil de conscientisation sociale, c'est-à-dire favoriser la réflexion et la prise de conscience de ce qu'on est, de qu'on vit collectivement, pour arriver à la saisie la plus réa-

liste possible de notre réalité tant individuelle que collective (nos problèmes, nos besoins, nos droits, nos intérêts), pour pouvoir, enfin, agir sur nos conditions de vie, les améliorer ?

On ouvre de nouvelles activités, on bâtit de nouveaux programmes :

— Des cours de mécanique-automobile, pour permettre aux gens de mieux entretenir leurs autos, d'y effectuer les réparations mineures, les coûts de celles-ci grimant si vite dans les garages...

— Des cours de menuiserie, pour leur permettre de se débrouiller avec les outils de base, de faire des réparations dans leurs logis, de se faire des meubles simples, etc.

— Des cours d'alimentation qui, tenant compte des difficultés financières des gens d'un milieu d'ouvriers, de chômeurs et d'assistés sociaux comme le nôtre, mettront l'accent non plus sur les desserts ou les recettes compliquées, mais sur l'acquisition de saines habitudes alimentaires.

— Dans notre quartier, la ville veut faire un boulevard d'une petite rue. Cela va entraîner la démolition de maisons en bon état. Des gens vont être délogés... Qu'en pensent les gens du quartier ? On ouvre une activité autour de ce problème : Action-boulevard.

— À Pointe St-Charles, beaucoup de logis sont dans un état pitoyable. Les loyers sont chers malgré cela. On réunit des gens autour de cela : Action-logement.

— On fait des ciné-clubs, des soirées d'information sur les questions internationales pour permettre aux gens d'y voir plus clair (ex. : sur la crise du pétrole, sur le Chili...).

— On repense aussi les cours déjà existants (couture, tricot-crochet, artisanat).

— En alphabétisation, la réflexion se poursuit et s'intensifie sur la justesse de notre approche.

En même temps, on s'efforce de démystifier chez les participants du Carrefour les notions de « cours » et de « professeur ». Celui-ci ne devrait plus être considéré comme celui qui possède et transmet la connaissance. L'étudiant ou le participant devrait se percevoir lui-même comme l'agent de sa propre éducation et voir chez le responsable de l'activité ou du cours qu'il suit, une personne ressource, mais surtout un

« égal » qui le guide et le soutient dans sa démarche d'apprentissage.

De plus, on rejette toutes les pratiques que l'on juge aliénantes, par exemple, donner des diplômes à la fin des cours. Cela n'ajoute rien, cela ne veut rien dire. Cela ne fait qu'insécuriser certaines personnes qui ont peur de ne pas réussir, de ne pas avoir leur diplôme comme à la petite école!

Notre activité et l'éducation populaire

Ce questionnement face à l'éducation populaire nous amène à notre tour, à nous interroger sur notre activité.

— Le programme que nous offrons correspond-il vraiment aux besoins de nos participants?

— Quelles sont leurs attentes face à cette activité?

— Leurs besoins, leurs problèmes, leur vécu, les connaissons-nous vraiment?

— Si, en soi, l'alphabétisation nous semble quasi essentielle à un fonctionnement social adéquat dans une société scolarisée comme la nôtre, l'analphabétisme représente-t-il pour les gens de notre groupe le problème majeur, celui auquel il convient de s'attaquer en priorité? N'y en aurait-il pas d'autres plus graves, plus urgents?

— Notre activité a-t-elle sa place dans un centre d'éducation populaire? Peut-elle permettre à ces gens démunis au plan de la verbalisation, de la réflexion, de se saisir mieux, de se conscientiser, de mieux s'intégrer socialement?

Déjà nous avons certains éléments de réponse à ces questions.

À propos du programme, entre autres, ce que nous réalisons bien, c'est que nous l'avons élaboré sans vraiment consulter les participants. Nous avons par contre consulté leurs parents et, à partir de leurs attentes à eux, nous suivions un modèle quelque peu calqué, il est vrai, sur le programme scolaire de l'école élémentaire, mais avec le souci de l'adapter mieux à la réalité d'adultes et non d'enfants, et de le rendre le plus intéressant, le plus stimulant possible.

Mais ce qui était clair enfin, c'était que l'activité « adaptation sociale » avait jusqu'à ce moment été planifiée « pour

eux » et « au-dessus d'eux », à partir de connaissances théoriques en déficience d'une part et d'observations personnelles que ces dernières années de travail nous avaient permises ; tout compte fait, d'une façon traditionnelle et paternaliste.

Et on se disait que ce n'était pas de cette façon qu'on devrait travailler en éducation populaire.

Il nous semblait donc important d'aller en quelque sorte enquêter auprès des participants et de les pousser plus à verbaliser leur réalité, leurs problèmes, leurs difficultés telles qu'eux les vivent et les ressentent, question de voir comment eux se saisissent dans tout cela.

Jusqu'à maintenant, nous les avons observés plutôt de l'extérieur. Nous voulions découvrir comment de l'intérieur, eux-mêmes vivaient leur réalité.

Nous nous proposons donc de nous mettre à l'écoute de nos participants.

À l'écoute des participants

Si théoriquement ce nouvel objectif que nous nous fixions pouvait sembler facile à réaliser, pratiquement c'était une autre histoire.

Pendant deux ans, nous avons toujours eu ce souci de faire parler les participants, mais sans grand succès toutefois puisque, comme nous l'avons vu, cela était perçu comme une perte de temps. Bien sûr, notre nouveau groupe semblait un peu moins rigide en ce sens, mais on venait toujours au Carrefour pour « travailler, étudier, apprendre », pas pour jaser.

Comment briser le cercle vicieux dans lequel les attentes pédagogiques, académiques des participants nous maintenaient ? Comment, dans un tel contexte, faire évoluer la relation maître-élève en un nouveau type de relation d'égal-à-égal ? Comment les amener à partager avec nous leur vécu ?

Penser s'arrêter comme ça et dire : « Bon, on arrête trente minutes, et on parle de nous », était irréaliste. Si encore les gens l'avait accepté, et l'expérience passée nous permettait d'en douter, cela n'aurait pas donné grand chose. Ils auraient continué comme ils le faisaient toujours au

moment du café, à parler de leur artiste préféré, de leurs cadeaux de Noël, de leurs émissions de télé favorites. Si cela nous donnait une idée de la façon dont ils occupaient leurs journées, on ne peut pas dire que cela nous permettait une saisie bien profonde de leur réalité.

Resituons-nous un soir de cours. Il y a dix participants, une animatrice. Si en psycho-motricité, en relaxation et en sciences humaines on travaille plus collectivement, chacun suit son programme personnel en français et en mathématiques. En artisanat, chacun a sa tâche particulière et les techniques que l'on montre sont variées pour correspondre aux habiletés de chacun. L'animatrice doit passer de l'un à l'autre pour apporter l'aide pédagogique nécessaire à chacun des apprentissages. Les gens sont peu patients. Ils tolèrent mal d'être obligés d'attendre que l'on vienne leur « apprendre », les corriger, les aider.

Leur dépendance pédagogique, comme leur égocentrisme, font qu'ils cherchent constamment à mobiliser l'animatrice qui court littéralement de l'un à l'autre à cœur de soirée. Où prendre le temps de s'asseoir un peu avec chacun, de jaser, d'écouter? Comment arriver à créer avec eux de nouvelles relations qui les pousseraient plus à se livrer un peu?

Nous sentions bien que nous n'y arriverions pas seule.

Animateur-soutien

C'est à ce moment que nous persuadons Robert Brault, étudiant en ortho-pédagogie, de se joindre à nous. Cela représenterait pour lui l'intérêt d'un stage où il pourrait allier la pratique à la théorie, et pour nous, l'immense opportunité de nous dégager un peu du travail d'enseignement comme tel, pour nous permettre de nous consacrer plus à la découverte des vrais problèmes et besoins des gens de notre groupe. Sa collaboration nous fut précieuse dans ce travail.

C'est ainsi que, chaque étudiant ayant déjà son travail académique individuel préparé d'avance, l'animateur-soutien pouvait aider chacun à ce niveau, alors que nous pouvions accorder plus d'énergie à parler, à écouter, tout en les aidant,

ceux qui s'adonnaient à d'autres tâches où les conversations n'étaient pas autant perçues par les participants comme dérangeant l'apprentissage (en artisanat par exemple).

Encore là, il fallait procéder délicatement... Les gens étaient timides, parlaient si peu... Il fallait les « apprivoiser » et pour cela, il fallait établir une relation de confiance où l'autre sent que l'intérêt qu'on lui manifeste est véritable, qu'on va vraiment l'écouter, essayer de le comprendre. Quand on a vécu des situations d'échec, d'isolement, de marginalisation, même au sein de sa famille, c'est probablement normal qu'on ait de la difficulté à se livrer. Était-ce par gêne ou parce que jamais on ne les avait sollicités en ce sens, toujours est-il que cela prenait du temps à débloquer à ce niveau.

Alors nous nous sommes mis à parler plus de nous personnellement, que les gens se défassent peu à peu de leur image de nous comme « enseignants » uniquement, quasi infaillibles, qui savent tout, réussissent tout. Des choses ordinaires comme : « Ça a été mal aujourd'hui. La petite perce ses dents, elle est maussade. Des fois, je trouve ça dur, je manque de patience, je suis fatiguée », ou encore « Je suis bien tannée du ménage, du lavage, de la vaisselle... Je trouve ça « plat ». C'est toujours à recommencer... à part ça, des fois je trouve que les maris ne font pas toujours leur part », ou encore « Ça va pas tellement bien dans mes amours avec mon amie... »

Petit à petit, timidement, les gens se sont mis à dire : « Moi aussi, ça a été mal aujourd'hui à l'atelier... » ou « Je me suis encore battue avec mon frère. On est toujours aux cheveux, tous les deux. Moi je ne peux plus l'endurer... » ou encore « Ton mari te bat-il des fois ? »

Et tranquillement les conversations ont commencé à prendre un peu plus d'ampleur. Les gens perdaient peu à peu leur réticence initiale, si bien qu'en fin de session, on se rendait compte qu'on avait déclenché là un processus important. Que de se mettre ainsi à leur écoute répondait chez eux à un besoin réel, celui d'être respecté, compris, de communiquer leur réalité, de briser leur isolement, leur solitude, d'être traité en égal.

En même temps qu'ils se livraient, ils apprenaient la patience face à l'autre. En découvrant que lui aussi a des diffi-

cultés, des problèmes, que souvent ce sont les mêmes que toi tu vis, l'autre devient moins menaçant. Parfois on arrivait à deux ou trois, à pousser plus loin certaines conversations, certaines préoccupations communes.

Doucement, le groupe comme entité prenait corps et une certaine dynamique s'y développait. Si, la plupart du temps, c'était encore surtout aux animateurs que l'on s'adressait, on faisait quand même plus attention aux autres, on tenait plus compte d'eux, on émettait timidement des opinions, des remarques.

Pourtant, si on arrivait à rejoindre ainsi ceux qui avaient plus de facilité au plan de la communication verbale, on avait du mal à le faire avec les plus démunis en ce sens, plus timides, plus « renfermés ». Cela nous laissait entrevoir l'ampleur de leurs problèmes.

Certains participants

Si nous avons pensé présenter ici certaines situations problématiques vécues par les participants de notre atelier par le biais de conversations que nous avons tenues avec eux ou avec leurs parents, c'est dans le but, d'une part, de sensibiliser le lecteur aux difficultés de ces personnes et, d'autre part, de lui permettre de constater en quoi ce travail d'écoute fut capital ; en quoi il nous obligea à nous défaire de certains de nos préjugés initiaux, à adopter un tout nouveau regard sur ces adultes que l'on dit « déficients » et à réorienter complètement notre travail avec eux.

Nous le ferons en présentant quelques-uns des participants de notre groupe. Si ce que nous livrons ici se veut le plus honnête, le plus proche possible tant des propos eux-mêmes que de la manière dont ils ont été tenus, on comprendra cependant que, par respect de la vie privée, nous avons changé les noms des personnes.

Diane

Adolescente de 19 ans, toute menue, toute crispée. Elle a des problèmes majeurs de langage. Celui-ci est quasi incom-

préhensible. C'est lié à un problème physique, une malformation buccale. Diane, contrairement aux autres, dès le départ, ne demande qu'à parler, qu'à communiquer, qu'à être comprise. Quand elle s'adresse à nous, elle nous tient les mains ; tendue, elle nous fixe du regard, essaie de voir par nos réactions si on a bien saisi ce qu'elle nous dit. Elle parle de sa famille, de sa « maman ». Plus on l'écoute et plus on réalise qu'elle est intelligente, qu'elle a un excellent jugement, que sans ce problème de langage, elle ne serait peut-être pas dans ce groupe aujourd'hui. Un soir, elle nous raconte comment les enfants de sa rue s'éloignent en courant quand elle essaie de leur parler. Ils ont peur d'elle, de sa main difforme. Cela la blesse profondément.

Elle s'intéresse à tout, veut tout apprendre, tout savoir.

Un soir, on parle comme ça des planètes, des étoiles, et on explique que, même si on ne les voit pas le jour, elles sont quand même là, que seule la clarté nous empêche de les voir. Elle n'en revient pas. Ça l'intéresse et on lui dit : « Écoute, demain j'emporterai des livres là-dessus et si tu veux, on pourra en parler plus ensemble. » Et elle est toute excitée.

Le lendemain, on arrive avec nos livres et on découvre une fille toute triste qui ne veut plus en parler. Le changement est tellement brutal qu'on lui dit délicatement : « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ce changement d'attitude ? » Et elle nous explique : « Ce matin, j'ai dit à maman qu'on parlerait des planètes, de l'espace. Elle m'a dit : « Diane, les étoiles c'est bien beau, mais pour toi, c'est une perte de temps. L'important c'est d'apprendre à lire et à écrire. » Devant cela, elle se sent impuissante. Elle veut tant répondre aux attentes de sa mère, qu'elle aime tant, dont elle nous parle tant. Et elle décide que non, on ne parlera pas de l'espace ensemble, qu'elle va continuer ses exercices d'écriture plutôt.

La situation nous bouleverse. Quoi lui répondre ? Bien sûr, aujourd'hui, on aurait su quoi lui dire, mais comment l'orienter. À cette époque, on ne savait trop. Le déchirement psychologique manifeste qu'elle ressentait quand ses attentes personnelles entraient en contradiction avec les attentes parentales nous rendait nous-même insécure face à cela et nous respections sa décision. On n'osait pas lui mettre d'au-

tres pressions sur les épaules en lui manifestant notre désaccord.

Jacqueline

Vingt ans, jolie, elle souffre cependant d'une maladie musculaire et nerveuse qui, peu à peu, lui enlève le contrôle de son corps. Dans cinq ans, dix ans, on lui a dit qu'elle serait probablement complètement paralysée. Cela l'assomme.

Elle tremble tellement parfois, que les activités d'artisanat lui sont particulièrement difficiles. Mais elle y tient et persiste dans ses efforts.

Elle vient de milieu moyen et vit une situation familiale heureuse malgré ses tiraillements avec son frère. Elle travaille dans un atelier protégé.

Elle est souvent agressive, de mauvaise humeur. Parfois même, elle boude comme un enfant.

Un soir, elle arrive au cours, nerveuse, « bloquée », incapable de faire quelque tâche que ce soit. On la laisse tranquille ; elle parlera bien quand elle en sentira le besoin. Puis elle se décide : « Ça a mal été aujourd'hui, à l'atelier. »

Son handicap, ses tremblements font qu'elle a de la difficulté à ajuster les différentes parties des stylos qu'elle doit assembler. Il semble qu'elle s'est fait rabrouer publiquement par la monitrice responsable de ce travail, parce qu'elle n'allait pas assez vite ou qu'il fallait souvent reprendre son travail. Cela l'a choquée, humiliée : « Me faire parler comme ça devant tout le monde, me faire traiter comme un enfant, par une fille de mon âge à part ça, ça m'écoeure. »

Et on en discute. Peut-être la monitrice était-elle fatiguée, nerveuse ?

« Peut-être, répond Jacqueline, mais ce n'est pas une excuse. À part ça, ça fait plusieurs fois que ça arrive. » Elle a raison et on en parle encore. Demain elle lui parlera, elle lui dira qu'elle ne se laissera plus abuser comme ça.

Jacqueline exige qu'on la respecte, qu'on la traite en personne adulte.

Cela nous fait réfléchir. Si nous sommes toujours respectueuse face aux gens de notre groupe, nous avons aussi ten-

dance à les penser en « enfants », ne référant pas à eux comme à des gens de notre âge chronologique.

Réjean

Jovial, toujours poli, toujours bien mis, il a trente-cinq ans. Il manifeste de réels progrès en lecture et quand on le lui fait remarquer, il nous dit : « C'est parce que je suis allé à l'école jusqu'en cinquième année. » On comprend par cela que, s'il ne se rappelait plus rien de ces apprentissages en arrivant au Carrefour, il en avait quand même déjà acquis une certaine base et cela expliquerait qu'il apprend un peu plus vite que les autres.

Parfois il semble fatigué. Il explique : « C'est parce que j'ai travaillé fort aujourd'hui. » Il fait du travail de « maintenance » comme il dit, dans une compagnie quelconque : « Aujourd'hui, j'ai balayé tout le premier plancher. C'est de la job ! C'est pour ça qu'à soir, je suis un peu fatigué. »

Et nous sommes heureux de son cheminement, de ses progrès.

Six mois plus tard, nous rencontrons sa mère, très satisfaite de ses progrès en lecture. Et on lui explique qu'en fin de compte, c'est un peu normal, qu'il réapprend ce qu'il avait oublié. « Mais voyons, nous dit-elle, Réjean n'a jamais réussi à compléter sa première année. Il n'est même pas allé à l'école six mois ! Dans ce temps-là, c'était pas comme aujourd'hui. Si tu ne réussissais pas, tu restais à la maison. »

Et quand nous lui avons parlé du travail de Réjean, elle a bien ri : « Il vous fait marcher... Il n'a pas d'emploi. Il passe ses journées à écouter la télévision. »

On n'en revenait pas. Était-ce donc si humiliant pour lui d'être analphabète et sans emploi, qu'il devait s'inventer comme ça, une image face aux gens qu'il côtoyait en dehors de son milieu familial ?

Mais nous n'avons pas confronté Réjean face à cela. Nous nous sommes contentés, pour ne pas le menacer, de ne pas le mettre en situation où il aurait à parler de son passé scolaire ou de travail.

Fernande

Gentille mais timide, elle a la tête toujours baissée ; on ne voit jamais ses yeux. Quand on lui parle, elle répond par des « oui » ou des « non », pas plus. Elle vient aux cours depuis deux ans et on ne la connaît pas tellement plus que ceux qui viennent depuis peu. Si elle ne se livre pas, on la sent par contre aux aguets, attentive à tout ce qui se dit autour d'elle. Parfois elle se risque : « Ton mari te bat-il des fois ? »

Elle ne parle à aucun homme de l'atelier sinon à Robert Brault, co-animateur. Lui, c'est pas pareil : c'est son « professeur ».

Comment la rejoindre ? On la sent pleine d'agressivité refoulée.

Hubert

Toujours rouge de timidité, il a des comportements bien particuliers. Physiquement, il ne se déplace jamais en droite ligne. Bien que la porte d'entrée du Carrefour est en ligne directe avec le corridor menant aux locaux de cours, il suivra un grand demi-cercle dans la salle, avant de s'y acheminer.

De même, en entrant en classe, il fera un grand rond avant de rejoindre sa place qui, pourtant, est tout près de l'entrée. Et il s'agit là d'un comportement constant.

D'autre part, il manifeste des comportements infantiles. Il ne parle que du Père Noël ou des « cocos » de Pâques. Ou encore, il dira : « Heye toi, regarde la table, elle bouge toute seule » ou « mon crayon n'arrête pas de bouger... »

C'est compliqué. On voit bien qu'il blague quand il nous dit ça, que c'est sa façon à lui d'établir un contact avec nous, mais ça nous laisse perplexe.

Puis vers la fin de l'année, ses remarques se font plus personnelles. Il s'adresse cependant uniquement à l'animatrice : « T'es pas belle toi » ou « t'es pas fine, toi » ou « je t'aime pas toi ». Pourtant il dit cela avec un grand sourire, tout gêné.

Comment lui apprendre à entrer en contact avec les gens sans ces façons détournées ? Comment l'aider à communiquer avec les autres, à rompre ses comportements enfantins ?

Marielle

Toujours souriante, sympathique, Marielle nous semble pour sa part, une fille bien équilibrée, bien adaptée. Bien sûr, elle est réservée, timide, mais pas au point où cela cause problème. Ses parents nous confirment qu'elle fonctionne très bien au sein de sa famille, comme à l'atelier protégé.

Intellectuellement, elle ne nous semble pas trop démunie non plus. Ses progrès en lecture, en mathématiques sont stables et constants. Et sa mère de nous dire : « Franchement Marielle va bien. Là où on voit des différences avec ses frères et soeurs, c'est au plan de l'autonomie. Son jugement n'est pas toujours juste face au réel. » Et elle nous donne l'exemple d'un matin où Marielle, avant de partir au travail, demande à sa mère : « Quel temps fait-il aujourd'hui ? » Et celle-ci de répondre : « C'est plus chaud qu'hier. » Elle vit alors arriver pour déjeuner, sa fille vêtue de « shorts » et d'une blouse légère. Sauf que c'était au mois de février ! Marielle avait seulement retenu le mot « chaud » sans compenser, sans confronter ce mot à la réalité. Si sa mère avait dit plutôt : « C'est moins froid qu'hier », il n'y aurait pas eu de problème.

C'est en ce sens qu'il fallait la surveiller mais on nous disait qu'elle faisait des progrès à ce niveau en vieillissant.

On nous confiait aussi qu'elle n'était jamais allée à l'école et qu'elle avait passé une grande partie de son enfance en institution ; que ses parents avaient cédé aux pressions de leur médecin à l'effet que, du fait qu'elle était déficiente, sa présence au sein de sa famille représenterait non seulement un fardeau mais surtout une menace à l'équilibre familial.

Pourtant, à force de voir leur fille passer ses journées à ne rien faire, à ne rien apprendre, à vivre passive, sans aucun intérêt, aucune stimulation, ils avaient décidé d'écouter leur coeur et leur jugement et de la ramener vivre au sein de leur famille. Ils n'avaient depuis jamais cessé de la stimuler et de la traiter comme leurs autres enfants.

Et nous étions bouleversée qu'on puisse ainsi enlever à quelqu'un toutes ses chances d'une vie normale, en le cataloguant au départ, en véhiculant des préjugés.

On se demandait aussi combien de gens comme Marielle avaient été victimes de la même situation et vivaient toujours en institution alors qu'ils auraient été en mesure de vivre une vie plus normale et, malgré leurs difficultés, capables d'apprendre et de s'adapter ?

Lisette

Toujours de mauvaise humeur, elle « grogne » sans cesse. Elle se bat physiquement avec les autres à la sortie des cours.

On comprend un peu son agressivité. Pendant un an, malgré tous nos efforts, tout ce qu'elle arrive à faire c'est écrire le chiffre « un ». Et encore, elle semble plus y percevoir des petites barres verticales qu'un symbole numérique.

Elle n'a aucune notion de nombre ou de lettre, « A » « O » « I » c'est trop compliqué. Elle ne peut même pas les copier.

En artisanat, tout ce qu'elle réussit, après six mois, c'est d'enfiler des perles sur un fil. On ne peut même pas appeler ça un collier, puisqu'elle s'avère incapable de les enfiler par ordre quelconque (couleur, grandeur).

De plus, elle essaie constamment de nous « acheter ». Pas un soir sans qu'elle nous apporte pomme, chocolat, bijou, etc. Elle ne comprend pas pourquoi on refuse ses cadeaux. Bien qu'à chaque fois on lui explique que ceux-ci ne sont pas nécessaires, qu'on va lui accorder la même attention qu'aux autres, qu'elle est pour nous tout aussi importante que les autres participants, notre refus l'enrage.

Comment l'aider, la valoriser, la faire « débloquer », la faire réussir enfin quelque chose ?

Ce n'est que quelques années plus tard que nous apprendrons d'une de ses voisines, que sa présence au Carrefour représentait pour elle la première et la seule démarche hors-famille. Elle n'était jamais allée à l'école et, avant de venir à l'atelier (c'est-à-dire jusqu'à vingt-cinq ans), elle n'avait pas eu le droit de sortir de la maison sans la présence d'un membre de sa famille, même pas pour descendre sur le trottoir devant chez elle. Elle avait passé l'essentiel de sa vie enfermée dans la maison ou assise sur le balcon.

Fallait-il se surprendre qu'elle soit si insécure, si mésadaptée, qu'elle ait tant de mal à apprendre et à fonctionner en groupe ?

Armand

Un gars tout à fait extraordinaire. Toujours tout sale, on ne sait pas trop ce qu'il vient faire au Carrefour. Il fait ce qu'il veut, quand il veut. S'il se prête aux apprentissages de la lecture ou des mathématiques, la plupart du temps, il fouille dans de vieux *Popular Mechanics* qu'il traîne partout.

S'il a des préoccupations électriques et électroniques, il a aussi, on s'en rend vite compte, des connaissances à ce niveau. Il peut reproduire au tableau en quelques minutes à peine, tout un réseau électronique compliqué, illustré dans ses bouquins. Et il en jase à Robert Brault, plus compétent que nous en la matière. Il emporte de vieux radios, des amplificateurs qu'il démantèle et rebâtit.

Un soir, il arrive en classe avec un bocal d'eau, du sel et des fils électriques. Il veut nous montrer comment faire bouillir de l'eau. On lui dit : « Branche pas ça, Armand, tu vas faire sauter les fusibles. » Et il sourit, moqueur : « Ben voyons donc. » Et il branche, et ça marche, et rien n'a sauté ! Et il t'explique : « courant positif, courant négatif. »

Armand, un « déficient mental » ?

Officiellement, il ne sait pas lire et ne fait pas grands progrès à ce niveau à l'atelier. Pourtant, il se débrouille parfaitement face à ce qu'il voit dans ses revues qui, de surcroît, sont rédigées en anglais ! Il commande lui-même des pièces d'équipement : « Tu vois cette adresse-là dans le livre, écris-moi-la donc sur un papier. C'est là qu'il faut que je commande le morceau qu'il me faut. »

Autonome mais égocentrique, il fonctionne mal avec les autres. C'est lui notre joueur de tours, le gars aux cafés roses. Mais les autres en reviennent de ses tours. Des bombes puantes, du poil à gratter, ça finit par tomber sur les nerfs, et les gens du groupe l'acceptent mal. Pourtant, ça n'a pas l'air de le déranger tellement.

Spontané, il semble presque toujours agir sous l'impulsion du moment, sans prêter attention vraiment à la portée de ses gestes, sans recul, sans jugement moral. Il nous raconte son tour préféré : en hiver, lors du déneigement des rues, son plaisir est de cacher des poubelles dans les bancs de neige. Lui-même bien dissimulé, il attend l'arrivée des déneigeurs. Comme il camoufle bien ses poubelles, il réussit presque à tout coup à faire casser la souffleuse. Et là, il a grand plaisir à voir l'équipe de déneigement arrêtée, les camions stoppés, attendant qu'une nouvelle souffleuse vienne continuer le travail de la première. Et cela, il le fait à quelques reprises au cours de l'hiver, mais en changeant de secteur de la ville pour ne pas provoquer la suspicion des déneigeurs. « Pas fou, hein ? » nous dit-il. « Ben voyons », qu'on lui répond, « c'est peut-être pas fou, mais c'est pas correct non plus. C'est du vandalisme. As-tu pensé que quelqu'un pourrait se faire blesser ? À part ça, s'il fallait que tout le monde se mette à faire des choses du genre, y a pas grand chose qui fonctionnerait. » Mais ça ne le touche pas. C'est drôle, c'est tout.

Si, en racontant au groupe ses exploits de ce style, et il en a beaucoup, il espérait recevoir de l'admiration, ce qu'il récolte en fait, c'est encore plus de rejet de la part des autres participants : « Il est complètement fou, lui ! » Encore une fois, il semble s'en moquer finalement.

Comment l'aider à développer un jugement moral face à son agir ?

Un soir il nous arrive : « J'ai trouvé du travail chez un épici-er. » La semaine terminée, il nous dit : « Calcule-moi donc ça : vingt piastres par semaine pour vingt heures de travail, ça fait combien de l'heure ? » Réponse : « Un dollar de l'heure. » « C'est-y le salaire minimum ça ? » « Non, lui répond-on, celui-ci est, si notre mémoire est bonne, autour de deux dollars vingt-cinq. » Il est choqué, en colère. Il va lâcher son travail. On lui fait remarquer que c'est peut-être mieux que rien. « À une piastre de l'heure ?? » qu'il nous répond, en nous regardant comme si nous étions un peu fous... Qui peut dire qu'il a tort ?

Si'il parle beaucoup, jamais pourtant il ne se livre complètement. Il communique, mais celui qu'il nous fait voir, c'est

toujours le gars autonome, égocentrique et qui semble se moquer constamment du jugement des autres. Pourtant un soir, il nous dit : « Tu sais à la piscine, avant il y avait un moniteur... Son plaisir était de « m'enfarger ». Je tombais à l'eau, et comme il savait que je ne savais pas nager, tout le monde riait de me voir me débattre. » C'est tout, il n'en dit pas plus. Il n'attend même pas notre réaction. Il nous lance ça et il s'en va.

Et, à partir d'expériences de ce style dont il semblait souvent faire l'objet, on comprenait mieux ses réactions de vandalisme par exemple, comme une manifestation de revanche face au rejet du milieu. Mais encore là, comment le rejoindre, lui apprendre un autre style de fonctionnement qui n'entraînerait plus le rejet mais l'acceptation ? Il y avait là un travail énorme à faire. Comment s'y prendre ?

Mais comme Armand n'est plus revenu après un an, nous n'avons malheureusement pas pu lui apporter grand soutien à ce niveau.

Nous pourrions continuer encore longtemps en ce sens, mais nous croyons que ces présentations, malgré leur brièveté, auront servi leur fin, soit de sensibiliser le lecteur au vécu, aux problèmes de ces gens et de permettre de suivre notre cheminement personnel. Espérons qu'elles auront permis de comprendre en quoi cette démarche d'écoute attentive nous força à nous interroger, à critiquer notre fonctionnement et à réorienter notre travail auprès d'eux.

Un nouveau regard

Plus nous prêtons attention, et plus nous nous rendons compte comment jusqu'à maintenant, notre perception comme notre compréhension des participants de notre groupe avaient été superficielles.

Si cela tenait au fait que, par le passé, nous n'avions pas trouvé les moyens pour permettre aux gens de verbaliser leur réalité, de partager avec nous leur façon de se percevoir et de vivre leurs problèmes, leur vécu, cela tenait aussi peut-être

au fait que les gens du groupe initial vivaient un peu en vase clos : à part la famille, aucune autre activité. Or ceux du deuxième groupe, par contre, étaient majoritairement des travailleurs d'atelier protégé, donc plus appelés à sortir de chez eux, à côtoyer d'autres personnes, à vivre des réalités plus complexes, celles du travail, des relations hors-famille, donc forcément à recevoir et à répondre à plus de stimulations du milieu.

Attention aux généralisations !

Ce que nous réalisons maintenant, c'est que cela avait été une erreur de généraliser nos perceptions initiales à tous les adultes dits « déficients mentaux » ; qu'il n'y a pas comme ça un « adulte débile type » ; que ces gens sont des individus, qui vivent des situations similaires du fait de la similarité de leur handicap intellectuel, mais qu'encore là, ces situations, ils les vivent et les ressentent différemment, de façon plus ou moins intense, plus ou moins problématique, chacun selon son degré de conscience, son cheminement personnel.

Nous réalisons que si, en termes d'approche globale, on pouvait partir de caractéristiques, de comportements qui nous semblent communs à l'ensemble des adultes déficients mentaux, il fallait cependant faire preuve de prudence à cet égard, de peur que des généralisations hâtives biaisent l'orientation du travail entrepris auprès d'eux.

Et nous avons un peu péché en ce sens. Au contact des premiers participants, nous avons graduellement acquis des adultes déficients l'image de gens peu compliqués, peu conscients, peu critiques, et ne souffrant pas plus qu'il ne le faut de leur « différence ». On se disait : au fond, s'ils sont entourés d'affection, de tendresse, de respect, les déficients mentaux sont quand même des gens heureux.

Or, on découvrait qu'il en était autrement. Ce n'était pas si simple, si facile que cela. Si certains nous semblaient insouciants, ce n'était pas le cas pour la plupart. Nous avions devant nous des gens dévalorisés et en difficulté dans leurs relations avec le milieu.

Des gens comme tout le monde

D'autre part, nous réalisons que ces gens n'étaient pas « spéciaux » ou particuliers ; que notre préjugé initial, aussi bienveillant fut-il à l'époque, n'était pas conforme à la réalité.

Les gens de notre groupe n'étaient pas fondamentalement différents de ceux que l'on dit « normaux ». Ils manifestaient les mêmes besoins d'être respectés, aimés, acceptés, compris. Les problèmes, les difficultés qu'ils éprouvaient aux plans de l'affirmation de soi, de l'équilibre affectif, de l'autonomie personnelle et morale n'étaient pas en soi différents de ceux que nous avons pu vivre à l'adolescence par exemple. Leurs difficultés au plan personnel comme à celui de l'intégration sociale étaient cependant accentuées non seulement par leurs difficultés au niveau cognitif, mais aussi beaucoup par leurs expériences passées d'échecs répétés, d'isolement et de marginalisation.

Ce ne sont pas des enfants

Parce que l'adulte handicapé mental a plus de mal à apprendre qu'un autre, parce que son langage est souvent peu élaboré et qu'il a du mal à s'exprimer, parce qu'il manifeste parfois des comportements enfantins, on est porté à voir en lui un enfant dans un corps d'adulte et à le traiter ainsi. L'adulte déficient n'est pourtant pas un enfant. Il a derrière lui tout un bagage de vie, d'expériences de relations, de situations qu'il a intériorisées et qui influencent son jugement, ses comportements, son développement personnel, son adaptation sociale. Ses besoins, ses désirs, les problèmes qu'il a à affronter ne sont pas non plus ceux d'un enfant même si on a tendance à les voir ainsi.

Quand il parle de se marier, d'avoir des enfants, quand il dit qu'il aimerait lui aussi se trouver un emploi payant, on est peu porté à le prendre au sérieux.

Plutôt que d'y voir là des préoccupations normales de gens de son âge et un désir intense de mener, malgré ses difficultés, la vie la plus normale possible, plutôt que d'en profiter

pour l'aider à pousser à bout ses possibilités, à s'adapter le mieux possible, à saisir sa vie et ses problèmes de la façon la plus réaliste possible, on a parfois tendance à recevoir ces préoccupations comme on accueille celles d'un enfant qui veut jouer à l'adulte.

Faut-il dans ces conditions se surprendre que l'adulte déficient ait lui-même du mal à se percevoir en adulte? Faut-il s'étonner de ses comportements enfantins? Comment peut-il apprendre à devenir adulte et à prendre des responsabilités à sa mesure si on persiste toujours à le traiter en enfant et à le surprotéger?

Pour notre part, ce furent les revendications de Jacqueline et de Diane d'être prises au sérieux et traitées en adultes qui nous sensibilisèrent en ce sens.

Alphabétisation et adaptation sociale

La perception grandissante des problèmes des adultes handicapés mentaux en termes de difficultés à s'affirmer, à devenir autonomes, à faire face à leurs problèmes et à y chercher des solutions, à s'intégrer à la société, nous amena à nous interroger sur leurs attentes et sur celles de leurs parents face à l'alphabétisation. On avait l'impression qu'ils voyaient là la solution miracle à tous leurs problèmes comme si ceux-ci se ramenaient principalement à une question de ne pas savoir lire et écrire.

Bien qu'on sentait les participants de notre groupe plus détendus, ouverts et intéressés quand on abordait les autres apprentissages de notre programme (l'artisanat, les discussions sur la santé, la sexualité, les exercices d'expression corporelle, etc.), le travail d'alphabétisation demeurait encore et toujours, pour eux, la partie la plus importante de l'activité.

Pourtant, comme nous l'avons déjà souligné, même si objectivement plusieurs d'entre eux n'arrivaient pas à y faire de progrès, cela ne semblait pas particulièrement leur poser problème, comme si le simple fait d'y investir l'essentiel de leurs énergies suffisait à les satisfaire. Et l'on sentait qu'ils auraient été prêts à copier comme ça, pendant des années de

temps, les mêmes lettres, les mêmes mots ou encore à faire les mêmes petites additions. Ils avaient l'impression d'apprendre et cela semblait satisfaire leurs attentes.

Et on se rendait compte que si ce désir d'apprendre à lire, à écrire, à compter correspondait à leur besoin d'être comme tout le monde et de posséder ces techniques auxquelles notre société attache une si grande importance, il reflétait de façon tout aussi claire leur besoin bien légitime de répondre enfin aux attentes de leurs parents en ce sens.

Hubert nous répétait souvent : « Mon père ne veut pas que je fasse des peintures, que je perde mon temps à discuter. » Et si, malgré cette interdiction, il décidait quand même souvent de se livrer à cette forme d'expression créatrice à travers laquelle il apprenait à s'exprimer, à être un peu fier de lui-même, jamais il n'apportait ses toiles à la maison.

Même chose pour Diane. Si elle se prêtait aux activités d'information, de discussion, on voyait qu'elle se sentait coupable d'y investir du temps, au détriment du travail de français, de mathématiques, et elle n'en parlait pas chez elle.

Le fait de vouloir à tout prix satisfaire en priorité ces attentes face à l'alphabétisation n'était-il pas en quelque sorte aliénant pour la plupart des gens de notre groupe, une sorte d'obstacle à l'épanouissement personnel, en maintenant la tradition d'échecs qu'ils avaient toujours connus à ce niveau ? N'était-ce pas là les placer en situation de cercle vicieux avec comme résultat encore et toujours la déception, l'échec à satisfaire ces attentes, donc échec à leurs propres yeux comme à ceux de leurs familles ?

Tout en reconnaissant en l'analphabetisme un problème social d'envergure dans une société scolarisée comme la nôtre, représentait-il pour l'adulte handicapé mental le problème majeur, celui auquel on devait s'attaquer en toute priorité ? L'alphabétisation était-elle l'unique clé de l'adaptation et de l'intégration sociale, ce qu'elle semblait représenter pour eux et pour leurs parents ?

S'il fallait poursuivre avec ceux qui y manifestaient des progrès le travail d'alphabétisation, ne fallait-il pas surtout proposer à l'ensemble des participants de notre atelier une démarche à travers laquelle ils pourraient acquérir une image

positive et réaliste d'eux-mêmes, un meilleur équilibre affectif et tendre vers l'autonomie personnelle, morale et sociale ?

Apprendre à devenir adultes, à faire face à leurs problèmes et à prendre leurs responsabilités n'était-il pas plus prioritaire dans leur cas que d'apprendre à lire et à écrire ?

Briser le cercle vicieux

Nous réalisions en même temps que nous agissions nous-même à l'intérieur d'un cercle vicieux en nous référant souvent aux attentes et aux réactions des parents des participants de notre groupe. Pour en sortir, il faudrait en quelque sorte, face à notre activité, couper le cordon ombilical.

En proposant aux gens de notre atelier de nouveaux objectifs, il faudrait carrément les considérer en adultes, c'est-à-dire les consulter eux et ajuster notre travail sur leurs besoins et non plus nécessairement sur les attentes de leurs parents. Peut-être qu'en les traitant ainsi en adultes, même si dans bien des cas, ils étaient habitués à fonctionner en enfants, à être dépendants, irresponsables, on les aiderait justement à devenir adultes ou du moins à se fixer eux-mêmes cet objectif.

C'est ce que nous nous proposons de faire à l'avenir.

Une nouvelle orientation

Apprendre à se « tenir debout »

On se rendait compte qu'il y avait un énorme travail à faire auprès d'eux, si l'on espérait qu'ils atteignent un jour l'autonomie personnelle comme sociale.

Jusqu'à maintenant, on avait pensé en termes de socialisation, d'adaptation et d'intégration sociale mais de façon plutôt superficielle : « Adapter socialement » se ramenait à une sorte d'apprentissage des comportements sociaux acceptables, « normaux » ; « intégrer » se limitait à ce qu'ils se sentent bien au Carrefour, dans le quartier..., à aider les « normaux » à les accepter, à se défaire de leurs préjugés méprisants, etc.

Maintenant on réalisait que, si ce travail comme tel était important, l'adaptation, l'intégration sociale réelles ne pourraient se réaliser sans au préalable un déblocage au plan de la personnalité, au niveau de la perception de soi, de ses besoins, problèmes, intérêts, de la valorisation personnelle, de l'affirmation de soi. On se disait qu'il fallait leur apprendre à se « tenir debout » tant sur le plan personnel que social.

Réticences des animateurs

Si on estimait donc que l'activité « adaptation sociale » devait prendre une nouvelle orientation, nous ressentions cependant quelques réticences à nous y aventurer.

D'une part, avons-nous la compétence pour le faire? D'autre part, comment nous y prendre?

On sentait le terrain glissant.

Proposer aux gens de notre groupe de nouveaux objectifs de travail impliquerait pour la plupart qu'il faudrait mettre en veilleuse pour l'instant le travail en alphabétisation, ce qui allait à l'encontre des attentes de plusieurs parents.

N'était-ce pas là placer les participants en situation de dilemme?

Amener l'adulte déficient à se voir en adulte, à comprendre que ses intérêts ne coïncident pas nécessairement toujours avec ce qu'en disent ses parents qui, en pensant toujours à sa place, en prenant pour lui toutes les décisions, en n'exigeant pas de lui qu'il prenne des responsabilités à sa mesure, en le percevant surtout comme un enfant, en le surprotégeant, entretiennent sa dépendance, limitent aussi son développement, n'était-ce pas là le mettre en situation difficile à assumer?

Comment les amener à faire la part des choses, à nuancer leurs réactions, leurs jugements? Comment s'assurer qu'en se libérant de leur relation de dépendance affective et sociale face à leurs parents, ils ne fassent pas un transfert de dépendance, attendant des animateurs qu'ils prennent les décisions à leur place, les responsabilités?

Trop tard pour reculer

Pourtant on se rendit compte, en cours de route, que le travail en ce sens était déjà enclenché et qu'on n'avait plus tellement le choix de s'y engager ou non.

Le processus d'écoute attentive entraîna chez la plupart de nouvelles attentes fort légitimes.

Se confier à l'autre, c'est attendre de lui non seulement qu'il t'écoute avec respect, mais aussi qu'il réagisse, qu'il se prononce et que, si tu es en difficulté, il t'aide et te soutienne dans ta démarche.

En établissant avec chacun une relation significative de confiance et de respect, nous devions répondre à ces attentes. Nous ne pouvions plus rester neutre. Il fallait nous « mouiller », les soutenir et proposer des voies de solutions aux problèmes dont ils nous faisaient part.

Revenons à Diane par exemple. Au début, dans l'histoire des planètes, nous n'étions pas intervenue, lui laissant à elle seule porter le poids de sa décision. En l'occurrence, ce fut de concentrer uniquement ses énergies en lecture quitte à nier certains de ses intérêts personnels. Mais, à un moment donné, ce fut trop. Il a bien fallu lui dire qu'on ne trouvait pas cela correct ; que bien sûr, c'était légitime de vouloir mettre l'accent sur la lecture mais qu'il ne fallait pas mettre toutes ses énergies dans le même sac ; qu'elle avait de la difficulté à parler, à communiquer avec les autres et qu'à ce niveau aussi il fallait travailler, voir s'il n'y avait pas de correctifs possibles. Que ce n'était pas correct non plus, de nier ses intérêts personnels. Parler des sujets qui nous intéressent ou nous préoccupent, les aborder plus à fond, c'est important aussi ; que ce n'était pas une perte de temps, même si sa mère le voyait de cette façon.

Ce fut encore plus aigu dans le cas de Fernande. Un soir, alors que les autres n'étaient pas venus à cause d'une tempête, elle se décida à nous parler d'elle, de sa famille, de sa vie. Ce qu'elle nous confia nous atterra. De son vivant, son père battait régulièrement sa femme, adoptant face à Fernande, cependant, une attitude de protection. Après sa mort, c'est sur elle que rejaillit toute l'agressivité de cette famille

en difficulté. Sa mère, ses soeurs, son frère la battaient fréquemment, l'abusaient de multiples façons.

« Que fais-tu dans ce temps-là ? » « Rien, je me laisse faire, j'ai tellement peur. »

Pouvait-on rester neutre ? Il a bien fallu lui dire que c'était inacceptable, qu'il fallait qu'elle se défende, qu'elle sorte de chez elle à ces moments-là, en allant trouver refuge chez une tante, une voisine...

Et on essaya de trouver de l'aide auprès de la clinique communautaire qui suivait de près cette famille malheureuse.

De même, quand on s'est mis à parler de sexualité, on s'est vite rendu compte qu'il ne serait pas suffisant d'en parler de façon générale, conformément au souhait de certains parents.

Les gens de notre groupe étaient des adultes et avaient des questions précises : « C'est quoi au juste faire l'amour ? » « Est-ce que c'est « cochon ? » « Un baiser peut-il entraîner la grossesse ? » « Comment on fait pour ne pas avoir d'enfants ? »

La sexualité n'était donc pas uniquement un thème à aborder en guise d'information. Il faudrait éduquer sexuellement : à partir d'une information sexuelle correcte, adéquate, développer le sens du respect de soi, de l'autre, le sens de la responsabilité face à l'acte sexuel. Des bébés, c'est bien beau, la plupart aimeraient en avoir un jour, mais ça implique des responsabilités aux plans de l'éducation, de la santé physique et mentale, aux plans économique et social. Il faudrait en parler car cela préoccupait nos participants. Il faudrait aborder les questions de limitation des naissances aussi.

Là encore c'était glissant et on risquait, en s'y aventurant, de choquer certains parents qui ne tenaient pas à ce que leur enfant en sache trop là-dessus, de peur qu'on assiste à une sorte de débandade sexuelle. Certains membres du groupe avaient, par exemple, été stérilisés sans comprendre vraiment le sens de cette opération et on ne voulait pas les en informer : « s'il fallait qu'elle se mette à coucher avec tout le monde ! » Comme si de par leur handicap au niveau des habiletés cognitives, les déficients étaient incapables de responsabilité morale et sociale face à leurs gestes !

Le silence n'était pas, selon nous, une solution. Les gens de notre groupe étaient des adultes physiquement. Ils ressentait les mêmes besoins d'amour, de tendresse, d'affection et de pouvoir l'exprimer sexuellement aussi, comme ils voyaient tous les gens de leur âge le faire, au sein de leur famille, à la télé, au cinéma, etc. Ce n'était pas en niant cet aspect de leur croissance physique et affective que l'on allait régler le problème. Encore une fois, il faudrait procéder délicatement, avec jugement et tact, mais il faudrait les éduquer à la responsabilité.

Et peu à peu, nous étions à même de réaliser que cette façon d'écouter l'autre, de l'inviter à s'exprimer et, par le fait même, à mieux saisir sa réalité commençait à porter fruits.

Nous étions témoins de déblocages aux plans de l'affirmation de soi, de la socialisation aussi. Ils étaient plus détendus, moins méfiants, plus ouverts. Les relations à l'intérieur du groupe étaient plus patientes, plus cordiales.

Et plus les participants prenaient confiance en eux, plus les animateurs prenaient évidemment de l'assurance, perdant peu à peu leurs réticences initiales, sentant qu'on était là sur une bonne piste d'intervention.

Bilan des deux dernières années (juin 1975)

Suite à un effort de réflexion et de précision de notre orientation, de nos objectifs, de la nature de notre activité, de même que de la démarche éducative utilisée, nous soumettions en juin 1975 un bilan de notre expérience, rapport dont nous présenterons maintenant le contenu.

Orientation conforme à l'éducation populaire

Si l'éducation populaire doit favoriser une meilleure saisie de ce que l'on est, de ce que l'on vit individuellement comme collectivement, dans l'espoir d'arriver à mieux agir sur nos conditions de vie, de santé, de travail, etc., à chercher les causes de nos situations problématiques, les solutions à leur apporter, nous disons que l'activité « adaptation sociale » en sera une d'éducation populaire dans la mesure où, partant du

vécu de ses participants, de leurs problèmes, de leurs difficultés, elle leur permettra aussi cette démarche.

Sans vouloir généraliser à tout prix, notre expérience de travail nous a permis d'observer et de constater chez les adultes handicapés mentaux certains traits de caractère, certains comportements problématiques qui nuisent tant à leur épanouissement personnel qu'à leur intégration sociale. Ce sont entre autres :

au plan personnel

- dépréciation de soi ;
- manque de confiance en soi et défaitisme ;
- difficulté de se saisir ;
- manque de jugement critique ;
- rigidité ;
- traumatismes causés par l'échec ;
- peur du nouveau ;
- malaise face à son corps ;
- comportements souvent enfantins ;
- difficultés à contrôler son émotivité ;
- difficultés à prendre des responsabilités.

au plan social

- égocentrisme, repliement sur soi, timidité ;
- peur de l'autre ;
- relations de dépendance ou d'infériorité face au milieu dit « normal » ;
- comportements sociaux inadéquats ;
- vulnérabilité (se laissent souvent manipuler ou exploiter) ;
- manque de défense face à cela .

Nous croyons que ces traits ou comportements ne sont pas directement liés à la déficience mentale comme telle, mais plutôt, qu'ils ont été acquis suite à leurs relations avec le milieu :

- attitudes familiales qui, les surprotégeant, entretiennent la dépendance ;

- nombre d'échecs subis à plusieurs niveaux (intellectuel, moteur, social, etc.);
- isolement, marginalisation qu'on leur impose;
- manque de stimulations du milieu parfois;
- manque de services offerts vraiment adaptés à leurs besoins, difficultés et intérêts réels.

Or si ces traits sont acquis et non inhérents à leur handicap intellectuel, c'est donc dire qu'on peut aussi leur apprendre à s'en défaire peu à peu ou à les corriger, à les remplacer par d'autres attitudes ou comportements plus adéquats en termes tant d'épanouissement personnel que d'adaptation et d'intégration. Il y a donc là tout un secteur d'apprentissages à leur proposer.

Alors que dans le domaine de la déficience mentale en général, l'attention est souvent portée principalement à l'intelligence comme telle, à ses particularités, à ses difficultés de fonctionnement, nous pensons qu'il est urgent de s'attaquer aussi aux autres difficultés (affectives et sociales) qui sont aussi le lot de ces personnes.

Objectifs de l'activité

au plan personnel

- pousser à bout les possibilités intellectuelles de chacun (jugement, mémoire, attention, imagination, créativité, etc.);
- revalorisation personnelle et respect de soi;
- expression de soi;
- prise de conscience de ses limites mais de ses possibilités aussi;
- se percevoir comme adulte et agir en adulte, avec tout ce que cela implique d'exigences, de responsabilités et de droits;
- réalisme dans la saisie de sa situation personnelle comme sociale;
- affirmation de soi;
- autonomie personnelle, morale, sociale;

- connaître son corps, son fonctionnement, ses besoins ;
- assumer sa sexualité.

au plan de la socialisation

- apprendre à tenir compte des autres, de leurs besoins, de leurs difficultés ;
- respect de l'autre ;
- apprendre à parler à l'autre, à l'écouter ;
- développer les attitudes sociales de fonctionnement en groupe.

au plan de l'intégration

- apprendre les règles de fonctionnement social du monde adulte en général ;
- développer des attitudes, des comportements adéquats ;
- apprendre à se défendre, à ne pas laisser les autres abuser de soi ;
- prendre conscience de ses droits et de ses intérêts et les défendre ;
- apprendre à s'intéresser à ce qui se passe au Carrefour, dans le quartier, dans son milieu de vie et de travail et à s'y impliquer ;
- apprendre aux « normaux » à se défaire de leurs préjugés, les sensibiliser aux problèmes des handicapés mentaux et les inviter à les accueillir au sein de toutes les activités du milieu.

Nature de l'activité

Activité d'éducation

Même si la dimension loisir n'est pas absente de leur démarche quand les adultes handicapés mentaux viennent s'inscrire au Carrefour, il n'en demeure pas moins que cela ne constitue pas leur motivation principale. Ils y viennent pour « apprendre » et c'est sur cette motivation qu'il faut appuyer notre travail.

Le Carrefour n'est pas un centre de loisirs. Il est un centre d'éducation populaire et l'occupationnel n'aurait pas sa place au sein de ses activités.

Il n'est pas non plus une clinique de santé. Aussi, tout en parlant d'attitudes ou de comportements problématiques à corriger, de la nécessité de travailler aussi au plan de la personnalité, nous n'avons aucunement l'intention de faire de l'activité « adaptation sociale » une activité de thérapie de groupe par exemple. Non seulement n'avons-nous pas la compétence pour faire un tel travail, celui-ci n'aurait pas nécessairement sa place à l'intérieur d'un centre comme le nôtre.

D'ailleurs nous ne considérons pas les participants de notre groupe comme des gens malades ayant besoin de thérapie mais bien plus, comme des adultes en difficulté qui sont capables d'apprendre à s'affirmer, à devenir le plus autonomes possible et à s'intégrer à la vie du quartier.

S'ils viennent au Carrefour pour « apprendre », c'est aussi ce que nous leur proposons. L'activité « adaptation » sociale en est une d'éducation.

Programme de l'activité. Si nos objectifs sont plus précis que par le passé, ils ne nécessitent cependant pas une modification fondamentale du programme de ces dernières années. Celui-ci, avec ses activités d'artisanat, de détente, de psychomotricité, d'information et discussion sur la santé, la sexualité, sur la réalité des milieux populaires, semble répondre aux attentes et aux intérêts des gens de notre groupe.

Si nous avons décidé de poursuivre le travail d'alphabétisation et de mathématiques de base avec les participants qui manifestent à ce niveau des progrès réels, continus, nous avons cependant décidé de le mettre en veilleuse pour ceux qui ne font qu'y piétiner. Nous inviterons ces derniers à investir plus d'énergies, en artisanat par exemple, où ils seront plus en situation de réussir enfin quelque chose et d'en tirer de la valorisation personnelle.

Quant aux apprentissages liés à la socialisation et à l'intégration, ils se feront par le biais de la participation à la vie du groupe, à celle du Carrefour et aux autres activités du quartier.

Philosophie de la réussite. C'est cette philosophie qui nous guide maintenant dans le choix d'activités d'apprentissage que nous proposons. Comment arriver à adopter de soi une image plus positive si, dans ce qu'on entreprend, on ne vit qu'échec après échec? Il importe, et c'est urgent, de placer ces adultes dévalorisés en situation enfin de réussite et de tabler sur les effets bénéfiques au niveau de la personnalité que ces réussites entraînent.

Il est tout aussi important de les amener à reconnaître leurs succès et à travers eux, leur valeur, leurs possibilités. Il faut qu'ils apprennent à se dire : « Je veux apprendre, je suis capable d'apprendre et j'apprends », en espérant que de leurs progrès ils tireront la confiance en soi nécessaire pour aborder d'autres apprentissages qui leur sont peut-être plus difficiles.

Pédagogie adoptée. Il est évidemment nécessaire pour ce faire, d'utiliser une pédagogie qui tient compte des particularités et des difficultés d'apprentissage de chacun. Il faut aussi toujours doser ces apprentissages de façon à ce que chacun puisse non seulement les réussir mais aussi voir le cheminement, les progrès qu'il y effectue. C'est donc dire qu'à certains niveaux l'individualisation de l'enseignement s'avère toujours nécessaire (en alphabétisation, en mathématiques, en artisanat par exemple).

Activité de soutien

Ce qui est aussi clair, c'est que notre activité doit également en être une de soutien tant à la démarche psychologique de l'individu qu'à ses efforts d'adaptation et d'intégration sociale. Pour ce faire, il nous paraît important de poursuivre l'approche que nous avons utilisée ces dernières années et qui déjà semble porter des fruits.

Trois aspects de cette approche nous paraissent importants :

Écoute active. Adopter constamment une attitude d'écoute active de chacun des participants dans un effort de connaître

et de comprendre à travers ses paroles, ses gestes, quels problèmes, quelles difficultés il éprouve, quelles préoccupations il porte.

Relation animateur-participant. Développer avec chacun d'entre eux une relation significative où il sentira que l'intérêt, que l'effort de compréhension qu'on lui manifeste est honnête et vrai, et reflète chez les animateurs un souci réel de l'aider, s'il en sent le besoin.

Une relation basée sur le respect mutuel, la franchise, l'honnêteté, où l'autre est traité enfin en adulte, en « égal », et non de façon paternaliste ou condescendante.

Une relation qui, en invitant l'autre à exprimer sa réalité, son vécu, l'amène en même temps à se connaître mieux, à identifier ses besoins, ses problèmes, à leur faire face, à se respecter lui-même et à s'affirmer.

Une relation qui tout en se voulant en être une de soutien, dirige l'autre dans le sens de l'autonomie. Si l'animateur n'est pas là pour imposer mais pour proposer des pistes de solution, il n'est pas là non plus pour prendre les décisions et les responsabilités à la place de l'autre.

Une relation enfin qui, tout en accordant aux problèmes personnels, individuels de chacun, l'attention qui leur est due, invite en même temps toujours l'autre à se saisir comme être social, et à tenir compte des problèmes et des besoins des autres aussi.

Groupe-soutien. Travailler à ce que le groupe se structure et adopte lui aussi une dynamique de soutien de chacun de ses membres. En développant des attitudes d'entraide et de respect des difficultés de chacun, viser à ce que le groupe devienne un cadre de référence stable, dont on connaît les règles de fonctionnement : celles de comportements adultes, sociables, acceptables.

Activité « follow-up » (septembre 1975)

On se souviendra que, suite à l'évaluation de juin 1973, on avait décidé de limiter à deux ans la participation de ceux qui

s'avéraient incapables de suivre le programme en alphabétisation. En septembre 1975, conscients des difficultés financières du Carrefour mais en même temps, sensibles aux attentes de ces gens qui s'étaient retrouvés sans activité alors qu'ils en sentaient toujours le besoin, nous proposons au Carrefour de leur offrir l'activité « follow-up », pensée en 1973.

Robert Brault se chargerait de cette activité. Il réunirait les gens autour d'un ciné-club, à raison d'un soir par quinzaine. Il poursuivrait la même démarche, les mêmes objectifs qu'au sein de l'activité régulière.

Comme le Carrefour ne pourrait financièrement se permettre d'offrir à la fois cette nouvelle activité et d'engager un nouvel animateur-soutien pour remplacer Robert Brault qui ne pouvait plus s'acquitter de cette tâche, nous proposons de continuer seule le travail au sein de l'atelier régulier.

Évaluation des énergies à investir

Après deux sessions de travail, soit en juin 1976, une évaluation des énergies à investir à l'activité « adaptation sociale » pour qu'elle s'avère efficace apparût nécessaire.

La tâche, telle que nous l'avions définie, s'avérait trop lourde pour qu'un animateur arrive seul à s'en acquitter convenablement. Si les préparations de chaque soir d'activité (tâches individuelles et collectives) nécessitaient environ un jour complet de travail, ce n'est pas à ce niveau que la tâche s'avérait difficile. C'était au niveau des soirées mêmes d'activité.

Il s'agissait de placer les participants dans des situations variées d'apprentissage et voir à ce qu'ils les réussissent, ce qui demandait beaucoup d'énergies (montrer, soutenir, corriger). En même temps, il fallait apprendre aux gens à s'ouvrir, à parler, à écouter, à juger, à discuter ; apporter à chacun l'attention nécessaire à la saisie de ses problèmes particuliers... ; voir à ce que chacun progresse dans son cheminement personnel (valoriser, encourager, renforcer les attitudes positives, critiquer les négatives, les pousser à s'affirmer, etc.)... ; tra-

vailer à travers tout cela à ce que le groupe prenne corps et adopte une dynamique qui encadre et stimule les participants dans le sens de comportements adultes, sociables, acceptables, d'entraide et de soutien mutuel (combattre les égocentrismes, les mesquineries, les comportements enfantins); il fallait enfin ouvrir notre atelier aux autres participants du Carrefour, favoriser les contacts réciproques, leur expliquer notre démarche, les intéresser à notre travail...

Et tout ce travail devait se faire en même temps. Il ne s'agissait pas de s'attaquer un mois aux apprentissages, un autre à la socialisation, un autre à l'intégration. Nous voulions en quelque sorte plonger les participants dans un bain de situations variées de stimulations, d'attentes et de réussites tant au niveau personnel que social, qu'ils apprennent chacun à leur rythme à y répondre et à s'y ajuster.

Et cette tâche s'avérait trop lourde à assumer seule. Nous nous sentions de plus handicapée par notre isolement. Souvent on aurait senti le besoin de discuter avec quelqu'un des difficultés des participants, des blocages psychologiques de certains, de l'approche à utiliser avec eux, du cheminement, des échecs, des réussites des gens de notre groupe. Nous manquions le soutien que Robert Brault avait su nous apporter en ce sens dans le travail au jour le jour comme à plus long terme.

Seule, nous avions du mal à prendre, face à notre activité, à notre travail, à nos interventions, le recul nécessaire. Nous avions du mal aussi à évaluer la valeur de ce travail. À l'équipe du Carrefour, nul ne semblait à cette époque en mesure de nous apporter ce soutien qui nous apparaissait nécessaire. Les gens qui avaient suivi les débuts de l'expérience avaient depuis quitté le Carrefour. Et les nouveaux animateurs, malgré nos explications, semblaient plus considérer notre travail comme étant de l'ordre de l'occupationnel et les participants de notre groupe comme des gens spéciaux.

Aussi, en fin d'année, faisons-nous une nouvelle proposition au Carrefour, soit d'engager un animateur-soutien régulier. Si nous conservions la responsabilité de l'activité comme telle, de la préparation de cours et des évaluations, son rôle serait de nous aider au moment des soirées d'activités comme

telles à montrer aux gens les divers apprentissages, ce qui déjà nous faciliterait la tâche.

Toujours consciente des difficultés financières du Carrefour, nous proposons de nous charger dorénavant nous-même de l'activité « follow-up » que Robert Brault ne pouvait plus assumer faute de disponibilité, et de réunir un soir par quinze jours, autour des ciné-clubs, les participants de nos deux groupes.

Réticence de l'équipe du Carrefour

Si cette activité, cette expérience de travail nous tenait à coeur, on sentait cependant qu'elle se heurtait à certaines réticences au niveau de l'équipe du Carrefour, du côté des permanents surtout.

On voyait bien qu'il y avait là du travail valable de fait et encore à faire, mais notre approche n'était-elle pas plus individualiste que collective ? En quoi favorisait-elle la conscientisation sociale ? Celle-ci était-elle possible chez des « déficients » ?

À l'époque, il faut le dire, la réflexion sur l'éducation populaire s'exprimait en termes dichotomiques. On avait tendance à apposer un travail au niveau personnel à un travail au niveau collectif, comme si la conscientisation sociale pouvait s'effectuer sans, en même temps, la conscientisation personnelle. Aussi éprouvait-on de sérieuses difficultés à évaluer notre activité. Les participants étaient encore perçus par l'équipe comme des gens « spéciaux ». De même, on considérait notre activité comme particulière.

Pouvait-on se permettre d'y investir d'autres argents, quand les besoins des « normaux » étaient aussi pressants ? Engager un animateur-soutien, impliquait qu'on n'ouvrirait pas une nouvelle activité susceptible de répondre à des besoins tout aussi importants... On ne savait trop... Finalement, après discussion, on appuya notre proposition.

C'était difficile à supporter cette espèce de solitude, ce fait de porter presque seule sur nos épaules cette activité du Carrefour, de se sentir comme le « petit parent pauvre »...

Appui du C.A. et de l'assemblée générale

Pourtant, il faut le souligner, à chaque rencontre avec le conseil d'administration, à chaque assemblée générale où il a fallu expliquer notre activité, ses objectifs, le travail qu'on y faisait, on a toujours senti l'appui des participants du Carrefour. Les gens étaient d'accord qu'on investisse argent et énergies de ce côté. Plusieurs connaissaient les gens de notre groupe et appréciaient leurs progrès. Ils nous encourageaient à poursuivre le travail. C'est cet appui qui nous permit de continuer d'avancer malgré les lenteurs, les découragements parfois. Nous découvrions finalement que nous n'étions pas seule à porter cette activité, que les participants du Carrefour en étaient satisfaits et qu'ils voulaient qu'elle se poursuive.

En septembre 1976, Richard Tougas, étudiant en élémentaire pré-scolaire, se joignait à nous comme animateur-soutien, tâche dont il s'acquitta jusqu'en juin 1980.

TROISIÈME ÉTAPE (1976-1978)

Affirmation de soi, autonomie

Appui de la clinique médicale communautaire

Notre activité commence à être plus connue à l'extérieur du Carrefour et à soulever l'intérêt d'autres travailleurs du quartier, notamment à la clinique médicale communautaire. Certains de nos participants y sont suivis et les médecins, infirmières et travailleuses communautaires sont impressionnés par leur cheminement, leurs progrès.

Nous rencontrons donc à la demande de la clinique certains responsables d'« action santé », activité oeuvrant dans le domaine de la santé mentale, soit un médecin, un psychiatre, une travailleuse sociale, une infirmière et une travailleuse communautaire. Nous leur expliquons notre travail, notre approche et nos objectifs. On est vivement intéressé. On voit là un service important à la communauté qui répond à des besoins réels.

On nous questionne alors sur la possibilité d'intégrer à notre activité certains patients manifestant des déséquilibres

de la personnalité plus graves que ceux rencontrés chez nous à l'atelier. Ces gens vont actuellement à « action santé » mais leur déficience, leur lenteur intellectuelle, posent des problèmes d'intégration au groupe. On sent qu'on est plus démuni face à eux et qu'on a peu à leur offrir. Souvent, devant leurs comportements problématiques au sein de leur famille ou dans le milieu, on se voit obligé d'envisager soit le placement en foyer nourricier, soit l'institutionnalisation. Et on est réticent à user de ces solutions. On voit en notre activité un espoir pour ces personnes. L'encadrement et le soutien qu'ils trouveraient chez nous seraient sûrement une piste à explorer.

À cela nous répondons que notre expérience en ce sens est encore bien modeste. Certes, la plupart des gens de notre groupe manifestent, à des degrés divers, des difficultés de fonctionnement tant au niveau personnel que social mais, chez la majorité, nous sentons ces difficultés liées à la dévalorisation personnelle, aux situations d'échecs passés, à leur isolement, leur marginalisation. Et nous nous sentons habilitée à répondre à ces problèmes.

Cependant, s'il s'agit de déséquilibres affectifs plus graves, plus profonds que cela, relevant plus du domaine de la psychologie ou de la psychiatrie, c'est une autre histoire. Nous ne sommes ni psychologue, ni thérapeute. Nous sommes enseignante, éducatrice, animatrice. En fait, nous avons déjà à l'atelier une participante ayant des problèmes en ce sens (paranoïa, agressivité, violence). Si elle arrive à y fonctionner assez bien, ce qu'on lui offre c'est en fait une sorte de béquille. En l'aidant à contrôler un peu plus son émotivité, ses craintes, ses jalousies, en l'entourant de respect, d'attention, de patience, on l'appuie bien sur, mais on ne règle pas ses problèmes qui exigeraient une thérapie plus poussée.

Si, par contre, par le biais de notre activité on peut arriver à aider ces personnes à fonctionner un peu mieux et à leur éviter l'institutionnalisation qui ne règle jamais grand chose, nous voulons bien y investir des énergies. On accepta donc d'intégrer à notre activité des adultes « déficients » présentant de telles difficultés, tout en restant très consciente des limites de l'aide qu'on pourrait leur apporter. Mais ce serait peut-être mieux que rien.

À la clinique, on nous encouragea fortement à poursuivre notre expérience et cette reconnaissance de la valeur de notre travail par ces travailleurs du domaine de la santé mentale nous fut évidemment précieuse.

Encore un nouveau groupe

En septembre 1976, certains participants quittent l'atelier (déménagement, maladie, limite de participation à deux ans). La clinique médicale nous aide cette fois au niveau du recrutement et nous réussissons à former un nouveau groupe avec des personnes principalement issues de notre quartier.

Au sein du groupe constitué, nous retrouvons maintenant des gens plus âgés, ayant un degré de maturité plus développé que les participants des deux premiers groupes ; certains ont des responsabilités plus grandes à assumer et vivent des réalités plus complexes.

Yvette, par exemple, a quarante ans. Elle a cinq enfants dont le père est disparu il y a belle lurette. Si elle ne semble pas manquer d'intelligence, son jugement est cependant pauvre et elle a du mal à s'acquitter de ses responsabilités de mère. On lui a déjà enlevé deux de ses enfants pour les placer en foyer nourricier.

Rodrigue, lui, a trente-cinq ans et nous est référé par la clinique. Chaleureux, sympathique, très verbal, il souffre selon ses dires, de « schizophrénie doublée de débilité légère ». C'est ce qu'on lui a dit lors de son séjour à Louis-Hyppolite Lafontaine. Il travaille dans un atelier protégé pour malades mentaux. Il ne suit actuellement aucune thérapie. Il doit consommer chaque jour des médicaments très puissants pour arriver à fonctionner. Il a, par le passé, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, commis des délits criminels et la justice, dans sa clairvoyante magnanimité, lui a fait purger une peine de deux ans d'emprisonnement. Cela l'a complètement traumatisé. Il en parle sans cesse. Pourtant, de tout cela, ce qui le préoccupe le plus c'est son quotient intellectuel : « 59, Louise, penses-y, c'est tout ce que j'ai comme quotient. C'est ce qu'ils m'ont dit à l'hôpital. » Il dit ça en riant mais

on a l'impression qu'il porte ce chiffre à son cou comme un collier de honte. « Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour augmenter mon Q.I. ? Peut-tu m'aider, toi, à faire ça ? Je suis prêt à étudier, à travailler fort... »

Pierre a vingt-cinq ans. Il vient de quitter l'atelier protégé. Il s'est trouvé un travail régulier. Il vit depuis peu en appartement et semble bien se débrouiller.

Patricia a trente-sept ans, vit toujours chez ses parents. Elle travaille comme servante six jours par semaine, douze heures par jour et reçoit le salaire fabuleux de quinze dollars par semaine. Elle ne s'en plaint pas trop parce que sa patronne est bien gentille et lui donne parfois de beaux bijoux de pacotille. Vaillante et débrouillarde, elle est nerveuse, fatiguée, parce qu'après sa journée de travail, elle doit s'acquitter chez elle du ménage, lavage, etc.

Yvon a dix-huit ans. Le Carrefour c'est son dernier espoir : « Mes parents m'ont dit : « Si ça va pas là, si tu ne changes pas, on va te placer. » Chez lui, on ne peut plus l'endurer. Il aime apparemment démesurément sa mère et ses soeurs. Cet amour l'obsède. Il en parle constamment. « Elles me trouvent « achalant », parce que je veux toujours les cajoler, les embrasser. »

Nous avons, au contact de ces nouveaux participants, fait une découverte importante, à savoir que l'adulte dit « déficient mental » est capable de se saisir en adulte et de fonctionner comme tel. Jusqu'à maintenant, nous avons surtout travaillé avec des gens à qui il fallait sans cesse répéter : « Vous êtes des adultes. Apprenez à penser en adultes, à agir en adultes. »

Nous avons maintenant devant nous des gens pour qui cette étape n'était plus à franchir. Et s'ils arrivaient encore mal à s'acquitter de leurs responsabilités, ou si leur fonctionnement était encore boiteux, nous pensions qu'avec un soutien efficace, ils arriveraient à un fonctionnement mieux adapté, plus adéquat. Il faudrait leur apprendre à saisir leur réalité de la façon la plus réaliste possible, pour de mieux en mieux assumer leur autonomie, leurs responsabilités.

Et on se disait que si ceux-ci étaient parvenus à se percevoir en « adultes », les autres participants pourraient aussi y

arriver. Et cela nous encourageait à poursuivre le travail entrepris en ce sens.

Rencontres avec le groupe « follow-up »

Tel que prévu, aux quinze jours, nous réunissons tous les gens (les anciens et les nouveaux) autour de films. Ces rencontres sont gaies, animées. Les échanges sont plus faciles. Les gens parlent plus, discutent mieux. Pourtant les anciens sont insatisfaits...

Insatisfaction des anciens participants

En janvier 1977, nous avons dû faire face aux demandes répétées des gens des deux premiers groupes de réintégrer complètement l'activité. Bien sûr, ils aimaient bien les soirées autour de films, mais ce n'était pas assez. Ils y venaient, mais en espérant toujours pouvoir un jour reprendre leurs « cours » réguliers, comme avant. Ils ne comprenaient pas pourquoi on ne les acceptait plus chaque semaine. C'était toujours la même question : « Pourquoi que je pourrais pas revenir ? Je serai pas tannant, promis ! Je vais travailler fort. » De même, ils venaient régulièrement voir la secrétaire, le coordonnateur, demander s'ils pouvaient se ré-inscrire à notre activité.

La limite de deux ans qu'on leur avait expliquée au moment où ils s'étaient inscrits, ils ne l'acceptaient pas, ne la comprenaient pas. Ils la vivaient comme une espèce de punition, ils ne savaient trop pourquoi. Nous ne savions plus trop comment répondre à ces pressions et cela nous posait problème. C'était toujours déchirant de dire aux gens : « Ça fait deux ou même trois ans que toi tu viens à l'activité. Tu as couvert le programme. Il faut laisser la chance à d'autres.. On ne te laisse pas tomber... On se retrouve aux quinze jours. Le Carrefour n'a pas d'argent pour vous offrir plus que cela, en ce moment. Il y a plein d'autres besoins auxquels il doit répondre aussi. Essaie de comprendre... »

Mais ce qui était clair, c'était que l'activité « follow-up » n'arrivait pas à répondre à leurs attentes qui étaient grandes.

Réévaluation de la limite de participation

En même temps, ce qui se faisait de plus en plus évident, c'était que la limite de participation fixée en 1973, n'était pas conséquente avec nos nouveaux objectifs. Elle reflétait l'orientation scolaire des débuts de l'activité, orientation que l'on avait laissée de côté, pour un travail plus au niveau du cheminement personnel et social. Et on sentait bien que quatre sessions de trente heures, c'était insuffisant pour atteindre nos objectifs d'affirmation de soi, d'autonomie, d'intégration sociale.

Quand on s'adresse à des gens démunis, qui ont quasiment tout à apprendre en ce sens, qui ont vécu vingt-cinq, trente ans marginalisés, à l'écart des responsabilités adultes, qui ont une image négative d'eux-mêmes, le travail au niveau de la personnalité et de l'adaptation sociale est nécessairement long, les déblocages parfois lents à venir.

Et si on voyait qu'en deux ans, on arrivait à aider ces personnes à faire de grands pas au plan de la revalorisation personnelle, de l'affirmation de soi, il restait encore un travail énorme à faire avant qu'ils arrivent à se saisir mieux, à se prendre en mains et à prendre leur juste place dans la société. Et ce n'était pas une rencontre par quinze jours qui les aiderait beaucoup en ce sens.

En limitant à deux ans la participation régulière à l'activité, on se trouvait dans les faits à priver ces gens d'un soutien efficace à une étape importante de leur cheminement. On commençait le travail et on le laissait en plan, ce qu'en fin de compte on trouvait inacceptable.

Devant les déceptions manifestées des participants face à cette limite de temps, on se trouvait théoriquement face à un choix clair : ou bien on changeait nos objectifs, ou bien on se donnait le temps nécessaire pour les réaliser.

Or nos objectifs, nous n'étions pas prête à les laisser tomber ou à les modifier. Le travail de ces dernières années n'avait pas été vain. Il présentait des résultats concrets, visibles, qui nous permettaient de croire en la justesse de notre approche. Les gens étaient plus épanouis, plus ouverts, commençaient à saisir mieux leurs intérêts, leurs problèmes, à y

chercher des solutions. Ils s'affirmaient, se défendaient mieux aussi et précisément, leurs protestations contre le fait qu'on les empêchait de travailler régulièrement au sein d'une activité qu'ils jugeaient importante pour eux, témoignaient de leur plus grande capacité d'exprimer leurs besoins, leurs intérêts. Auparavant, ils auraient peut-être accepté la situation sans se plaindre. À présent, ils osaient dire qu'ils n'étaient pas d'accord. Ils insistaient qu'on prenne en considération leur position, qu'on y trouve une solution : « Les films, on aime ça. Mais c'est pas pareil... On voudrait continuer à travailler comme avant, à « apprendre ».

Mais pratiquement, comment résoudre le problème ? Alors que les anciens qui résidaient à l'extérieur du quartier ne venaient plus à l'activité « follow-up », il y avait environ une vingtaine de personnes intéressées et très motivées à suivre l'activité régulière.

Si encore le Carrefour en avait eu les moyens financiers, il aurait peut-être pu engager un nouvel animateur et mettre sur pied un nouveau groupe de travail. Au contraire, il vivait à l'époque une diminution de financement, certains bailleurs de fonds ne le subventionnant plus. Et, à moins d'une augmentation substantielle du budget offert par la C.É.C.M., on craignait même devoir fermer des activités existantes.

Ah les problèmes de financement des groupes populaires ! Si l'on savait les frustrations entraînées par un financement insuffisant, quand on voit tout le travail à faire, quand il faut constamment se battre et lutter pour se « maintenir » financièrement, pour survivre ! Mais continuons notre récit.

À la recherche d'une solution Responsabilité face à la question

Sans avoir trouvé la solution à notre problème, nous décidions cependant de placer les participants en situation de responsabilité face à la question en nous disant que c'était cela l'éducation populaire : amener les gens à réfléchir à des situations problématiques et à y chercher des solutions. Et même si on n'arrivait pas à une solution parfaitement adéquate, les

participants seraient au moins porteurs de la décision prise face à ce problème qui les concernait directement. Aussi convoquions-nous une réunion spéciale de tous les participants de nos deux groupes.

Nous leur avons alors expliqué bien simplement que nous comprenions leurs attentes et que nous les trouvions légitimes mais qu'il ne fallait pas attendre que la question se règle « d'en haut »...; qu'il fallait nous « creuser la tête » pour essayer de résoudre le problème de façon satisfaisante pour tout le monde...; que nous n'avions pas de solution précise à proposer et que, s'ils avaient des idées là-dessus, c'était le moment de les apporter...; que, par ailleurs, le Carrefour n'avait pas d'argent pour ouvrir un nouveau groupe de travail, donc inutile de chercher une solution en ce sens-là.

Les gens écoutaient sérieux, attentifs. Mais ils ne voyaient pas de problème à ce niveau : « Pas besoin d'ouvrir un nouveau cours ! C'est pas compliqué : on va tous venir ensemble, les mêmes soirs. » Dans un groupe de vingt, vingt-deux personnes au lieu de huit ou neuf, pas de problème !

Évidemment on l'avait prévue celle-là ! Et nous y avons réfléchi, mais justement, nous en voyions un tas de problèmes, nous. Vingt personnes, à part les animateurs, dans un petit local et encore, des gens qui ont de la difficulté à fonctionner en groupe, c'est tout un contrat !

Et nous avons discuté ensemble de ceux dont les comportements enfantins ou agressifs avaient souvent par le passé dérangé les soirées d'activités. On ne voulait pas se retrouver encore une fois avec des gens montés sur les tables, jouant à la « tague malade », ou se traitant de « niaiseux », de « mongols » ou se tirillant. Bien sûr, ce n'était pas la règle. Mais il suffit de trois ou quatre pour tout virer en l'air et certains du groupe semblaient prendre plaisir en cela. On n'avait pas l'intention de passer notre temps à faire de la discipline, comme à la petite école.

Là-dessus, il était clair qu'il faudrait respecter les règles de fonctionnement social que nous leur avons toujours proposées : celles de comportements adultes, sociables, acceptables. Le groupe verrait à rappeler à l'ordre ceux qui ne s'y conformeraient pas. « Il est bien bébé Henri... Tu vas voir...je vais

le surveiller, moi... Je vais l'aider à se tenir un peu mieux, d'accord Henri? Comme ça, il dérangera peut-être moins le travail des autres... Tu sais, Henri, on vient pas ici pour nier, nous autres, pis toi non plus, t'as pas de temps à perdre... »

Autre problème : comment faire auprès de vingt personnes le même travail que nous faisons auprès de la moitié de ce nombre et qui, déjà, nous demandait toutes nos énergies?

Dans un langage familier, nous leur expliquions notre perception d'eux, comme des gens en difficulté non seulement d'apprentissage mais aussi d'affirmation de soi, d'adaptation et d'intégration sociales. Nous donnions des exemples concrets de cela, de la façon la moins menaçante possible mais que les gens sachent ce à quoi nous faisons allusion (infantilisme, dépendance, égocentrisme, rigidité, déséquilibre affectif, défaitisme, etc.). Et nous faisons valoir que cela représentait à nos yeux des problèmes encore plus graves que de ne pas savoir lire ou écrire et qu'il fallait y investir des énergies.

C'était la première fois que nous leur parlions si clairement, que nous les forcions en quelque sorte à s'arrêter et à dire : « oui, c'est vrai que j'ai des problèmes à ce niveau ». Et si certains ne voyaient pas trop clairement là où on voulait en venir, d'autres cependant acquiesçaient et avouaient qu'effectivement, ils avaient de telles difficultés de fonctionnement.

Et on leur expliquait que c'était à cela surtout que notre activité voulait s'attaquer : « Venir ici, ça veut dire qu'on accepte qu'on a des problèmes qu'on va aborder ensemble, en essayant d'y voir plus clair et d'arriver à les surmonter. Si vous venez seulement pour apprendre à lire et à écrire, comme par le passé, et rien d'autre, ou faire de l'artisanat et rien d'autre, ça ne marchera pas. On vient ici pour apprendre à se prendre en mains et pour s'aider tous ensemble dans cette démarche. Si on reste chacun dans son coin, sans se préoccuper des autres, ça n'ira pas non plus. Venir ici, c'est accepter de faire une démarche de groupe. »

C'était aussi la première fois que l'on posait si clairement les objectifs de notre activité. En leur présentant notre programme, nous leur expliquions en quoi chaque secteur d'acti-

tivité répondait à ces objectifs ; comment, si les apprentissages plus techniques étaient importants, ceux reliés à la vie en groupe et à l'ouverture sur le Carrefour, sur le quartier, nous apparaissaient tout aussi essentiels.

Responsabilité face à l'activité

D'autre part, nous les amenions à réaliser que le nouveau type de fonctionnement proposé (en grand groupe) impliquait pour les animateurs une importante surcharge de travail, au niveau de la préparation de cours comme telle et de l'animation.

Bien sûr, nous étions prêts à faire notre part, mais il faudrait que chacun y mette du sien. Tous éprouvaient à des degrés divers des difficultés d'apprentissage, et pour qu'on arrive à donner à chacun le soutien pédagogique nécessaire à l'acquisition des apprentissages techniques et qu'en plus, on soutienne chacun dans son cheminement personnel, il faudrait absolument que chacun fasse sa part pour faciliter ce travail. Il faudrait développer sa patience et se rendre compte que les animateurs ne peuvent être partout à la fois.

Alors certains se sont mis à dire : « Écoute, moi je peux donner un coup de main dans ce sens-là. Je me débrouille pas mal en mathématiques. Je pourrais m'occuper d'Yvon si tu veux, lui aider dans ses problèmes de calcul... » Ou un autre : « Moi, je pourrais me charger de Lisette en artisanat... Si tu pouvais m'acheter de la laine, du tissu, je pourrais lui faire faire des petites choses simples... » Et cette possibilité de partager certaines tâches des animateurs les valorisait beaucoup. Ils étaient pleins d'enthousiasme.

De la même façon, on expliquait qu'il faudrait développer au niveau du fonctionnement social, entraide et solidarité : on a des problèmes communs, ensemble on va s'en sortir. Il faudrait épauler chacun dans sa démarche d'affirmation de soi, de socialisation, d'intégration. Il faudrait que les plus solides en ce sens, aident les plus démunis. Bref, ce que nous leur proposions, c'était de considérer dorénavant notre activité comme une sorte d'atelier d'apprentissage et de soutien, où

on arriverait ensemble à s'affirmer, à se prendre en mains, et à mieux fonctionner, tant sur le plan personnel que social.

Ce soutien, nous le donnerions tant et aussi longtemps que nécessaire. Cela ne voulait pas dire cependant que chacun participerait à l'activité de façon régulière *ad vitam aeternam*. Nous n'avions pas l'intention de créer face à notre atelier une relation de dépendance. Nous verrions à orienter vers d'autres activités du Carrefour ou du quartier ceux qui, dans le futur, seraient en mesure de s'y intégrer.

Enfin, chacun était appelé à se sentir responsable de cet atelier : « Cette activité nous appartient et elle sera ce que nous en ferons. Il n'en tient qu'à nous qu'elle fonctionne adéquatement, dans le sens de nos objectifs. »

Pourtant, comme on ne voulait pas non plus leur donner de faux espoirs, on se donnait une session d'essai : « On va essayer... On verra si ça fonctionne dans le sens qu'on veut. Alors on pourra considérer notre solution de ce soir comme définitive et la proposer au conseil d'administration et à l'assemblée générale du Carrefour. »

Le travail concret

Apprentissages liés au programme

C'est donc le sourire aux lèvres et au cœur qu'une semaine plus tard, vingt personnes se remirent au travail. Concrètement, les soirées se déroulaient comme suit : d'abord vingt minutes d'exercices physiques de motricité, détente, rythmique, expression corporelle, question d'aider ces gens que l'on sentait crispés, tendus, à se détendre, à relaxer, à avoir une meilleure image de leur corps, à se sentir mieux physiquement dans leur peau.

Ensuite, travail d'artisanat. Nous avons prévu pour chacun un travail de longue haleine en ce domaine (peinture à l'huile, tapis tressés, tricot, crochet, tissage sur cadre, petits points, etc.). Pendant que la plupart s'affairaient à ces tâches, nous travaillions en français avec deux ou trois (analphabètes fonctionnels). À partir de courtes phrases rédigées par eux, relatant leurs expériences personnelles ou leurs préoccupa-

tions, à partir aussi de documents produits au Carrefour ou ailleurs dans le quartier, nous travaillions non seulement le perfectionnement de la lecture ou de l'écriture comme telles, mais aussi favorisions la réflexion, la discussion face au contenu sous nos yeux. Avec un ou deux analphabètes complets, on abordait les bases de la lecture.

Un peu plus tard en soirée, on s'arrêtait tous pour des exercices de mémoire, d'attention, des mimes, des devinettes, des charades.

Une fois par semaine, on consacrait quarante-cinq minutes environ à des thèmes précis de discussion, soit à partir d'un court exposé de l'animateur, soit à partir de films. Ces thèmes reflétaient la plupart du temps les préoccupations personnelles des participants de notre groupe (santé, sexualité, amour, mariage, enfants...). Parfois aussi, on en abordait d'autres qui, sans les toucher directement, rejoignaient les préoccupations courantes d'un milieu populaire comme le nôtre (logement, alimentation, problème financier, chômage, aide sociale...).

Plusieurs, parce qu'ils ne se sentaient pas concernés par ces questions, se prêtaient plus mal à ces discussions. Mais nous leur expliquions : « Ce n'est pas parce que, socialement, financièrement, vous êtes dépendants de vos parents, que vous ne devez pas réfléchir à ces problèmes. Peut-être ne portez-vous pas directement ces préoccupations, mais ce sont le lot de vos parents, de vos voisins, des adultes de votre âge. D'autre part, certains du groupe ont à faire face à ces problèmes, et c'est important qu'on en parle. Il faut vous ouvrir à ce qui se passe autour de vous, ça vous regarde vous aussi. »

Travail au niveau du langage

Si, de façon générale, au plan du langage, on peut dire que le vocabulaire de la plupart des gens du groupe était pauvre et assez limité, cela ne représentait toutefois pas une entrave à la communication, puisqu'ils possédaient quand même assez de mots pour pouvoir communiquer leur pensée. Par des exercices de vocabulaire, souvent à partir des thèmes d'information et de discussion, nous les invitons à enrichir

leur vocabulaire. Pas de mots compliqués cependant, coupés de leur réalité : des mots du vocabulaire courant de la vie de tous les jours et de leur milieu de vie ou de travail.

Ce qui était fréquent par ailleurs, c'étaient des problèmes d'articulation. Si plusieurs de ceux-ci dépassaient notre champ de compétence, liés qu'ils étaient à des malformations buccales par exemple ou à d'autres difficultés que nous n'étions à même ni de diagnostiquer, ni de traiter, nous nous efforçons cependant, par des exercices d'articulation, de prononciation, d'amener les gens à parler plus clairement. Et nous invitons ceux dont les problèmes à ce niveau étaient plus grands, à ne pas démissionner face à eux et à mettre les énergies nécessaires pour arriver quand même à se faire comprendre.

Nous avons, face à leurs difficultés de langage, adopté une attitude franche, honnête, qui nous apparaît fondamentale : ne jamais faire semblant que l'on comprend quand, en fait, on ne comprend pas ce que l'autre nous dit ; ne jamais se contenter de ne pas comprendre ; inviter l'autre à répéter ou à trouver d'autres mots s'il le faut, mais insister pour qu'il trouve le moyen de se faire saisir. Bien sûr, c'est souvent pénible d'être obligé, comme ça, de faire répéter les gens. C'est gênant... On a peur de les blesser. Pourtant, jamais avons-nous été témoin de manifestation d'exaspération ou d'agressivité face à cela. Au contraire, nous sentant respectueux de leurs difficultés, les gens apprécient les efforts que, de notre côté, nous mettons à les comprendre.

Ceci dit, nous nous heurtions aussi au sein de notre activité à des problèmes d'un autre niveau que ceux du vocabulaire ou de la prononciation, et qui gênaient la communication. Certains participants de notre groupe, pour attirer l'attention, pour prouver qu'ils étaient là ou pour toute autre raison, disaient souvent n'importe quoi. Bien sûr, on peut parler pour parler, dire comme ça à personne en particulier : « Il fait beau ce soir » ou « l'été s'en vient », et cela ne pose pas de problème. Mais si on fait cela en plein cœur d'une conversation, d'une discussion, ça ne va plus.

Quand on s'adresse à l'autre, il est important que notre parole soit le reflet de notre pensée. On parle pour exprimer quelque chose, pour communiquer. Si l'on dit mal ce que l'on

veut dire, ou encore le contraire de ce que l'on pense, si on dit constamment des choses à la légère, la communication avec l'autre en souffrira évidemment. Aussi fallait-il apprendre à certains participants en difficulté à cet égard, à prendre un certain recul face à leur parole.

La technique que nous utilisons à cette fin était simple : on relevait constamment les interventions contenant des jugements qui nous semblaient ou gratuits, ou portés à la légère, ou encore qui ne nous semblaient pas refléter vraiment ce que la personne voulait dire.

Prenons par exemple le cas d'Hervé. Pendant de longs mois, il n'avait parlé à personne en particulier. Il se contentait de marmonner des choses, comme à lui-même, sur le Père Noël, ou les « cocos » de Pâques ou d'autres choses du genre. La deuxième année, il s'était mis à parler, à l'animatrice surtout. Il nous interpellait comme ça, en plein milieu d'une explication, pour nous dire : « Heye, toi, t'es pas belle » ou encore « t'es pas fine, toi. »

Consciente qu'il s'agissait là d'un progrès par rapport au passé, en ce sens qu'enfin il essayait d'entrer en communication avec quelqu'un, nous ne prêtions pas vraiment attention au contenu de ses propos. Il n'en était pas de même pour les gens du groupe qui, eux, se sentaient obligés de défendre leur animatrice : « Ben voyons, Hervé. Dis pas ça. Louise est fine, elle se dévoue pour nous autres, elle travaille fort avec nous. » Et ils étaient plutôt agressifs face à lui, qui continuait toujours à nous répéter que nous n'étions ni belle, ni bonne et qu'il ne nous aimait pas.

Pourtant, en l'observant bien, on s'est vite rendu compte que, lorsqu'il tenait de tels propos, il n'était pas congruent. Normalement, quand on dit à quelqu'un qu'on ne l'aime pas, on ne le lui dit pas avec un grand sourire.

Alors, nous avons relevé plus systématiquement ses paroles : « Comme ça, tu ne me trouves pas fine ? » Ce à quoi il répondait « non » (avec un grand sourire). « Mais au fond tu me trouves bien gentille, hein Hervé ? » Alors il souriait encore plus si cela était possible, tout rouge de gêne, tout mal à l'aise. Mais il était incapable de dire « oui, c'est ça, je t'aime bien ».

C'est ainsi que nous avons découvert qu'il n'utilisait jamais la voix affirmative ; qu'il disait toujours le contraire de ce qu'il pensait, ce dont nous lui avons fait prendre conscience, tout comme au groupe ; que pour le comprendre, il fallait traduire ses propos en leur contraire. Et on s'habitua vite à ce fonctionnement. Quand il arrivait le soir, en disant : « Je suis pas content à soir », le sourire aux lèvres, les gens disaient : « Dis-nous ça, Hervé, pourquoi que tu es si content que ça ? » ou encore « Hervé doit trouver Françoise de son goût. Il passe son temps à dire qu'il ne la trouve pas belle. »

Pourtant, il fallait amener Hervé à réaliser que si son fonctionnement particulier au plan du langage ne posait plus problème chez nous, puisqu'on en avait découvert la règle, il n'en était sûrement pas de même ailleurs ; qu'il lui faudrait apprendre à dire vraiment ce qu'il pensait, sinon les gens ne le comprendraient jamais et le traiteraient toujours comme un gars « spécial ».

Et ça nous a pris trois ans d'efforts, à traduire constamment à la voix affirmative ses interventions, avant qu'il réussisse enfin à dire, de lui-même : « Elle est belle ma peinture, je suis fier de moi » ou encore « Il est beau ton tissage, Lise ».

Si le cas d'Hervé était bien particulier, il reste que d'autres aussi avaient de la difficulté à bien exprimer leur pensée. En devenant une espèce de miroir de leur parole, nous les invitions à se confronter à celle-ci, à juger si elle reflétait bien leur pensée, à peser le poids de leurs propos. C'est ainsi qu'ils apprenaient à penser, à réfléchir, à parler, à discuter.

Apprentissage de la responsabilité

À ces apprentissages s'en greffaient d'autres tout aussi importants. Dès le début, nous avons invité les gens à partager certaines tâches qui, sans être compliquées, grugeaient nos énergies.

Le ménage à la fin des soirées, en soi c'est pas difficile mais à la longue, cela finit par être lourd. On avait toujours par le passé invité les gens à faire leur part, mais la plupart nous quittaient à la sauvette quand c'était le temps de tout

ramasser. Maintenant, chacun serait responsable de ranger ses choses. Une ou deux personnes veilleraient à ce que chacun s'acquitte de cette tâche convenablement.

Même chose pour la vaisselle. Quelques-uns se chargeraient de préparer le nécessaire pour le café, mais chacun laverait sa tasse, son verre. Les femmes de l'atelier n'étaient pas les servantes des autres. D'ailleurs, on les invitait à partager les tâches ménagères, chacun dans leur famille. Pour les femmes, c'était déjà fait ou presque, mais pour les hommes, c'était une autre affaire. Plusieurs y voyaient un abaissement : « C'est des jobs de filles, ça. » Et nous voyions à combattre ces attitudes.

Autre chose, les téléphones. Jusqu'à présent, c'était toujours l'animatrice qui voyait à appeler les absents, les malades, pour avoir de leurs nouvelles ; ou encore tous les participants quand il fallait annuler un soir de cours ou les inviter à d'autres activités du Carrefour et du quartier. À l'avenir, quelques personnes partageraient cette tâche.

Autre problème : aider Clémence à descendre les escaliers. Si elle avait besoin d'aide à ce niveau, ce n'était pas obligatoire que les animateurs s'en chargent toujours. Elle avait bien confiance en Robert et Martin. Ils se chargeraient de lui apporter l'aide nécessaire.

En cours de session, certains éprouvant de la difficulté à sortir seuls le soir, se voyaient privés de cours quand leurs parents, leurs frères ou sœurs ne pouvaient venir les reconduire. On proposa à ceux qui résidaient dans les parages, d'aller les chercher et de les reconduire en fin de soirée. Cela diminuerait un peu plus leur dépendance familiale.

Tel que proposé à la réunion spéciale, certains (les plus habiles) se chargeaient aussi d'aider d'autres participants plus démunis au niveau de certains apprentissages techniques. Inutile de dire que cette responsabilité était pour eux extrêmement valorisante et qu'ils la prenaient au sérieux.

Même si toutes ces tâches n'étaient pas vraiment difficiles, elles impliquaient cependant un effort et comme responsabilités, elles étaient importantes. Téléphoner aux autres, ce n'est pas tellement compliqué. Mais si on fait mal le message ou encore si on oublie de faire nos appels, une partie du

groupe sera privée de ces informations et cela posera problème. Ou encore si on oublie ou omet d'aller chercher celui à qui on a promis de le faire, il attendra, sera déçu et manquera finalement son soir de cours. Donc, à travers tout ce partage de tâches, les gens apprenaient à prendre des responsabilités.

Travail au niveau personnel

Au plan personnel, par nos interventions, le sens et l'orientation que l'on donnait aux diverses conversations, nous invitions les gens à se percevoir de la façon la plus réaliste possible et à s'attaquer en priorité à leurs attitudes, comportements ou problèmes qui nous semblaient les plus importants.

Les comportements enfantins

On engagea une lutte acharnée contre le langage et les comportements enfantins : le Père Noël, c'est pour les enfants ; telle personne que l'on côtoie au Carrefour n'est pas une « ma tante » ou un « mon oncle ». Elle s'appelle Micheline, ou Carmen, ou Pierre ; des adultes ne jouent pas à la cachette dans les toilettes, ou encore avec des poupées ; la vie, ce n'est pas un jeu, etc.

Les fantasmes

Nous les invitions aussi de la façon la moins menaçante possible, à se défaire de fantasmes ou de mécanismes d'évasion face à leur réalité, leurs problèmes.

Rodrigue

Ainsi fallait-il répéter à Rodrigue que malgré son obsession, son quotient intellectuel de cinquante-neuf n'était pas un problème si important qu'il faille y consacrer des énergies ; que ce n'était qu'un score à une série de tests et qu'en fait,

cela ne voulait pas dire grand chose ; que par contre, ses problèmes d'ordre affectif nous paraissaient plus graves ; qu'il fallait qu'il continue à prendre ses médicaments malgré les effets secondaires difficiles à supporter, ce qu'il faisait très irrégulièrement, avec pour conséquence, des comportements violents, parfois dangereux. « C'est pas vraiment moi qui fais ça Louise, tu le sais, je suis pas un gars méchant. Mais quand je prends pas mes pilules, je ne me contrôle pas. C'est comme s'il y avait un autre dans ma tête qui me disait de faire des choses pas correctes. » Et sensible au tragique de sa situation, on lui disait : « Tu as quand même un choix à faire : ou bien tu laisses la maladie, la folie prendre le dessus sur toi, ou bien tu essaies de la contrôler. Sinon, ce qui t'attend c'est encore une fois l'institutionnalisation. Nous, on ne peut pas t'aider à régler ces problèmes graves qui nous dépassent, mais si tu choisis de vivre dans la société, il faudra bien que tu prennes les moyens pour éviter le danger que tu peux te poser autant à toi-même qu'aux autres. » Et devant les échecs répétés de toutes ses thérapies antérieures, il restait les médicaments. Bien sûr que c'était une béquille, mais c'était mieux que rien.

D'autre part, s'il trouvait dans la religion un soutien important, et nous respections ses convictions, nous lui expliquions que ses délires religieux n'étaient pas non plus la solution : que non, les troisièmes de chaque famille n'ont pas, comme il le croyait, d'hosties ou de calices dessinés dans le palais... que les sixièmes enfants n'ont pas de dons spéciaux et que, même s'ils en avaient, cela ne les aiderait pas à régler leurs problèmes quotidiens... ; que ce n'était pas une accumulation de statues et de médailles qui le protégeraient... ; qu'un de ses problèmes était sa grande naïveté, sa façon de croire en des personnes indignes de sa confiance, qui le manipulaient, qui abusaient de lui. Il faudrait qu'il apprenne à mieux juger, à se défendre, à choisir ses amis...

Que ce n'était pas non plus en suivant son horoscope journalier à la lettre qu'il apprendrait à mener sa vie plus adéquatement. Que tout cela, c'était des espèces de voies d'évitement qui l'empêchaient de vraiment faire face à ses problèmes et que ce n'était qu'à ce prix qu'il arriverait à un fonctionnement mieux adapté.

Mireille

Mireille manifeste des attitudes si infantiles que parfois elle semble avoir du mal à faire la différence entre ses jeux, ses rêves et la réalité. Très maternelle, elle passe ses journées à jouer à la poupée. Un soir qu'il nous fallut emmener au Carrefour notre bébé de trois mois faute de gardienne, elle s'exclama : « C'est-y un bébé en caoutchouc ? » Il fallait fréquemment la ramener à la réalité. « Non, Mireille, c'est un vrai bébé. Moi je suis une adulte, je ne joue plus à la poupée. Toi aussi, tu es une adulte, tu as vingt-trois ans. Il faut que tu réalises que la vie ce n'est pas un jeu ; que les enfants, ce ne sont pas des poupées ; qu'il faut les élever, les nourrir, les habiller et que c'est une grande responsabilité. »

Un soir, elle vola un carrosse qu'une mère avait laissé à la porte de la garderie. Sa justification : elle en avait besoin pour son bébé (sa poupée). Ses parents avaient vite ramené dans la cour du Carrefour le carrosse en question, mais il s'était fait voler à nouveau et cette fois, pour de bon. Il fallait bien placer Mireille face aux conséquences de son geste et nous lui expliquions que la dame qui en avait besoin pour son vrai bébé n'en avait plus elle, et que cela causait problème.

Mais ce travail auprès d'elle, de l'inviter constamment à se percevoir en adulte, se heurtait aux comportements familiaux qui entretenaient l'infantilisme. Délicatement, nous en avions parlé à sa mère qui ne semblait pas comprendre en quoi le fait de toujours lui acheter des poupées posait problème ; en quoi le fait de lui laisser croire qu'elle aurait un jour des bébés, d'encourager son sentiment maternel, alors que, dans les faits, on envisageait pour elle une ligature de trompes, pouvait être malsain. Elle disait : « Quand elle joue à la poupée, elle est heureuse... ça ne dérange personne. Bien sûr, des fois, elle agit en enfant, comme dans le cas du carrosse, mais il faut la comprendre... à cause de son intelligence, elle sera toujours comme ça, que voulez-vous ? »

Et on sentait que l'on insécurisait cette femme en essayant de lui faire comprendre que déficience et infantilisme ne vont pas toujours de pair. Elle avait tellement d'autres chats à fouetter, de nombreux enfants, un mari malade... Il y aurait eu tout un travail de sensibilisation, d'éducation,

à faire auprès d'elle, mais on la sentait fragile quand on touchait au *modus vivendi* actuel de la famille. Elle ne voulait pas vraiment en discuter. Cela semblait trop la menacer.

Yvon

Avec lui, c'était un autre problème. Très vite il était devenu amoureux de son animatrice. Tout comme son amour pour sa mère et ses soeurs l'avait jusqu'à présent obsédé, de même son amour pour nous semblait maintenant occuper tout son champ d'attention, toutes ses énergies. Au Carrefour, il était certains soirs incapable de travailler parce qu'il sentait qu'on ne l'aimait pas de la même façon que lui nous aimait, et cela le bloquait : « Tu ne me prends pas au sérieux quand je te dis que je t'aime et les autres rien... Mais c'est vrai que je t'aime et que je voudrais que tu laisses ton mari, qu'on vive ensemble toi et moi et tes enfants. » Et il était vraiment malheureux.

Et nous lui expliquions pour la centième fois, qu'au contraire, nous le prenions au sérieux et que nous étions touchée par son amour, mais qu'il fallait qu'il réalise que ses fantasmes n'avaient aucune chance de se réaliser ; que si nous avions pour lui de l'affection comme pour tous les autres membres du groupe, cela ne se développerait pas dans le sens qu'il désirait. Et nous essayions de lui faire comprendre qu'il avait en lui un immense besoin de tendresse, d'amour, qu'il n'avait pas à nier, mais qu'il lui faudrait chercher d'autres avenues que sa mère, ses soeurs, son animatrice, où canaliser sa grande sensibilité, son émotivité ; qu'il n'avait pas à se sentir coupable de ces amours, mais qu'en même temps, il devait en réaliser les limites ; qu'en les laissant dominer son univers, en investissant uniquement ses énergies à ses « rêves », il laissait son émotivité contrôler sa vie et que cela risquait d'entraîner chez lui des déséquilibres. Et il disait : « Oh, je sais bien que je suis pas normal. » Et on répondait : « C'est pas une question d'être normal ou pas, c'est une question d'équilibre... On a tous des besoins affectifs à satisfaire, mais on a aussi d'autres intérêts... Il faudrait que tu apprennes à te connaître mieux, à identifier tes projets d'avenir, à évaluer tes problèmes. Actuellement, ton comportement au sein de ta

famille pose problème. Il faudra bien que tu y fasses face un jour, que tu te réajustes. Les frustrations, ça fait partie de la vie de tous les jours ; il ne faut pas les laisser ruiner notre vie. »

Et il répondait : « Je le sais que tu as raison, mais ça ne change pas que je t'aime pareil... mais ça, je comprends que c'est mon problème à moi. » Ce fut long mais il arriva avec le temps à un équilibre plus juste à ce niveau.

Clémence

Malgré ses graves problèmes affectifs, Clémence ne pense qu'à se marier. Elle prépare son trousseau. Si on ne voyait pas comment elle arriverait à se sortir de son déséquilibre profond au niveau de la personnalité, encore moins à assumer les responsabilités d'une vie à deux, il reste que dans sa famille, pour avoir la paix, on la laissait entretenir ces projets de mariage. Car ce n'était pas une cinécure que de vivre avec elle. Nous étions à même d'en juger puisque nous avons des contacts assez suivis avec ses soeurs qui s'occupaient beaucoup d'elle.

Sauf que Rolland, l'élu de son coeur, un autre membre de notre atelier, ne partageait pas ces intentions : « Essaie de lui faire comprendre, Louise, que je suis malade, que je ne pourrai pas me marier. Je l'aime beaucoup et j'aime sortir avec elle, mais elle est en train de me rendre fou. Elle ne veut rien comprendre. » En fait, leur relation était loin d'être satisfaisante. La paranoïa, la jalousie de Clémence étouffait littéralement Rolland.

Et on expliquait à Clémence que, bien sûr on comprenait ses désirs de mariage, mais que si elle tenait à Rolland, il lui faudrait accepter les limites de leur relation et faire en sorte que celle-ci soit quand même plus harmonieuse ; qu'en lui téléphonant dix fois par jour, en le suivant au pouce, en lui faisant des colères terribles, elle lui rendait la vie insupportable à lui, comme à sa famille, et qu'elle finirait par le perdre... ; que ce n'était pas seulement la santé de Rolland qui faisait problème face à l'éventualité d'un mariage mais la sienne aussi : « Déjà, tu as toutes les difficultés du monde à fonctionner adéquatement... »

Mais c'était pénible et elle avait du mal à accepter la situation. Elle aurait voulu se fiancer à Noël (elle avait déjà acheté elle-même sa bague de fiançailles), se marier à Pâques... Et si elle voulait bien reporter ses projets en ce sens, elle ne pouvait pas les abandonner : « Un jour, je vais aller mieux et Roland aussi, et on va se marier... En attendant, on va continuer à sortir ensemble. Mais c'est plus fort que moi, je l'aime tellement que j'ai toujours peur qu'il me trompe... »

Et on l'encourageait à développer la confiance au lieu de la possessivité, à contrôler son émotivité. Mais ce n'était pas facile.

D'autres attitudes problématiques

D'autres participants, sans présenter de problèmes majeurs, adoptaient souvent cependant des attitudes ou comportements qu'il nous semblait important de corriger.

Martin

Martin, par exemple, toujours poli, toujours gentil avec tout le monde, n'arrivait jamais à se prononcer sur rien. À chaque fois qu'on lui demandait son opinion, il répondait : « Ah ben, j'sais pas, là » et rien de plus. Son indécision chronique l'empêchait souvent d'agir ou de prendre des décisions personnelles. Il a fallu lui en faire prendre conscience. Nous en reparlerons plus loin.

Louis

Louis, lui, ne semble pas avoir de problèmes particuliers au plan de l'intelligence. Il vient à l'atelier parce qu'il y a des cousins, des amis. Pourtant, son insouciance face à la vie, sa façon de se trouver lui-même « parfait », « extraordinaire », sa certitude que tout va toujours finir par s'arranger quasi automatiquement, font de lui un être irresponsable qui n'évalue pas la portée de ses gestes. Son amie, qui suit aussi notre activité, est enceinte de cinq mois. Il est fou de joie, il joue déjà

au père... D'intelligence normale, elle est cependant malade. Elle sort à peine d'un séjour prolongé à Louis-Hyppolite Lafontaine et nous avons de sérieuses appréhensions face à sa grossesse.

Mais pour Louis, pas de problème ! Ils vont avoir un beau bébé. Ce sera un garçon, il en est sûr. Il fallait aider ce couple dans leur cheminement ; apprendre à Louis à réfléchir, à adopter une attitude plus sérieuse, plus mûre, plus responsable face à la vie ; le préparer à affronter les problèmes qui surgiraient peut-être à la venue de l'enfant, et que son amie ne serait peut-être pas en mesure de contrôler (ce qui s'est effectivement produit).

Pierre

Pierre, lui, fonctionne très bien. Autonome, responsable, il est sûr de lui. Il est cependant obsédé par les jolies femmes. Rien de bien grave, direz-vous, sauf que les comportements qu'il adopte font qu'il projette de lui l'image d'un gars « spécial ».

Au Carrefour, chaque soir, il « se braque » trente minutes dans la fenêtre de l'atelier d'artisanat et dévisage les femmes qu'il trouve de son goût. Ces dernières sont évidemment mal à l'aise.

Il fallait lui faire comprendre que s'il trouvait la situation bien comique, il ne se rendait pas service à lui-même en adoptant ces comportements. « Voyons donc, je fais rien que les regarder. Je leur fais pas mal... Si elles sont gênées, c'est leur problème, pas le mien. »

« Oui, justement, c'est ton problème », lui répondait-on. « Si par tes gestes, ton agir, tu provoques des réactions qui au fond, ne sont pas celles que tu désires, ça ne t'avance en rien. En fait, ce que tu veux, ce n'est pas de les gêner mais de les flatter, leur faire savoir que tu les trouves jolies. Sauf que ce que tu obtiens, c'est de la méfiance face à toi. » « Oh ! tu exagères », qu'il me disait.

« Je ne sais pas Pierre... Moi, si un gars me dévisageait tout le temps comme ça, je finirais peut-être par avoir peur de lui, ou bien je ferais comme ces femmes-là de l'atelier d'ar-

tisanat et je me dirais : « C'est un « déficient mental », c'est pour cela qu'il est spécial. » Et c'est cela qui se produit ici. Elles m'en ont parlé. Elles savent bien qu'elles n'ont rien à craindre de toi mais tout de même, elles gardent une fausse image de toi. Or, tu n'as aucun intérêt à projeter cette image. Si tu les trouves jolies, dis-le-leur tout simplement. Va jaser avec elles, de ce qu'elles font à l'atelier, de ce que toi tu fais aussi ; établis avec elles une relation où elles te découvriront pour ce que tu es vraiment, un gars « correct », gentil. Puisque c'est cela que tu souhaites vraiment au fond, prends les bons moyens pour y arriver. »

Nous étions donc constamment aux aguets, saisissant toutes les chances qui se présentaient à nous pour forcer les gens de notre groupe à prendre un certain recul face à leurs comportements ou attitudes, en leur expliquant toujours en quoi ceux-ci pouvaient gêner leur fonctionnement personnel, leur intégration. Et nous leur propositions d'autres avenues plus adéquates, plus responsables.

Et quand ce n'était pas trop privé de nature, on invitait les gens de notre groupe à se joindre à ce travail de soutien, dans une attitude de respect de l'autre, de ses difficultés, en espérant que nos jugements, nos opinions l'aideraient à mieux cerner ses problèmes, à mieux sinon toujours les résoudre, du moins les contrôler.

Ce fut une session essoufflante mais en même temps très stimulante. À l'atelier, ça bourdonnait de travail, de stimulations, d'apprentissages de toutes sortes. Les participants, comme les animateurs, très satisfaits du travail que l'on y faisait, nous décidions évidemment de poursuivre l'expérience.

Travail au niveau collectif

Au plan collectif, les gens (qui se connaissaient tous un peu au départ) avaient appris en cette première session, à s'ajuster les uns aux autres, à mieux s'accepter mutuellement, à s'épauler un peu plus, à commencer à prendre des responsabilités au sein de l'atelier. Peu à peu, nous voulions les amener à une prise en charge plus collective de l'activité.

Prise en charge collective

Au moyen d'abord d'évaluations régulières, nous les avons invités à se prononcer sur le programme comme tel, comme sur le travail des animateurs. Au début, évidemment, ces évaluations avaient tendance à se limiter à : « On est bien contents... oui, oui on aime ça... Tu es bien fine, Richard aussi... on vous aime beaucoup. Vous travaillez fort avec nous, on l'apprécie... » etc.

Mais nous leur apprenions à dégager leurs critiques des personnes des animateurs comme telles, en leur disant : « Nous sommes bien heureux que vous nous aimiez, de voir que vous êtes satisfaits de notre travail, mais il faut que vous appreniez aussi à juger ce que l'on vous propose comme programme, comme démarche de travail. Et l'on reprenait chaque secteur d'activité : « Aimez-vous ça ? Trouvez-vous qu'à travers ces activités vous apprenez quelque chose ? Avez-vous l'impression d'avancer ? Y a-t-il des choses qui vous plaisent moins, d'autres apprentissages, d'autres techniques ou d'autres types d'information que vous voudriez que l'on aborde ensemble ? »

De même, ils étaient appelés à se prononcer sur la façon dont les animateurs s'acquittaient de leur tâche de soutien, au niveau du cheminement de chacun : « Toujours, par tout ce que l'on fait, par tout ce que l'on dit, on essaie de vous amener à être plus critiques face à vos attitudes, vos comportements, à corriger ceux qui nous paraissent inadéquats, à en adopter d'autres plus adultes, plus responsables, à prendre confiance en vos possibilités, à vous affirmer. Est-ce qu'on s'y prend de la bonne façon ? Sentez-vous que ce travail vous aide vraiment, qu'il vous soutient dans vos difficultés, qu'il vous aide à mieux fonctionner, à vous accepter mieux, à vous sentir mieux dans votre peau, à vous intégrer mieux ? Ou est-il à la longue trop lourd à supporter, vous menace-t-il, vous insécurise-t-il ? »

Peu à peu aussi, nous nous sommes mis à ramener au groupe toutes les situations problématiques relatives à la bonne marche de l'atelier. Alors qu'auparavant on avait toujours attendu que les animateurs prennent toutes les décisions

à ce niveau, c'était maintenant en groupe que l'on en discutait, qu'on explorait les pistes de solution, que l'on prenait les décisions. Et on invitait les gens à toujours essayer de voir tous les aspects d'un problème et d'en tenir compte avant de se prononcer.

Et tranquillement, ils en sont venus à s'habituer à ce type de fonctionnement. Plus ils prenaient de responsabilités, plus ils prenaient confiance. Et chaque décision prise en groupe renforçait ce dernier. Ils se faisaient peu à peu moins hésitants, plus fermes dans leurs opinions, leurs décisions.

C'est ainsi que le groupe devint un soutien important, non seulement pour les animateurs dans le déroulement de l'activité, mais aussi pour chacun dans son cheminement personnel et social, en l'encadrant mieux, en l'épaulant mieux dans ses difficultés. En même temps, nous les invitions à s'intéresser à la vie plus générale du Carrefour, à ses autres activités ; à considérer celui-ci comme leur appartenant aussi, au même titre que notre atelier ; à sentir que ce qui s'y passait les regardait aussi ; à assister à ses assemblées générales, à se prononcer, donc à s'y intégrer vraiment.

Liens hors-Carrefour

Conscients de la valeur du soutien que les participants arrivaient à se donner au sein de l'atelier, nous nous sommes mis aussi à les encourager à se rencontrer en dehors du Carrefour dans l'espoir que, dans leur quotidien, ils arrivent aussi à se donner le même appui. On misait sur le fait qu'au contact et à l'exemple des plus débrouillards, des plus responsables, les plus démunis apprendraient à mieux fonctionner, à mieux se débrouiller. Ainsi, ceux habitués à voyager en métro, en autobus, pourraient en aider d'autres à ce niveau. Ou encore, on disait à Patricia : « Quand tu vas faire la commande d'épicerie, emmène donc Lisette avec toi... Montre-lui comment tu t'y prends, comment tu choisis... Habitue-la à payer à la caisse, etc. »

Ou encore : « Si vous allez au bowling demain, pourquoi ne pas inviter André ? Il s'ennuie tout seul chez lui. Il n'a pas d'autres loisirs que la télévision. Sûrement que cela lui ferait plaisir... »

« Quand tu livres tes journaux, demande à Raymond de t'aider. Peut-être pourra-t-il un jour, lui aussi, faire ce travail... » Cette façon d'encourager les gens à se rencontrer à l'extérieur était nouvelle. Par le passé, nous avons adopté une attitude plus réservée face aux amitiés qui se développaient chez nous. Bien sûr, ce n'était pas à nous de choisir pour eux leurs amis, mais on se disait qu'en se tenant toujours entre eux, les « déficients » restaient dans une sorte de ghetto; que sûrement, ils avaient avantage à se mêler plus aux « normaux », en termes de stimulation, d'intégration.

Mais avec le temps, nous réalisions que dans les faits, les relations que le milieu dit « normal » propose aux gens dits « débiles » sont malheureusement souvent des relations de surprotection, de condescendance, quand on ne les manipule pas ou ridiculise pas carrément. Ce sont rarement des relations d'égalité, d'amitié.

D'autre part, tout comme par exemple on ne considère pas les groupes de A.A. comme un ghetto mais comme un moyen de soutien important que s'apportent mutuellement des gens aux prises avec des difficultés communes, de la même façon, les « déficients mentaux », parce qu'ils vivent eux-mêmes ou ont vécu des situations similaires d'échecs, de rejets, peuvent comprendre ce que d'autres ressentent dans de telles situations et se soutenir, s'entraider dans leur démarche d'intégration à la société. Et quant à aller au bingo, au cinéma, à des soirées dans le quartier, pourquoi ne pas y aller avec tes amis, au lieu de toujours y aller avec tes parents, ton frère, ta soeur? Ton ami peut t'aider en ce sens à être un peu plus indépendant de ta famille, un peu plus autonome.

Affronter le monde à deux ou à trois, c'est plus facile que tout seul et peut-être plus efficace que si c'est toujours en présence des membres de ta famille.

Les amours de Martin et de Patricia

De nouvelles amitiés naissant et se solidifiant, ce qui devait arriver arriva. Et l'on vit naître les amours de Martin

et de Patricia. Depuis un an, nous en avons mis des énergies à revaloriser cette femme de trente-huit ans qui nous impressionnait beaucoup. Malgré certaines difficultés au plan conceptuel (au niveau du langage, de la perception du temps, et de la notion de nombre entre autres), sa façon de voir clair en sa vie, son jugement très sûr, sa débrouillardise, son sens des responsabilités faisaient d'elle une personne bien adaptée socialement.

Son handicap majeur, sa timidité, sa crainte de s'avancer ne résultaient pas, il était clair, d'un manque de confiance en ses possibilités mais du fait que son milieu familial l'avait toujours prise pour acquies, ne l'avait jamais valorisée. Patricia, c'était Cendrillon. D'une famille de dix-neuf enfants (dont plusieurs encore vivants) aux prises avec des difficultés tant financières que de santé, on n'avait jamais trouvé le temps de remarquer et d'apprécier sa valeur. Et pourtant, c'est elle qui faisait tout chez elle, qui s'occupait de ses parents malades, de l'entretien de la maison, qui amenait ses frères et soeurs plus jeunes chez le médecin, le dentiste, en plus de travailler « en-dessous de la table » comme servante, pour apporter un peu d'argent au moulin.

On avait vite senti qu'avec un petit coup de pouce dans le sens de sa revalorisation personnelle, elle s'épanouirait sous nos yeux. Et c'est ce qui se produisit. Elle apprit à sourire, à se laisser complimenter. À l'atelier, elle prit assez vite une place importante, enrichissant de ses opinions sérieuses et justes, les conversations, les discussions.

Et Martin appréciait de plus en plus cette femme maintenant plus joyeuse, mûre et sûre d'elle-même. Et ils se mirent à se fréquenter régulièrement. Ils étaient heureux ensemble, se complétaient bien. Leur amour se faisait de plus en plus visible. Et Martin prenait de l'assurance, et Patricia embellissait.

Avec le temps, les projets de mariage que Patricia en vint à entretenir face à leur relation se heurtèrent d'abord à l'indécision chronique de Martin. Au début, ce furent les « Ah, ben, j'sais pas là », auxquels nous avons déjà fait allusion. Puis, stimulé par leur amour, il en était venu à dire : « Oui, on devrait se marier. »

Sauf que lorsque sa mère lui faisait comprendre qu'il ne fallait pas penser en ce sens et ne considérer Patricia que comme une amie, il revenait à cette dernière en disant : « On est juste des amis, on ne va pas se marier. » Ce à quoi celle-ci argumentait : « C'est pas vrai. On n'est pas juste des amis, on s'aime plus que ça... on est capable de se marier pour telle et telle raison. » Et Martin acquiesçait de nouveau, pour encore rechanger d'idée deux jours plus tard.

Ce jeu de « j'me marie, j'me marie pas » était en train de rendre Patricia littéralement folle et de miner leur amour. Si à l'atelier, leur amour n'était un secret pour personne, ils ne nous avaient pas cependant fait part de leurs projets. Un soir, ils décidèrent de nous consulter privément. Ensemble, nous avons alors analysé leur situation, question d'évaluer les chances de réussite de leurs espoirs.

Du côté amour, pas de problème. Pour ce qui était de tenir maison, pas de difficultés particulières prévisibles, non plus. Patricia s'acquittait déjà de façon satisfaisante de cette tâche chez elle et Martin aidait aussi beaucoup sa mère en ce sens.

Patricia administrait déjà son propre budget à partir du chèque qu'elle recevait de l'aide sociale à titre d'handicapée mentale, faisait des achats pour s'habiller, compléter son trousseau, prévoyait aussi pour l'avenir, faisait des économies. De plus, c'est elle qui, pour ses parents, payait le loyer, les comptes d'électricité, de téléphone, de chauffage, faisait l'épicerie, etc. Donc elle serait en mesure de s'en acquitter pour le couple et Martin avait lui aussi un peu d'expérience à ce niveau.

Si leur état de santé respectif ne les empêchait pas de fonctionner comme tel, ils ne seraient cependant pas capables de trouver et d'assumer un travail rémunérateur régulier afin de satisfaire les besoins financiers d'une vie à deux. Il faudrait avoir recours à l'aide sociale. Si pour nous, cela représentait une vie en-deça du seuil de la pauvreté, cela ne constituait pas pour eux un problème particulier, puisque c'était la réalité qu'ils vivaient déjà tous les deux au sein de leurs familles. Et leurs besoins étaient simples : se loger, se nourrir, écouter la télé, aller au bingo, visiter la famille, les amis, etc. Donc pratiquement et d'une manière réaliste, c'était faisable. Et malgré

son indécision, Martin avait tout de même un jugement sûr. C'était un homme responsable, chaleureux, ouvert, sociable.

Donc si Patricia désirait ce mariage de toutes ses forces, et quand elle mettait ses énergies à quelque chose, elle s'organisait bien pour que cela réussisse, il reste que Martin, lui, s'il voulait bien se marier parce qu'il l'aimait beaucoup, ne savait pas trop...

Alors nous l'avons mis face à sa responsabilité personnelle dans les décisions le concernant en lui disant : « Écoute, vous m'avez demandé mon avis, et c'est que votre mariage a de bonnes chances de réussir. Mais il faut d'abord que tu décides vraiment si c'est ce que toi, tu veux. Personne ne peut prendre la décision à ta place : ni ta mère, ni Patricia, ni moi. Par ton indécision, ta façon de changer d'idée constamment, tu mets Patricia dans une position insoutenable. Nous sentons bien que tu subis actuellement des pressions au sein de ta famille, et on peut les comprendre, mais il faudra bien que tu finisses par t'affirmer et dire ce que toi, tu penses vraiment. Tu as devant toi une femme qui elle, contrairement à toi, sait exactement ce qu'elle veut. (Et incapable de vivre plus longtemps dans l'indécision, elle le plaçait face à une alternative bien claire : c'était le « marie-moi ou bien lâche-moi. ») Tu dois tenir compte d'elle, des problèmes que ton comportement lui cause. »

Et Martin avoua qu'effectivement c'était ce qu'il désirait aussi, mais qu'il avait de la difficulté à l'expliquer, à le faire comprendre à sa mère, à défendre son idée. Alors nous leur avons proposé d'en parler ensemble à leurs parents, de leur faire part, si cela pouvait être utile, de notre discussion de ce soir, de notre avis là-dessus et de les convaincre du sérieux de leurs intentions. Et peu à peu, leurs parents se laissèrent convaincre.

Et les bébés dans tout ça ? Longuement nous en avons discuté. Si tous les deux adoraient les enfants, ils comprenaient que, dans leur cas, il vaudrait mieux ne pas en avoir. Patricia était déjà vieille en ce sens, et son état de santé, sa nervosité ne lui permettait pas d'envisager réellement une grossesse. C'était difficile à accepter, mais ils comprenaient le bien fondé de cette décision.

Or comme Patricia ne pourrait pas prendre de contraceptifs oraux, ce dont elle avait déjà parlé à son médecin, le couple envisageait une ligature de trompes. Une rencontre subséquente à la clinique leur ferma cette avenue. Tous les autres moyens n'étant pas assez sûrs, et maintenant fermes dans leur décision de ne pas avoir d'enfant, Martin aurait une vasectomie.

S'il avait pris avec Patricia cette décision, sa mère ne voulait rien entendre. Elle n'avait pas eu d'objection face à la ligature, mais elle était contre la vasectomie pour son fils. Fort de sa nouvelle confiance en lui, Martin se remit donc à discuter avec elle et s'organisa pour lui faire comprendre qu'il était sérieux dans son choix, et qu'il le réaliserait.

À l'atelier, le groupe maintenant au courant de toutes ces démarches, encourageait les « amoureux » qui se cherchaient un logement, des meubles usagés, préparaient leur trousseau, fixaient la date des fiançailles, du mariage, planifiaient leur voyage de noces (à Québec, chez des parents).

Quand tout fut planifié, le logement trouvé pour le mois de mai, la vasectomie passée, etc., ils s'en allèrent chez le curé publier les bans et se heurtèrent à une porte encore plus close que ne leur avait été leurs parents. Celui-ci refusait de prendre la responsabilité de les marier. Et Patricia, toujours perspicace, avait compris que, sans le suggérer ouvertement, il leur disait qu'il ne pourrait rien dire s'ils décidaient de vivre ensemble mais que le mariage comme tel était hors de question, qu'il s'agissait là d'une décision trop grave...

Vous imaginez leur déception après toutes ces démarches auprès de nous, de leurs familles, de la clinique médicale, etc. Si Martin, lui, ne savait plus trop comment réagir, Patricia pour sa part, était furieuse. Elle qui, très religieuse, suivait en matière de sexualité une morale très stricte, très catholique, avait été choquée de l'attitude de son curé : « On sait bien... ça ne lui ferait rien qu'on vive ensemble, qu'on couche ensemble, d'abord qu'il n'a pas à nous marier... » Mais pour elle, il n'en était absolument pas question et nous respections ses croyances, sa décision en ce sens. Elle voulait un mariage, et un mariage religieux.

Nous-même, déçue de la réception qu'ils avaient reçue, sinon surprise, du moins choquée que quelqu'un puisse ainsi prendre si vite une décision concernant la vie des gens sans s'informer plus à fond, nous leur proposons de retourner voir leur curé, en compagnie cette fois d'un membre de leur famille qui expliquerait les chances de succès de leur projet. Peut-être avaient-ils été gênés, incapables de lui faire comprendre leur sérieux, leur capacité de mener à bien une vie à deux ? Pourtant, si Patricia avait du mal à parler, à articuler ses mots, Martin lui n'avait aucune difficulté en ce sens. Il s'exprimait clairement, avec aplomb et sérieux.

Ce qui fut dit, fut fait. Et le frère de Martin, lui-même marié, responsable, prit avec eux le chemin du presbytère. Devant leur insistance, le curé toujours réticent, décida de les référer à un conseiller matrimonial. Après, il prendrait sa décision.

Et nous ne pouvions qu'admirer le courage et la détermination de Patricia et de Martin qui acceptèrent cette solution, malgré que cela les humiliât beaucoup. Ils se virent donc obligés de recommencer leur histoire devant un illustre inconnu qui, bien que sensible à leur souhait, hésitait lui aussi et leur proposait une deuxième rencontre, car pour l'instant, il n'avait pas le temps de s'y pencher plus à fond. Mais cette fois, les fiancés s'y présenteraient armés d'un nouvel outil : la ruse ! Ils avaient préparé leurs réponses d'avance. C'est le frère de Martin qui, offusqué du fait que son jugement n'avait exercé que peu d'effet sur le curé, leur avait proposé cette voie. Il leur avait dit : « Si le conseiller vous demande si vous vivez déjà ensemble, répondez que oui. » Il espérait sans doute que le fait de le placer devant le fait accompli orienterait sa décision.

Patricia n'y comprenait rien et si franche, si directe de nature, elle espérait bien que le conseiller ne poserait pas la fameuse question... Mais cette fois, c'est Martin qui parlerait, car elle, elle finissait toujours par se choquer et jusqu'à présent, cela n'avait rien donné. Ce soir-là, après leur rendez-vous, ils vinrent chez nous à la maison prendre un café, et c'est morte de rire que Patricia nous raconta ce qui s'était passé.

Ça n'avait pas été trop long. Le conseiller avait parlé de la responsabilité du mariage, etc. Il parlait vite, et bien qu'ils savaient ce à quoi ses propos faisaient allusion, ils avaient eu du mal à comprendre son langage. Et puis, tout à coup, la question : « Faites-vous déjà l'amour ensemble ? » Patricia s'attendait bien à : « Vivez-vous déjà ensemble ? » mais une question aussi sexuelle l'avait offusquée et les yeux ronds de protestation, elle s'apprêtait à démentir la chose. Mais ça s'était passé si vite... Martin avait bien appris sa leçon et répondait un oui catégorique. De sorte qu'en l'espace d'un clin d'oeil, Patricia qui déjà bougeait la tête en signe que non, dut se raviser et vite changer ce signe de tête en un oui timide ! Si c'est cela qui a fait pencher la balance, nous n'en savons rien, mais au bout de quinze minutes, le conseiller donnait son accord et s'engageait à en informer le curé. Les amoureux étaient euphoriques.

Cette année-là, à Pâques, ils se sont mariés. Depuis ce temps, leur amour comme leur union, se portent bien. Ils sont sérieux, autonomes, responsables. S'ils ont des difficultés, ils consultent des gens en qui ils ont confiance, et ils se débrouillent. Ils contrôlent parfaitement leur vie, ils en font ce qu'ils veulent.

Impact de cette expérience de vie

Comment vous dire l'importance, l'impact que cette expérience de vie dont nous avons été témoin et que nous avons soutenue a eu non seulement sur notre groupe, mais aussi sur nous personnellement, comment elle nous força encore une fois, à nous défaire de préjugés. Car au début, nous en avions eu des réticences. Nous nous souvenons entre autres, d'une conversation que nous avons eu en 1972, au sujet de l'autonomie des adultes handicapés mentaux. À ce moment-là, on ne croyait pas tant que ça à la possibilité d'une vie complètement autonome. Et le mariage ? Pas question, à moins que les époux ne vivent en une sorte de foyer nourricier. L'autonomie resterait relative, limitée.

Maintenant, l'expérience de Patricia et de Martin nous prouvait le contraire. Ce qu'elle nous permit de découvrir,

c'était que malgré des handicaps au plan des habilités cognitives, les gens que l'on dit « déficients mentaux » sont quand même capables de s'adapter, de s'intégrer de façon adéquate, satisfaisante, qu'ils sont capables d'autonomie totale. Il fallait leur donner la chance de développer celle-ci, de la pratiquer.

Les objectifs d'autonomie et d'intégration sociale totale des handicapés mentaux étaient donc réalistes et à poursuivre avec nos participants. Nous y mettrions plus d'accent.

Mais cela entraînait encore malheureusement en contradiction avec les attentes de certains parents, habitués à entretenir face à leur enfant une relation de dépendance. Notre façon de pousser les gens à se prendre en mains et à s'affirmer dérangeait le fonctionnement de certaines familles. La mère de Martin entre autres, avait été « dérangée » par toute cette affaire de mariage. Elle ne voyait pas comme nous, en cette manifestation d'affirmation de soi et d'autonomie, l'accomplissement énorme que cela représentait pour Martin comme pour Patricia. Elle n'avait plus aujourd'hui sur son fils la même influence, le même contrôle qu'elle avait eus jusqu'à maintenant et malheureusement, elle tentait souvent de s'ingérer dans la vie du couple, ce à quoi ce dernier réussissait quand même à faire face.

Ce n'était pas par méchanceté qu'elle agissait ainsi : elle avait peu confiance en son fils. Et puis cette histoire de mariage avait donné des espoirs à d'autres et à ses yeux, « espoirs » égalait « illusions ».

« À l'avenir, vous devriez séparer les « garçons et les filles » (n.b. pas les hommes et les femmes) lors de vos soirées. Un soir les gars, l'autre les filles, cela éviterait beaucoup de problèmes... »

Aurait-il fallu au départ étouffer dans l'oeuf cet amour de Martin et de Patricia, et en même temps leurs chances d'une vie autonome, heureuse et réussie ? Nous comprenions bien ces craintes des parents, cette espèce de frein à la croissance psychologique de leur enfant « déficient » que, sans en être conscients et sans le vouloir vraiment, ils représentent parfois, pour ne pas dire souvent. Par le passé, cela leur a pris courage et énergies à accepter le handicap intellectuel de leur enfant mais ils ont fini par s'y faire, et ont souvent bâti leur

vie familiale autour de cet enfant. Et en même temps, ils se sont fait de lui une image figée, de sorte que l'on ne croit pas plus qu'il ne le faut en ses possibilités. On a souvent démissionné à ce niveau. Ce n'est pas qu'aux « normaux » que s'applique le proverbe « Nul n'est prophète en son pays... »

Donc pour certains parents, le fait que leur enfant vienne au Carrefour était parfois « dérangeant ». Et on sentait qu'ils auraient probablement préféré qu'on s'en tienne à les distraire, à les occuper. Encore une fois se manifestait l'urgence de travailler avec les parents, de leur apprendre eux aussi à se défaire de leurs préjugés face à leur enfant, à adopter de lui une image plus positive, des attitudes plus stimulantes, moins marginalisantes. Il y a de ce côté un énorme travail d'éducation à faire qui nécessiterait qu'on y accorde temps et énergies.

Position de principe

Ces critiques et contradictions nous amenèrent à adopter face à la croissance psychologique de ceux que l'on dit « déficients » une position de principe, à savoir que : l'adulte handicapé mental a, comme tout autre adulte et au même titre que lui, des droits fondamentaux (entre autres, de se connaître, de se développer, de progresser) ; il a son mot à dire face à ce qui le touche de près (sa vie, ses besoins, ses désirs, ses relations avec le monde). On doit faire tout en notre possible pour qu'il acquière le plus haut taux d'autonomie possible.

Nous refusons de nier certains aspects de leur croissance physiologique, psychologique et sociale (émotivité, sexualité, besoin de tendresse, d'amour, désir de vivre une vie comme tout le monde, de se marier, d'avoir des enfants, etc.). Au contraire, nous croyons qu'avec un soutien efficace, ils sont capables d'assumer ces dimensions de leur personnalité, d'évaluer le réalisme ou non de certains de leurs désirs, même si ce processus est souvent long et parfois même pénible. Ce n'est pas en niant la réalité que l'on résoud les problèmes mais en la cernant mieux, en la comprenant mieux.

QUATRIÈME ÉTAPE (1978-1981)

Conscientisation sociale et intégration

Avec le temps, les progrès manifestés par les participants au plan de l'affirmation de soi, de la socialisation, de l'autonomie se faisaient de plus en plus manifestes. Les gens s'épanouissaient, parlaient, discutaient, s'intégraient de mieux en mieux à la vie du quartier. Au Carrefour, à la clinique communautaire, à la pharmacie populaire comme ailleurs, on nous disait : « C'est extraordinaire les progrès qu'on peut remarquer chez les participants de votre groupe. » On avait suivi avec intérêt le cheminement de Patricia et de Martin et partout, on s'en réjouissait. L'intérêt face à notre activité se faisait grandissant.

Les efforts que nous avons mis ces dernières années à ce que le groupe se prononce sur tout ce qu'on faisait à l'atelier, commençaient à porter fruits et déjà, en 1978, on pouvait dire que l'activité « adaptation sociale » appartenait à ses participants. On se prononçait tant sur le programme, que sur la bonne marche de l'activité. On n'attendait plus que l'animatrice nous emmène les problèmes à discuter, on prenait des

initiatives. On disait : « Écoute, la présence des enfants d'Yvette aux cours, ça ne marche pas, ça pose problème... Il faudrait en discuter » ; ou encore : « telle activité à l'intérieur du programme, ça nous intéresse plus ou moins. On ne voit pas trop ce que ça nous donne, on n'a pas vraiment l'impression d'y apprendre quelque chose... », ou encore : « Il y a un gars à l'atelier qui a des problèmes et à qui ça ferait du bien de venir ici. Je lui en ai parlé, l'ai invité à venir s'inscrire. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Si les objectifs d'affirmation de soi, d'autonomie et de socialisation avaient jusqu'à présent été au coeur de notre travail, c'est à celui de l'intégration sociale que nous allions maintenant mettre plus d'accent.

Réflexion face à leur vécu social collectif

De la même façon que nous avons toujours invité les gens à cerner mieux leur réalité personnelle, à identifier leurs difficultés, leurs problèmes, de façon à s'attaquer en priorité aux plus majeurs, à se fixer comme objectifs personnels l'autonomie, la responsabilité, nous allions ces dernières années, leur proposer une réflexion plus poussée face à leur réalité sociale et les inviter à prendre leur juste place dans la société.

Si, par le passé, ils avaient souvent manifesté des réticences à aborder les thèmes sociaux dépassant le champ de leurs préoccupations immédiates, tout centrés qu'ils étaient sur leur monde personnel, leurs problèmes individuels, ils avaient avec le temps évolué. On les voyait beaucoup moins égocentriques, plus ouverts, plus intéressés aux difficultés des autres et à ce qui se passait autour d'eux.

En 1978, nous ajoutions à notre programme un cours de cuisine. Cette décision était motivée par le fait que plusieurs des participants étaient responsables de l'alimentation chez eux. En plus de permettre l'acquisition de techniques de base en cuisine, ce cours se voulait un moment de réflexion sur nos habitudes alimentaires, sur la nécessité d'une alimentation **saine et équilibrée**. C'est ainsi qu'utilisant le *Guide alimentaire canadien*, nous avons appris ce qu'il fallait manger chaque jour pour se tenir en santé.

Très vite cependant, nous devions nous heurter à la contradiction existant entre l'idéal et la réalité. Patricia s'est mise à dire : « Je sais bien qu'il faut manger chaque jour des fruits et des légumes..., que le fromage, c'est bon pour la santé, etc., mais tout ça, ça coûte cher et avec mon chèque du Bien-être, j'arrive pas à me les payer. » Et Rodrigue ajoutait : « C'est pas rien qu'une affaire d'alimentation. Moi je mange assez bien. Ma mère se force pour nous donner de bonnes choses. On ne mange pas de « cochonneries » chez nous, mais en hiver, on gèle dans la maison, le froid entre de partout, l'eau gèle dans les tuyaux... Ça fait qu'on est souvent malades. Les petits toussent tout le temps, on passe notre temps à se bourrer de pilules... »

C'est ainsi que, petit à petit, toujours à partir des expériences des participants, on s'est mis à aborder les thèmes relatifs à la vie économique et sociale d'un quartier comme le nôtre, composé d'ouvriers non-spécialisés, de ménagères, d'assistés sociaux et de chômeurs : la santé, le logement, le travail, l'aide sociale, le chômage, etc. On utilisait pour ce faire, des films ou des documents produits dans le quartier. Et les gens apprenaient à s'y reconnaître, à se questionner, à chercher des solutions.

On a vu ensemble comment, face à leurs problèmes communs, des gens des quartiers populaires avaient mis sur pied des organismes communautaires pour défendre leurs droits, leurs intérêts. Et on parlait plus particulièrement de ceux de notre quartier : la clinique médicale communautaire, le comptoir alimentaire, le Carrefour, la pharmacie populaire, le comité des assistés sociaux, la clinique juridique, la garderie, etc. Et on invitait parfois des gens de ces organismes à venir nous en jaser, et nos participants à s'y joindre.

On a vu aussi comment, dans le monde du travail, les travailleurs s'organisaient pour défendre leur droit au travail, à des salaires décents et qui tiennent compte des hausses du coût de la vie, à des conditions de travail qui ne mettent pas constamment leur santé en danger.

Et on apprenait comment tout cela nous regardait nous aussi ; comment il fallait se sentir solidaires des mouvements de revendication sociale dans notre quartier comme ailleurs.

Bien sûr, cela dépassait certains participants mais la plupart écoutaient, discutaient.

En même temps que nous les informions, nous les invitions à poser des jugements sur ce que nous leur présentions et les gens disaient : « C'est vrai qu'à la clinique c'est pas comme ailleurs. Les médecins, les infirmières, les travailleuses communautaires nous connaissent, s'intéressent à nous. Ils nous questionnent sur ce qu'on vit, ce qu'on fait ici à l'atelier... Mais c'est pas parfait, non plus. » Et ils précisaient : « Moi j'ai l'impression qu'ils nous soignent souvent avec des pilules. C'est pas ça qui va régler mon problème » ou encore : « Quand tu y vas pour une urgence, des fois tu attends longtemps... » etc.

À un autre moment, par exemple, où nous avons invité les gens de notre groupe à se joindre à l'activité de solidarité à des travailleurs en grève que le Carrefour met chaque année de l'avant, au moyen d'une vente d'objets d'artisanat faits par ses participants, Jean-Paul s'est écrié : « Moi, ça m'intéresse pas de travailler à cela. Les grévistes, ils ont rien qu'à rentrer au travail... ça m'intéresse pas, moi, de les soutenir. » Alors nous avons discuté du pourquoi des grèves, du pourquoi aussi du geste de solidarité du Carrefour, invitant les gens à émettre des opinions là-dessus, à se prononcer, mais en soulignant bien qu'on ne voulait « charrier » personne, que chacun devait se sentir bien libre de participer ou non à cette activité, que si on s'y prêtait en s'y sentant forcé, le geste de solidarité perdait tout son sens.

Et on s'est mis aussi à discuter des émissions de télé que l'on regardait : « As-tu écouté *Les Tannants* à soir, Louise ? » Et nous répondions : « Non, j'écoute pas *Les Tannants*, en expliquant pourquoi nous ne le faisons pas : ... parce que je trouve qu'ils rient du monde, des gens ordinaires. Ceux qui participent à ces émissions, ce sont des gens du milieu populaire comme nous et ils ont toujours l'air de « niaiseux », c'est méprisant. À part ça, cette émission ne m'apporte rien. C'est toujours la même chose, je n'y apprend rien. » Et à leur tour, nous les amenions à se confronter à cette opinion et ils disaient : « C'est bien vrai que c'est « niaiseux », que ça ne nous apprend rien mais c'est drôle, ça nous détend. » Et ils

continuaient à écouter *Les Tannants* mais certains avec un peu plus de recul.

On a parlé aussi beaucoup des annonces à la radio, à la télévision qui nous poussent à acheter des choses dont on n'a pas vraiment besoin ou encore, qu'on ne peut pas se permettre..., qui nous amènent à penser que sans un système de son « haute fidélité », on ne peut pas vivre ; qu'il faut emprunter s'il le faut, mais que ça nous en prend un, absolument..., à consommer à tour de bras des médicaments, à rêver à des voyages dans le sud, à acheter des billets de Loto qui nous sortiront enfin de notre misère... Toujours nous les invitions à confronter l'image de la vie, de la société que la télévision nous propose et la réalité de travailleurs au salaire minimum, de chômeurs, d'assistés sociaux...

Nous avons écouté ensemble les séries télévisées *Racines* et *Holocauste* et réfléchi sur la menace que les préjugés représentent au sein de toute société. On a fait des liens entre ce que l'on y voyait et ce qui se vit toujours actuellement, avec la situation des Noirs aux États-Unis où le racisme est toujours aussi fort, même si l'esclavage n'est plus officiellement institutionnalisé.

On a parlé des préjugés dont sont toujours victimes, au Québec comme ailleurs, les immigrants, les gens des minorités, les handicapés. Et nous les invitions à s'arrêter sur les préjugés courants dont ils étaient aussi porteurs : « Les immigrants nous volent nos jobs », « Les Anglais c'est des écoeu-rants, ils sont riches, ils ont toutes les meilleures jobs » etc. ; à nuancer leurs jugements : « Comment se fait-il qu'il y a tant d'immigrants pauvres comme les gens d'ici ? Quelle sorte d'emplois exercent-ils le plus souvent?... À la Pointe, il y en a pas mal d'Anglais qui sont comme vous, assistés sociaux et qui ont les mêmes intérêts à défendre que vous... » etc.

Donc si plusieurs de ces discussions étaient nettement au-dessus de certains des participants de notre groupe (les plus démunis, les plus infantiles), il reste que la plupart s'y prêtaient activement. Il faut dire aussi, qu'il ne s'agissait pas toujours de discussions systématiques, organisées autour de thèmes précis. Il suffisait que quelqu'un émette une opinion quelconque. On la relevait, lançait la discussion pendant que tous

continuaient à s'affairer à leurs tâches d'artisanat, par exemple.

Un soir, un animateur du quartier est venu présenter à l'atelier un film (*Vous sentez-vous bien ?*) produit en collaboration par des travailleurs de la clinique médicale et de l'Université de Montréal. Ce document illustre les conditions de santé et de travail à Pointe St-Charles. Ce soir-là, nous avons plus observé que discuté, laissant à cet animateur le soin de mener la discussion.

Si nous avons pensé en livrer ici quelques extraits, c'est afin que le lecteur réalise à quel point, contrairement à ce que l'on peut croire, et à ce que peuvent prétendre plusieurs « spécialistes » en déficience mentale, les handicapés mentaux sont capables de recul face à leur vécu, de saisie et de critique de la situation sociale qu'ils vivent eux-mêmes, et qui se vit autour d'eux.

À partir de témoignages de travailleurs de la Domglas revendiquant une amélioration des conditions de travail et de santé dans leur usine, Richard avait ouvert la discussion ainsi : « Moi mon père, il a travaillé sur les « shifts » toute sa vie. On le voyait jamais... Ça fait que c'est ma mère qui nous a élevés, presque toute seule. C'est pas drôle ça. Elle était toujours fatiguée, nerveuse. Elle nous chicanait tout le temps. Si mon père avait eu une autre job, ça aurait été plus facile... Les « shifts », c'est pas ben bon pour la vie de famille! »

Et Rodrigue d'enchaîner : « Le mien, il a travaillé dans une « shop » trente-cinq ans. Il s'est rendu malade à charger des gros barils sur des camions, pareil comme le gars dans le film. Pis ses heures étaient longues. Il était obligé de faire tout le temps de l'*overtime* pour arriver. Après qu'il a fait sa crise cardiaque, il a été congédié parce qu'il ne pouvait plus travailler aussi fort... Chez nous, on était six enfants. Il n'a pas réussi à se trouver une autre job. Ça a été le Bien-être... Mon père, quand il est mort, c'était un homme abattu, déprimé. Il n'avait plus de moral. C'est pas correct ça, Louise, que les compagnies fassent leur argent sur le dos des travailleurs, pis les laissent tomber comme ça. Son boss à mon père, je le vois souvent. Il a une grosse auto, il a de l'argent, il n'est pas malade, lui! Moi, je suis pour les syndicats... Peut-être

que s'il y en avait eu un, là où mon père travaillait, il aurait été plus protégé. »

Et Pierre de poursuivre un peu à la blague : « Ah les boss pis les compagnies, c'est tous des voleurs. On devrait nous aussi tous se mettre à voler ! » Mais Martin de lui répondre, sérieux : « Je ne suis pas d'accord ! (Et cette tournure de phrase dans sa bouche nous fait sourire, lui qui par le passé n'osait jamais se prononcer) Si tu te mets à voler, c'est toi qui vas payer pour, qui vas te retrouver en prison. Moi la solution, je ne la connais pas, mais c'est pas le vol, ça je le sais. »

Certains étaient venus à parler de leur situation propre de travailleurs d'ateliers protégés. « C'est écoeurant. Moi je reçois neuf dollars par semaine pour trente heures de travail. Ça fait quatre ans que je travaille là, sans augmentation. Y en a des nouveaux qui arrivent et qui reçoivent plus que moi. Les ateliers aussi nous exploitent. »

Et Réal de préciser : « C'est pas tant la faute des ateliers que du gouvernement. Toi tu reçois neuf dollars, moi, vingt. C'est pas tellement mieux, mais si on ne reçoit pas plus, c'est parce qu'on reçoit toujours nos chèques du Bien-être (comme handicapés mentaux). Si les ateliers nous donnaient plus, le Bien-être nous couperait nos chèques. »

Et Jacqueline de se risquer : « Moi, ma mère m'a expliqué que ce vingt piastres-là, c'est comme une récompense pour nous encourager. Mais moi, je trouve qu'ils feraient mieux de nous le couper carrément notre chèque et de nous donner à la place un salaire qui a de l'allure. Moi, ça m'humilie de ramener chez moi vingt dollars par semaine, quand ma soeur, elle, en gagne cent quarante. Je travaille pourtant autant d'heures qu'elle ! » Et Richard de poursuivre : « Ben, ça a l'air que le gouvernement va mettre sur pied des ateliers où on va être payés au salaire minimum. Ils nous en ont parlé à l'atelier. C'est pour ceux qui sont plus stables, plus habiles comme moi. »

Et Marielle d'oser : « Oui, ça se parle aussi chez nous. Mais ça prend du temps à déboucher. Les monitrices en parlent souvent, mais ça a l'air qu'ils ont beaucoup de misère à trouver des compagnies qui vont offrir des contrats de travail à ces nouveaux ateliers. Pis pas de contrats, pas de travail.

Moi, je vais y croire quand je vais les voir fonctionner pour vrai. »

Et Pierre d'interrompre : « Faites comme moi, trouvez-vous une vraie job ! » Jacqueline : « C'est pas si facile que ça ; moi, je suis souvent malade. J'ai de la misère. Je ne pourrais pas garder un travail régulier ailleurs qu'à l'atelier. Là, ils comprennent plus, ils sont plus patients avec moi. À part ça, les emplois pour nous, il n'y en a pas tant que ça. On n'a pas de métier, pas de formation. Toi Pierre, tu es bien chanceux. Je ne comprends pas comment tu fais pour toujours te trouver de l'emploi, quand on entend rien que parler de chômage partout. » Pierre : « C'est parce que moi, je n'ai pas d'enfant. Ça fait que je peux accepter des jobs au salaire minimum, et des fois, en-dessous de ça. Si j'avais une femme et des enfants, j'arriverais pas. »

Et Patricia avait expliqué comment elle s'organisait pour vivre avec son chèque du Bien-être ; comment elle faisait son budget ; comment elle faisait son épicerie en suivant dans quatre, cinq épiceries différentes, les spéciaux, en allant même jusqu'à Verdun acheter du pain, pour arriver à s'acheter des choses qu'elle n'aurait pas pu se permettre en faisant sa commande d'un seul coup, au même endroit. « On en court un coup, Martin et moi, mais comme ça, on arrive à manger pas pire. Mais on arrive ben juste ! Avant, quand on sortait ensemble, on allait au cinéma. Maintenant, on ne peut plus se permettre ça. On écoute la télévision, on prend des marches, on visite nos amis. Pis on est heureux, hein Martin ? » Et Martin de répondre tout timide : « Ah oui, ça va bien notre affaire... » et s'adressant au groupe « mais Patricia est bien nerveuse... elle dort pas la nuit... elle se fait du mauvais sang. Elle a peur qu'on n'arrive pas. »

Patricia : « Oui ben moi, c'est parce que des dettes, ça m'intéresse pas. Mes frères, mes soeurs sont endettés jusqu'au cou. Ils arrivent jamais avec leur chèque à vivre, à payer leur loyer, à habiller les enfants, à manger, à remettre l'argent qu'ils ont emprunté. Pis quand la Caisse veut plus leur prêter, ils vont voir leurs parents, leurs amis et s'ils ne trouvent pas d'argent, ils se font saisir leurs meubles. Martin et moi, on n'a pas grand chose, mais ce qu'on a, au moins,

c'est à nous autres. C'est sûr que j'ai toujours peur qu'on n'arrive pas... C'est pas facile... à part ça, c'est pour ça que nous autres, on n'aura pas d'enfants. Pas rien que parce que je suis trop vieille, ou trop nerveuse. Les enfants aujourd'hui, ça coûte cher... les nourrir, les habiller... Nous, on n'aurait pas pu se le permettre. Je sais bien qu'il y en a beaucoup « sur le Bien-être » qui en ont... Je comprends... Martin et moi, on adore les enfants... nous aussi on aurait aimé ça en avoir... Mais ces familles-là vivent dans la misère. Je le sais. Je l'ai vu chez nous ce que c'était. Non, aujourd'hui, il faut avoir les moyens pour avoir des enfants. Nous autres, on ne les a pas ces moyens-là. »

Et Pierre aussi avait expliqué son budget. Comment il voyait toujours à mettre de l'argent en banque. « T'as pas toujours la chance de travailler là où il y a un syndicat. Et encore là, il y a souvent des coupures de postes. Moi, je travaille depuis trois ans à la cafétéria de l'Hydro-Québec, mais ils parlent de mises à pied. C'est pour ça que je fais des économies. Quand tu te retrouves sur le chômage, tu vas pas loin. Et des fois, ça prend du temps avant de te trouver un autre emploi... »

La discussion avait duré une grosse heure. L'animateur nous confiait que de tous les groupes rencontrés, cela avait été l'une des discussions les plus vives, les plus animées. Même commentaire de la part d'un autre groupe du Carrefour venu présenter un dossier sur l'alimentation (*Ma commande me fait mourir*). L'intérêt, comme la pertinence des remarques des participants les avaient nettement surpris. Même s'ils connaissaient notre groupe, ils avouaient : « On ne pensait pas qu'ils comprendraient tant que ça, qu'ils discuteraient si bien. »

De notre côté, ce qui nous avait le plus frappé, ce n'était pas tant leur capacité de saisie de leur vécu comme d'autres situations sociales de leur milieu, ce que déjà nous avions été à même de constater, c'était surtout la façon dont ils étaient arrivés à articuler leurs opinions, leurs remarques. C'était aussi la discipline qu'ils avaient manifestée lors de la discussion, comment ils avaient laissé les autres parler, écoutant leurs opinions, répondant à leurs remarques. Bien sûr, il y

avait eu des interventions sans rapport avec la discussion, mais chaque fois, les gens du groupe avaient ramené ces interventions aux thèmes discutés. Quand Mireille, toujours aussi préoccupée par les bébés, avait coupé la conversation à quelqu'un pour demander à l'animateur : « Toi, t'en as-tu des bébés ? », Rodrigue lui avait dit : « Écoute Mireille, oui, il en a deux enfants ; mais là, c'est pas le temps de parler de ça, maintenant on parle de travail, de santé. » Ou encore à Henri, à qui la rencontre ne semblait pas plaire et qui disait n'importe quoi : « Écoute Henri, nous ça nous tente de parler de ça... Arrête de niaiser... Si tu veux pas en parler pour vrai, va peindre mais dérange pas la discussion. » Ou encore : « Attends, attends, j'ai pas fini... Laisse-moi parler... après tu diras ce que t'en penses. »

Et avec le recul, en pensant aux années passées, à toutes les énergies investies à les amener à s'ouvrir, à s'intéresser, à parler ensemble, à juger, à discuter, on pouvait apprécier les grands progrès qu'ils avaient réalisés à ce niveau.

Réflexion face à leur « déficience mentale »

En 1979, le même travail de conscientisation sociale se poursuivant, les gens en vinrent aussi à réfléchir sur leur condition propre d'handicapés mentaux. C'était un soir où tous s'affairaient à des tâches d'artisanat. Il y avait dans un coin du local une conversation qui semblait s'échauffer et qui se termina brusquement comme suit : « Pense-toi donc pas pour plus fin que t'es ! T'es rien qu'un déficient mental comme tous nous autres. » Et le ton montant, s'adressant à tout le groupe : « Ici, on est tous des déficients mentaux. »

Le silence qui suivit fut très lourd. Les gens se regardaient... Les travailleurs d'ateliers protégés se sont mis à dire : « C'est vrai. » (Car eux savaient qu'ils travaillaient aux ateliers de l'Association de Montréal des déficients mentaux. Donc s'ils y allaient, c'est qu'ils en étaient, c'était bien logique.) D'autres, par contre, ne comprenaient pas du tout ce à quoi on semblait faire allusion (Mireille et Lisette entre autres, qui avaient peu de recul face à leur vécu).

Patricia, elle, pour qui le langage, les mots comme tels sont souvent difficiles à comprendre, avait vite saisi l'agressivité avec laquelle la remarque avait été adressée au groupe et elle se demandait bien ce que ces mots « déficients mentaux » voulaient dire, et de quelle insulte on l'affublait. Et Pierre osait timidement : « Non, moi, je ne suis pas un déficient mental. » Et les regards se tournèrent anxieux vers l'animatrice. Tout cela s'était passé très vite et ce qui était clair, c'est qu'il fallait, au plus tôt, décharger l'atmosphère.

Réticences de l'animatrice

Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas jugé important d'emmener les gens à réfléchir sur leur supposée « déficience mentale ». Bien sûr, certains de nos participants en avaient déjà parlé, et nous avons vu à démystifier l'étiquette, comme dans le cas de Rodrigue par exemple, mais nous n'avions jamais discuté ouvertement en groupe de la question. En favorisant chez eux la conscientisation personnelle et sociale, ce que nous voulions, c'est qu'ils arrivent à se dire : « Je suis telle personne, j'ai telles difficultés (à apprendre, à contrôler mon émotivité, à prendre des responsabilités, à fonctionner dans ma famille, dans la société...), mais je suis capable de me prendre en mains, de contrôler mes handicaps, de m'intégrer. » On ne visait pas à ce qu'ils arrivent à se dire : « Je suis un déficient mental. »

Qu'est-ce que cela aurait donné de plus, par le passé, à Martin et à Patricia de se dire : « Nous sommes débiles » ? Il suffisait qu'ils reconnaissent leurs difficultés, question de ne pas voir la vie en rose, de prévoir les problèmes qui les attendaient, d'évaluer leurs possibilités, d'aller chercher de l'aide si nécessaire sans s'en sentir coupable, etc. Ce que nous visions — et ce à quoi nous travaillons toujours — c'est que les gens arrivent à fonctionner, à s'adapter et à s'intégrer si bien que la fameuse étiquette tombe, qu'on puisse arriver à dire que telle personne n'est plus déficiente mentale. Du rêve en couleurs ? Pas du tout.

Les deux facteurs de déficience mentale

Il est important d'ouvrir ici une parenthèse et de souligner que, selon l'*Association américaine de la déficience mentale*, il faut deux facteurs pour qu'un adulte soit considéré débile mental. Premièrement : avoir un quotient intellectuel inférieur à la moyenne (70 et moins). Deuxièmement : être mésadapté socialement. Si l'un des deux facteurs est absent, l'expression « déficient mental » ne s'applique pas.

De même qu'on ne penserait pas accoler cette étiquette à un individu d'intelligence normale, qui est mésadapté psychologiquement ou socialement et qui ne prend pas ses responsabilités, de même on ne peut pas non plus, la donner à des gens qui, malgré un handicap au plan de l'intelligence, fonctionnent « normalement » aux plans personnel et social. C'est ainsi que nous pouvons dire aujourd'hui que l'on ne peut plus considérer comme déficients certains participants de notre groupe (Rodrigue, Martin, Pierre, Patricia...).

Bien sûr, ces personnes ont toujours des difficultés au niveau intellectuel. Les apprentissages d'ordre abstrait, scolaire, leur sont plus difficiles qu'à des gens d'intelligence normale, quand ils ne leur sont pas inaccessibles. Mais malgré leur handicap à ce niveau, ils arrivent à mener leur vie aussi bien que toute autre personne « normale ».

Le problème de l'étiquette

Donc pour continuer notre récit, si nous visions à ce que l'étiquette tombe, en sentant tout l'arbitraire et souvent le non-fondé, nous n'avions pas cru bon, en toute logique, d'y accorder des énergies en termes de conscientisation. Pourtant, on se rendait compte que l'on avait un peu joué à l'autruche en ce sens... Que cette façon de voir les choses était en fin de compte intellectuelle et coupée de la réalité... Que ce n'était pas parce que chez nous, au Carrefour, on ne pensait pas en termes d'étiquette, que les gens eux, dans leur famille, dans leur milieu de travail et de loisirs, dans leur quartier, n'avaient pas à porter encore et toujours cette étiquette acquise dès leur jeune âge.

Est-ce que dans les faits, la société ne pense pas en ces termes : « déficient un jour, déficient toujours » ? Or, quand on sait tout le bagage d'incompréhension, de marginalisation, de rejet, de pitié, de surprotection, de mépris même que la société rattache au mot « débile », on imagine ce que cela peut vouloir dire pour quelqu'un de vivre avec cette étiquette, quand il en est conscient.

Discussion en groupe

Le soir où Jacqueline agressive, lança au groupe : « Ici on est tous des déficients mentaux », on ne pouvait plus éviter la question. Si nous n'étions pas préparée comme tel à cette discussion, il était clair d'une part, qu'on ne pouvait pas la remettre à une autre soir (les gens étaient trop inquiets), et d'autre part, qu'on ne pouvait pas non plus, la tenir seulement avec ceux qui étaient conscients de leur « déficience », puisque tous s'étaient sentis presque attaqués par cette affirmation. Alors nous leur avons dit : « Si vous voulez, on va en parler. » Et ils mirent de côté leurs tâches d'artisanat, sentant qu'on abordait là quelque chose d'important.

« Jacqueline dit qu'ici, on est tous des déficients. Qu'est-ce que c'est selon vous, un déficient mental ? » Et Richard de répondre immédiatement : « C'est un fou... Ici, on est tous des fous. » Tout un départ, n'est-ce pas ? Les gens étaient évidemment mal à l'aise, gênés. Et nous avons poursuivi : « Tu penses ça vraiment Richard, qu'ici les gens sont tous des fous ? » « Oui. »

Et Pierre de se risquer : « Non, moi je ne suis pas un fou. J'ai un travail stable, un appartement à moi, des économies à la banque... Je prends mes responsabilités. » Et Jacqueline et Marielle de rappliquer ensemble : « Richard, il dit toujours ça qu'on est des fous. Pas ici, c'est la première fois qu'il le dit, mais à l'atelier protégé, il le dit tout le temps. Il nous traite de « fous », de « mongols ». On n'aime pas ça Richard, quand tu dis ça, ça nous déprime. » Et Richard de répondre, un peu gêné de se rendre compte qu'il blessait les gens : « C'est vrai, mais c'est pas rien qu'à nous que je le dis. Je me le dis à moi-même aussi, que je suis un fou. »

Alors Rodrigue toujours aussi verbal, prit la parole : « Les déficients mentaux, ce sont des gens qui ont quelque chose qui ne fonctionne pas bien dans leur tête. Ils ont quelque chose au cerveau qui fait qu'ils sont moins intelligents que les autres. Mais c'est pas des fous... Moi, je suis schizophrène. Ça c'est comme être fou. Avant j'entendais des voix dans ma tête qui me disaient de faire toutes sortes de choses pas correctes. Et j'ai payé pour. J'ai déjà volé un char et j'ai fait deux ans de prison à St-Vincent-de-Paul. Ça m'a tellement marqué que je me suis retrouvé à St-Jean-de-Dieu pour trois ans. Là, ils m'ont donné plein de pilules. J'ai même eu des chocs à la tête. Ça c'est pas drôle, je vous l'dis ! Mais, ça n'a rien donné. Je suis encore malade. Aujourd'hui je dois prendre chaque jour des médicaments très forts (et il nous en énumère les noms compliqués). Si je ne les prends pas, je risque de faire des choses effrayantes, je deviens violent, je ne me contrôle plus (et il nous donne des exemples)... Mais en plus de ça, à l'hôpital, ils m'ont fait passer des tests d'intelligence et ils m'ont dit que j'étais débile léger. Mais ça, ça n'a pas rapport avec ma maladie. Moi, je suis un malade mental et en plus, un déficient mental. »

Inutile de vous dire que les gens écoutaient attentivement, et ils ajoutèrent timidement : « Non, moi je ne fais pas de choses toutes croches de même. J'ai de la misère à comprendre des choses, à faire mon travail, mais je suis pas « perdu » comme ça. »

Alors nous avons pris la parole et expliqué pourquoi il était nécessaire de se défaire de tous les qualificatifs négatifs qui déprécient les gens aux prises avec un handicap quelconque, qu'il soit physique ou mental... Que ces gens en ont déjà assez de cet handicap, sans en plus, avoir à traîner derrière eux des préjugés constants, souvent méprisants. Traiter les gens de fous, se traiter soi-même de cette façon n'a jamais aidé personne. C'est injuriant, démolissant, marginalisant.

Pour ce qui est de la débilité mentale comme telle, nous en avons donné la définition suivante : « Les déficients mentaux, ce sont des gens qui ont plus de difficultés que la plupart à apprendre ce qui est du domaine scolaire entre autres (lire, écrire, compter, calculer, etc.). Cela fait qu'à l'école, ils ne

réussissent pas. Ce sont des gens qui, adultes, ont aussi plus de difficultés à s'adapter, à fonctionner. »

Et Fernande de nous couper : « Les premières années quand je suis venue ici, tu le sais Louise, comme j'ai travaillé fort pour apprendre à lire et à écrire. Tout ce que j'ai été capable d'apprendre, c'est à écrire mon nom. Je ne sais même pas compter. Pourquoi que c'est comme ça ? » Et les autres de renchérir dans la même veine. Nous avons dû avouer notre ignorance face à cela, expliquant que beaucoup de « spécialistes » cherchaient toujours des réponses à ce niveau.

Nous avons parlé des causes les plus connues : problèmes pendant la grossesse, à l'accouchement, les accidents physiques, les maladies infantiles, problèmes d'alimentation, etc., expliquant que même les hommes de sciences ne s'entendaient pas tous là-dessus. Et nous disions : « Je comprends bien que vous voulez savoir pourquoi vous avez ces problèmes-là. C'est bien normal. Mais moi, je ne peux pas vous aider en ce sens-là. Pourtant, ce qui me semble plus important encore que de chercher les causes, c'est de voir ce que vous pouvez faire avec cet handicap-là que vous avez. »

Et nous avons vu à démystifier leur handicap intellectuel : « Ce n'est pas parce que vous avez des difficultés d'apprentissage en certains domaines que cela veut dire que vous n'êtes pas intelligents. Tout ce que vous apprenez chez vous, au travail, ici au Carrefour, ce sont des choses importantes de la vie. Et si vous êtes capables d'apprendre tout ça, c'est signe que vous êtes intelligents, sinon vous ne pourriez pas le faire... C'est sûr que vos difficultés vous posent des limites... que vous ne pourrez pas, comme bien d'autres, poursuivre des études, ou encore vous trouver du travail bien payant, mais vous n'êtes pas les seuls à vivre cette réalité. Il y a autour de nous plein de chômeurs, d'assistés sociaux, de travailleurs au salaire minimum qui n'ont pas, eux, vos difficultés au plan intellectuel, mais qui vivent quand même les mêmes problèmes que vous, au plan économique et social. »

Et nous les invitons malgré ces difficultés, à poursuivre leur démarche personnelle d'affirmation de soi, d'autonomie, d'intégration ; en les invitant à adopter une image réaliste et positive d'eux-mêmes, et à se dire enfin que ce n'était pas

parce qu'ils avaient des difficultés au plan de la connaissance des domaines plus abstraits, que cela les empêcherait de prendre leur vie en mains.

Et nous avons parlé des deux facteurs utilisés pour dire de quelqu'un qu'il est déficient mental : quotient intellectuel et mésadaptation sociale. « Ce n'est pas parce que, plus jeunes, on a dit que vous étiez déficients et qu'on vous a référés à des classes spéciales, que vous le serez toujours. Ce n'est pas non plus, parce qu'aujourd'hui, vous avez besoin d'encadrement dans votre travail comme à l'atelier protégé, ou de soutien dans votre cheminement personnel comme on vous en donne ici, que vous en aurez toujours besoin... C'est sûr que c'est plus difficile pour vous autres que pour bien d'autres gens, mais c'est possible d'envisager une vie autonome et responsable. Si Martin, Pierre et Patricia y sont arrivés, pourquoi pas vous ? »

Et les gens se sont mis à dire : « Oui, peut-être qu'un jour j'y arriverai. Mais il me reste encore plein de choses à apprendre pour ça... L'argent, par exemple, j'ai bien de la misère à me débrouiller avec ça. » Ou encore : « Moi je ne saurais pas quoi faire avec mon chèque du Bien-être ou mon chèque de paye... comment payer les comptes, quoi prévoir, comment m'organiser ? Un budget, j'ai jamais fait ça. » Ou encore : « Comment on s'y prend pour chercher un emploi, pour trouver un logement... ? »

Et dans les semaines qui suivirent nous avons consacré plus d'énergies à ces domaines. La discussion autour de la déficience avait été importante. Elle avait permis aux gens de resituer les choses à leur place, de se percevoir plus positivement et, tout en reconnaissant leurs difficultés, d'envisager la vie la plus normale possible. Alors qu'auparavant le mot « déficient » était un peu tabou à l'atelier, on sentait les participants plus à l'aise d'aborder la question quand cela leur posait problème. Il arrivait parfois que les gens disent : « Ce soir, on aimerait discuter encore de la déficience mentale. » Cela semblait les aider à affronter leur situation.

L'intégration des handicapés mentaux à la société *L'expérience de Pierre*

Puis il nous est arrivé un coup dur à l'atelier : Pierre a perdu son emploi. Il faut dire qu'à ce moment, il était le seul membre du groupe à exercer un emploi stable dans le monde régulier du travail. Au début, les gens lui disaient : « Décourage-toi pas. Tu as toujours trouvé du travail jusqu'à date, sûrement que tu vas y arriver encore. »

Chaque semaine, il nous alignait toutes ses démarches (auprès de la Commission d'assurance-chômage, du Centre de la main-d'oeuvre), toutes ses recherches d'emploi. S'il était confiant au début, plus le temps avançait, et plus il se faisait craintif. « Ils me disent : « on va t'appeler », mais ça, je commence à savoir ce que ça veut dire... Une chance que j'ai mis de l'argent de côté, parce que sans ça, ça ne serait pas facile. »

Après plusieurs mois sans succès au niveau de l'emploi, la Commission du travail et de l'immigration l'avertit qu'il n'était plus éligible comme prestataire d'assurance-chômage et le référa à l'Aide sociale. Il nous arrive un soir, abattu. « Je suis allé au Bien-être... Sais-tu combien ils vont me donner comme chèque, par mois? Cent quinze piastres. »

Et notre réaction première fut de dire : « Ben voyons, tu te trompes sûrement. Ce doit être cent quinze dollars par semaine ou au pire, par quinze jours. Personne aujourd'hui ne peut vivre avec cent quinze dollars par mois, c'est impensable! » Et les participants de renchérir : « Tu t'es trompé... nous autres, on reste chez nos parents et on reçoit deux cent quinze par mois. »

Mais Pierre de poursuivre : « Non, non. Vous autres, vous recevez plus parce que vos parents vous déclarent comme handicapés mentaux. Moi, j'ai déclaré que j'étais capable de travailler. Après tout, ça fait quatre ans que je travaille! J'ai dit que je continuais toujours à me chercher de l'emploi. C'est parce que j'ai rien que vingt-huit ans que je vais recevoir si peu. Si j'avais trente ans, je recevrais autour de trois cents dollars par mois. »

Et on a dit : « Ça n'a pas d'allure tout ça. Il y a sûrement une erreur quelque part. » « Je te le dis, Louise... Je leur ai dit : « Je ne pourrai jamais arriver à vivre avec ça. Mon loyer seul me coûte quatre-vingt-cinq piastres par mois. Comment que je vais faire pour payer mon électricité, mon chauffage, mon téléphone, pis manger en plus de ça ? » En connais-tu, toi, des places où ça coûte moins cher que quatre-vingt-cinq piastres de loyer ? J'veux pas rester dans un taudis ; à part ça, même les taudis coûtent aussi cher. Pis les billets d'auto-bus, faut bien que j'en achète si je veux continuer à chercher des emplois. Mais ça, ça a l'air que c'est pas leurs problèmes au Bien-être ! »

Nous avons alors pris des informations au service social qui nous a confirmé la chose : une personne de moins de trente ans, considérée apte au travail ne reçoit effectivement (en 1980) que cent quinze dollars par mois. Cette politique vise à encourager (pour ne pas dire forcer) les jeunes à se trouver de l'emploi et à ne pas compter sur l'aide sociale. Quand nous avons expliqué le cas de Pierre, comment c'était difficile pour lui de se trouver du travail (du fait qu'il n'avait pas d'études, qu'au plan du langage, il avait certains problèmes d'articulation...), et combien d'efforts infructueux il avait mis à se chercher de l'emploi de façon régulière, assidue, on nous a expliqué deux solutions possibles :

— la première c'était d'obtenir un certificat médical reconnaissant son incapacité temporaire d'emploi (suite à une maladie par exemple, une dépression nerveuse) ; ce qui, clairement, ne s'appliquait pas à lui ;

— la deuxième était encore de se procurer un certificat médical attestant cette fois, qu'il était déficient mental et incapable de travailler ; ce qui était aussi faux.

Comment vous dire la révolte qui nous a animée à ce moment-là, devant une société qui relègue ainsi officiellement à la misère complète une partie de sa population (celle des moins de trente ans, aptes au travail mais qui n'arrivent pas à s'en trouver), quand on connaît les conditions actuelles de chômage..., et en plus, devant une société qui parle à haute voix d'intégration des handicapés mais qui dans les faits, dit aux handicapés mentaux de moins de trente ans : « Pour sur-

vivre, restez donc « déficients mentaux. » Comment vous dire aussi sinon le découragement, du moins le pessimisme face aux chances d'intégration et d'autonomie totales des gens de notre groupe, que cela entraîna chez nous.

Bien sûr, on ne leur avait jamais présenté la vie en rose. On ne leur avait jamais laissé entretenir d'espairs face à des emplois hautement rémunérés et extrêmement valorisants, mais on avait dit : « Il y en a des emplois non-spécialisés que vous êtes capables d'occuper qui, sans vous enrichir monétairement, peuvent vous permettre de vivre indépendants. » Et encore une fois, on avait donné l'exemple de Pierre.

Et pour ceux qui présentaient des handicaps plus grands, qui n'entrevoyaient pas pouvoir exercer un travail régulier, et bien il restait l'aide sociale : « C'est sûr que ce n'est pas une vie de « riche », on ne peut pas se le nier, mais c'est peut-être mieux que rien. Martin et Patricia, malgré leurs difficultés financières, sont quand même plus épanouis, plus heureux que lorsqu'ils vivaient au crochet de leurs familles. »

Maintenant on se rendait compte que ce n'était pas si simple que cela ; que pour les plus stables, les plus habiles, les plus en mesure de s'intégrer au monde régulier du travail, les espoirs de se trouver réellement un emploi leur permettant de subvenir à leurs besoins, étaient dans les faits, très minces (compte tenu du taux de chômage grandissant, du fait aussi qu'ils manifestent souvent des difficultés au plan du langage, de l'apparence physique, et que la société leur accole toujours l'étiquette « déficient mental ». Et on sait la discrimination rattachée à ce mot.) De sorte que dans les faits, même pour ceux-là, si l'on pense en termes d'autonomie, il faut souvent envisager d'avoir recours à l'aide sociale. Mais cent quinze dollars par mois pour vivre ? Était-ce vers cela qu'il fallait orienter nos participants les plus stables, les plus conscients, les plus en mesure de vivre autonomes ?

Fallait-il attendre qu'ils aient plus de trente ans avant de leur proposer l'autonomie ? Fallait-il leur proposer d'accepter d'être encore et toujours reconnus officiellement comme « déficients mentaux », ce qui leur permettrait de recevoir des prestations un peu plus élevées ? C'était le cas de Martin et Patricia, sauf qu'eux n'étaient pas particulièrement cons-

cients de porter cette étiquette, donc cela leur posait peu problème. Mais pour les autres qui en souffraient ?

Nous sommes donc revenue à l'atelier la semaine suivante et avons fait part à Pierre et aux gens préoccupés par sa situation, de nos démarches auprès du service social. Et nous avons expliqué les deux pistes de solutions que le travailleur social nous avait présentées.

Face à la première voie (celle du certificat médical certifiant une incapacité temporaire d'emploi), Pierre a dit : « Je ne vois pas comment je pourrais me procurer un certificat médical en ce sens-là. Je ne suis pas malade. Je suis en bonne santé. J'ai pas fait de dépression. Je suis capable de travailler et je veux travailler. » Face à la deuxième solution que nous avons amenée le plus délicatement possible, il fut catégorique : « C'est pas vrai. Je ne suis pas un handicapé mental. J'aime mieux avoir rien que cent quinze piastres que de me faire signer un papier comme ça. »

Mais où était la solution ? C'était clair qu'il faudrait qu'il se trouve de l'emploi, le plus vite possible. Il avait encore quelques économies qu'il avait ramassées sou à sou, même à partir de ses prestations d'assurance-chômage et en coupant ses dépenses au maximum, mais cela ne durerait pas longtemps.

Nous avons donc emporté au Carrefour, semaine après semaine, les journaux locaux et ceux qui se débrouillaient un peu en lecture, se sont mis à éplucher avec lui, les pages « offres d'emploi ». Ils lisaient puis tout à coup, disaient : « Y a une job ici... ah non, attends... ça prend une neuvième année. » Ou encore : « Il y a un emploi de livreur... mais ça prend un permis de conduire. » Ou : « Tiens... laveur de vaisselle. Tu l'as déjà fait ça. Ah ! ils demandent de l'anglais. Comprends-tu ça, de l'anglais pour laver de la vaisselle ! Le patron du restaurant doit être un Anglais. » Ou : « Je l'ai, Pierre, aide-pâtissier. Ce serait bien ça ! Tu aimerais ça comme travail. Ils ne demandent pas d'expérience. Prends vite l'adresse. » Ou : « Livreur de journaux. Mais tu ne peux pas vivre avec ça, c'est sûr. » Ou encore : « Concierge... ah non... ils veulent un couple. »

Et Pierre prenait en note les possibilités et allait postuler. Pendant ce temps, il continuait toujours ses démarches auprès

du centre de main-d'oeuvre. Toujours sans succès. Comme on ne trouva pas grand chose dans les journaux, on s'est dit que chacun regarderait un peu partout dans les quartiers avoisinants, pour voir si dans les vitrines de restaurants, de magasins, d'épiceries, il n'y aurait pas d'offres d'emploi comme serveur, ou commis, aide-cuisinier, laveur de planchers, etc.

« Je suis prêt à prendre n'importe quoi, en autant que je peux arriver à vivre avec le salaire offert. »

Malheureusement, aucune de ses nombreuses démarches ne porta fruits. Au bout de quelques mois, son propriétaire, sensible à ses difficultés, lui offrit de réduire de moitié son loyer en échange de quelques petites tâches de conciergerie. Cela l'a beaucoup soulagé et revalorisé en même temps. Au moins, il se sentait un peu plus utile. Mais sa situation était loin d'être rose. Avec le temps, sa santé en prenait pour son rhume! Il maigrissait, toussait, était souvent malade.

Un jour, on lui a dit : « Écoute, ça ne peut pas durer comme ça. Va voir un médecin. Explique-lui ta situation. Il verra bien s'il peut faire quelque chose. » Celui-ci lui remit un avis à présenter à son travailleur social, attestant la détérioration de son état de santé général et l'urgence d'augmenter ses prestations, de façon à ce qu'il arrive à se nourrir mieux. Cela n'a rien donné. En désespoir de cause, il est allé une fois ou deux chercher de l'aide auprès d'organismes de bienfaisance. On lui a donné cinq dollars. S'il était homme à se défendre, il n'était cependant pas le gars à se plaindre : « Je me débrouille », disait-il.

Quand en janvier, nous l'avons revu après les vacances de Noël, il nous avoua qu'il venait de recevoir son chèque la veille. Il avait payé son loyer, ses comptes, fait une petite commande d'épicerie, acheté une passe d'autobus... Il lui restait deux dollars pour finir le mois! Même avec l'aide de parents, d'amis, de personnes sensibles à sa situation, qui lui donnaient assez régulièrement nourriture et vêtements, il arrivait à peine à vivre. « Ma mère, elle voudrait bien m'aider. Mais elle est sur le Bien-être elle aussi, et avec les autres enfants, elle n'arrive pas, elle non plus... ces trois dernières semaines, je n'ai mangé que des « toasts » et du café. Rien d'autre. Mon frigidaire est complètement vide. »

Et les cheveux nous dressaient sur la tête. Aujourd'hui Pierre attend ses trente ans qu'il aura dans deux mois, alors qu'il recevra enfin des prestations de trois cent trente dollars par mois. Il n'est pas aigri malgré tout. Entre temps, il se cherche toujours de l'emploi. Il est retourné au Centre de main-d'oeuvre, en espérant que ses démarches vont un jour porter fruits.

Il y a un petit espoir qui s'offre à lui du côté d'un C.T.A. (centre de travail adapté, fonctionnant au salaire minimum); c'est un atelier protégé où on offre une certaine formation en électronique, pour diriger ensuite les handicapés sur le marché du travail. Mais c'est sur la Rive-sud de Montréal, donc pas dans notre secteur. Les demandes de s'y intégrer sont nombreuses, le nombre de places limité. Mais il posera quand même sa candidature.

En même temps, on se rend compte que de retourner travailler ainsi en atelier protégé, ne lui sourit pas tant que ça, lui qui pendant plusieurs années, a connu le monde régulier du travail.

Réflexions des participants sur le travail, l'autonomie

Les participants, cherchant ainsi un emploi pour Pierre, se sont mis à dire : « Sais-tu que si je me cherchais, comme lui, du travail, je serais bien aussi mal pris que lui. C'est pas sûr qu'on va pouvoir un jour sortir des ateliers... On n'a pas de métier, pas d'études, pas d'expérience en rien sinon en ateliers protégés. Et nous leur avons demandé : « Qu'est-ce qui se passe au niveau des ateliers protégés? Ça fait longtemps déjà, que vous nous avez dit que certains d'entre vous avaient été approchés pour travailler dans des C.T.A. (centre de travail adapté)... » (Nous savons qu'il y en a deux ou trois qui fonctionnent, dans la périphérie de Montréal)

René de répondre : « Dans notre région, ça ne débloque toujours pas. C'est encore le même problème. On ne trouve pas de compagnies intéressées à offrir des contrats de travail à ces ateliers. Même aux ateliers ordinaires (C.R.A. : centres de réadaptation pour adultes), on a les mêmes problèmes.

Chez nous, on manque de travail. Souvent on passe des journées à jouer aux cartes, à se tourner les pouces ou à faire un peu d'artisanat. »

Et Jacqueline de poursuivre : « Même quand on a des contrats à remplir, je te dis que c'est pas bien excitant comme travail ! On passe nos journées à mettre des bouchons sur des stylos, à mettre des enveloppes dans des boîtes, à compter des étiquettes et à les mettre en paquets... Mais c'est pas ça qui est le pire... Avant, on faisait le même type de travail mais, j'sais pas... On avait aussi d'autres activités à l'atelier ; on apprenait des choses (comment se débrouiller avec l'argent par exemple), on avait des sorties de groupes, des soirées. Maintenant, plus rien de ça. Je ne sais pas si c'est pareil dans les autres ateliers, mais chez nous en tous cas, c'est comme ça. C'est « plat », c'est ennuyant à mourir ! Moi, si j'y vais, c'est pas tant parce que j'ai l'impression que ça me donne quelque chose. J'apprends rien là. C'est bien plus parce que ça me déprime de rester chez nous à rien faire... mes soeurs, mon père, ma mère travaillent... Au moins, quand je vais à l'atelier, je me sens un peu comme eux autres. Je rapporte un peu d'argent à la maison, même si je sais bien que c'est pas pareil. »

Rodrigue : « Moi, c'est la même chose. Je vais à un atelier pour malades mentaux, rattaché à l'hôpital Douglas. Jour après jour, semaine après semaine, je compte des pilules que je mets dans des petites bouteilles. C'est des contrats de compagnies pharmaceutiques qu'on remplit souvent chez nous. Pis je te dis qu'on se fait souvent pousser dans le dos. Le *superviser* nous surveille tout le temps... Pis c'est pas toujours pour nous aider, non plus. Sils pensent qu'ils nous donnent là une thérapie, je cherche encore ce qu'on en retire vraiment. À douze, quinze piastres par semaine, y a rien pour nous valoriser là ! »

Et Jean-Paul, un nouveau à l'atelier, de dire : « Je vous trouve bien fous d'aller travailler comme ça, pour si peu. Moi je vis rien que sur le Bien-être, pis je me débrouille... pis toi Pierre, j'comprends pas non plus, pourquoi tu cherches tant du travail. Ce que tu vas trouver, si tu en trouves, c'est une job avec un salaire de misère. Autant rester sur le Bien-être...

OK... tu peux pas vivre avec cent quinze piastres par mois. Mais encore là, j'comprends pas pourquoi tu t'obstines à ne pas vouloir te faire reconnaître comme handicapé mental. Moi je suis reconnu officiellement comme ça, pis ça ne me dérange pas tant que ça. J'aime pas ça, mais qu'est-ce que tu veux, c'est le seul moyen d'avoir un chèque qui a un peu d'allure. »

Et chacun, selon sa situation personnelle, de répondre à Jean-Paul.

Pierre : « Écoute Jean-Paul, on ne vit pas la même chose, toi et moi. Toi tu as des problèmes de vue, tu as des tics assez graves, des problèmes nerveux... tu nous en parles tout le temps! Tu ne pourrais pas avoir un emploi stable comme moi. Toi, tu le reconnais que tu es handicapé... Moi, c'est pas pareil... J'ai pas de problèmes comme ça. Je suis capable de travailler n'importe quand. Quand je travaillais à la cafétéria de l'Hydro-Québec, je faisais bien mon travail. C'est pas pour ça que j'ai été congédié. Il y a eu un surplus de personnel, des coupures de postes. Si j'ai tant de misère à me trouver une job aujourd'hui, c'est à cause du chômage. Il y a plein de monde qui ont des études qui n'arrivent même pas à s'en trouver des jobs... À part ça, mon problème de langage m'aide pas non plus. (Bien qu'il parle correctement, il a des problèmes au niveau de l'articulation des mots, comme s'il « mâchouillait » ses mots, de sorte qu'on a parfois du mal à le comprendre)... Moi, le Bien-être ça m'intéresse pas! Pour l'instant, ça me dépanne, mais je veux plus que ça, moi, dans la vie. Je veux travailler. »

Et Rodrigue : « Moi, j'ai fait ce que tu as dit Jean-Paul. Un moment donné, je me suis écoeuré et j'ai lâché l'atelier protégé. Mais au bout de six mois à rien faire, à écouter la télévision, à prendre des marches, je n'en pouvais plus. Ça me déprimait effrayant! Moi, je suis comme toi, trop malade pour me chercher un emploi régulier. Ça fait que je suis retourné à l'atelier. C'est pas mieux qu'avant... je sens encore qu'ils m'exploitent, mais au moins ça remplit mes journées... Je rencontre du monde, pis j'ai l'impression d'être un peu plus utile. »

Jacqueline : « Moi sais-tu, vivre sur le Bien-être, ça ne m'intéresse pas tant que ça. Je suis déjà reconnue comme han-

dicapée mentale, ça fait que j'aurais le même chèque que toi. Mais j'aurais pas la même vie que j'ai maintenant. Moi, mes parents ont un peu plus d'argent que les vôtres. Chez nous, ça va bien... Bien sûr, j'aimerais ça, moi aussi, vivre en appartement, pas toute seule, mais peut-être avec une amie, avec quelqu'un avec qui je m'entends bien... J'aimerais ça être plus indépendante... mais je pourrais pas vivre comme maintenant. Je mange bien, j'ai du beau linge. Les sorties, les spectacles que je peux maintenant me permettre, je pourrais pas me les payer rien qu'avec le Bien-être... Je sais bien que mes parents ne seront pas toujours là, qu'il faut que je pense à cela aussi... mais pour le moment, je suis satisfaite de ma situation... oh! ça veut pas dire que ça m'écoeure pas en même temps. Je suis souvent « en maudit »... Je l'accepte pas encore tant que ça d'être handicapée, de trembler comme ça, d'être souvent malade, ça me révolte encore... Moi, je le comprends Pierre de ne pas vouloir se faire reconnaître comme handicapé mental. Toi, ça ne te fait peut-être pas grand chose, mais moi, ça m'humilie en maudit! »

La réalité sociale et économique des handicapés mentaux

Voilà ce que vivent les handicapés mentaux. Si on est chanceux, un travail au salaire minimum, mais le plus souvent, des emplois sous-payés où on vous donne un salaire ridicule en vous faisant sentir qu'on est déjà bien bon de vous embaucher...

C'est souvent vivre dépendant, au sein de la famille... Si on ne peut pas se trouver un emploi dans le monde régulier du travail et si on tient quand même à travailler, il y a les ateliers protégés... Si on tient malgré tout à vivre autonome, c'est la plupart du temps, l'aide sociale.

Bien sûr que c'est une bonne idée les « centres de travail adapté » où on offrirait formation et emploi en assurant le salaire minimum. L'avenir montrera s'il s'agit là d'une possibilité réelle ou d'un faux espoir, car de la politique à la pratique, la distance est souvent grande. Pour l'instant, deux ou trois de ces ateliers dans toute la région de Montréal, c'est

nettement insuffisant. De plus, ceux-ci sont prévus tant pour les handicapés physiques que mentaux. Il est raisonnable de se demander jusqu'à quel point les premiers ne seront pas favorisés, au détriment des derniers. Loin de nous l'idée d'en blâmer les handicapés physiques, sauf que pour les handicapés mentaux, il ne reste souvent que les C.R.A. (centre de réadaptation pour adultes) où les gens n'ont ni l'impression d'apprendre, ni d'avancer. Et à vingt dollars par semaine, pour des semaines de trente heures et plus de travail monotone... il faut y tenir!

Pour ce qui est des politiques gouvernementales visant à encourager les employeurs à embaucher des handicapés, encore une fois, c'est un pas dans la bonne direction, mais il ne faut pas rêver en couleurs non plus. On peut déjà imaginer les pressions que certains employeurs exerceront sur leurs travailleurs handicapés (physiques ou mentaux). Il ne faut pas être naïf et penser que ce sera là la fin de la discrimination. L'entreprise n'est pas là pour être plus juste ou pour faire la charité. Elle est là pour faire de l'argent. Le jour où l'on décidera d'engager des handicapés, ce ne sera pas à cause du principe de l'égalité des chances pour tous, mais bien parce qu'on jugera qu'ils sont rentables. Et on sait ce que « rentable » veut dire dans le langage du patronat : ça veut dire des gens qui font bien leur travail mais en même temps qui ne se mêlent pas trop de défendre leurs droits, leurs intérêts de travailleurs.

L'expérience de Marielle

À ce sujet, relatons l'expérience de Marielle. Ayant travaillé plusieurs années en atelier protégé, Marielle fut approchée, il y a deux ans, pour aller travailler dans une compagnie où l'on faisait des tentures et qui justement, bénéficiait d'un programme d'aide à l'embauche des handicapés.

Grosso modo, le programme fonctionnait comme suit : le gouvernement payait une partie importante du salaire de l'handicapé pendant une période de trois mois (considérée comme stage de formation). Ensuite, la compagnie déciderait de garder le travailleur s'il répondait aux exigences de l'em-

ploi, et payerait le total de son salaire, comme tout travailleur régulier.

Marielle fut engagée avec deux autres handicapées mentales. Le travail consistait à mettre des crochets dans des paquets de vingt, ou mettre des pôles dans des sacs. Ça allait bien. Marielle était contente d'avoir enfin un salaire raisonnable. Au bout de trois mois : congédiement des trois employées.

Des informations prises auprès de la responsable du personnel assurèrent que ce congédiement n'avait pas été amené par le fait que Marielle ne faisait pas bien son travail. Bien sûr, elle était un peu plus lente que les autres, mais du fait qu'elle travaillait toujours très fort (sans perdre de temps à jaser ou à prendre un café, etc.), elle arrivait quand même à fournir le même travail que les employés réguliers. La raison alors? C'était bien simple. C'était la fin de l'aide gouvernementale au niveau du salaire.

L'employeur avait bénéficié pendant trois mois du travail de trois personnes, à coûts réduits. Maintenant, ça ne l'intéressait plus de les garder comme employées. Le cas de Marielle n'était pas une exception. Sa mère, très active au sein d'associations d'handicapés, nous citait l'exemple de plusieurs autres (handicapés physiques et mentaux) ayant vécu des situations similaires.

À propos des conditions de travail vécues par Marielle et ses deux amies, ce n'était pas merveilleux, non plus. Elles travaillaient toutes les trois, isolées dans une petite pièce, ne mangeaient pas en même temps que les autres, ne prenaient pas non plus leur « quinze minutes » de repos au même moment. De sorte qu'elles n'avaient pratiquement pas de contacts avec les autres travailleurs. Toute une intégration! D'autre part, comme trois mois de travail, c'est insuffisant pour être éligible comme prestataire d'assurance-chômage, ces personnes se retrouvaient alors, sans le sou. Dans le cas de Marielle, il fallut de multiples démarches avant de la faire réadmettre au régime d'aide sociale. Il fallut recommencer les tests d'intelligence, les examens médicaux, etc. Ce fut humiliant à la fois pour elle et pour ses parents qui estimaient à juste titre, être en droit de recevoir une aide financière pour supporter la charge de leur fille adulte handicapée.

De plus, elle avait perdu sa place à l'atelier protégé. Il a fallu un bon six mois d'attente, avant de pouvoir le réintégrer. Elle s'était ennuyée beaucoup pendant ce temps.

« Vous comprendrez, concluait sa mère, que les parents sont souvent réticents à proposer à leur enfant de s'engager dans ces voies, quand on sait les espoirs déçus que souvent cela entraîne. » Qui ne comprendrait pas ?

Malgré les difficultés, persévérer

Nous refusons cependant de nous laisser décourager par les obstacles qui se posent souvent ainsi à l'autonomie des adultes handicapés mentaux. Au Carrefour nous essayons de les aider à mieux comprendre ces difficultés, à mieux les cerner et surtout à se déculpabiliser face à elles. Nous les encourageons à persévérer dans leurs efforts d'affirmation de soi et d'autonomie, à affronter les difficultés une à une et au fur et à mesure qu'elles se présentent, et à prendre confiance en leur capacité de réfléchir et de trouver à leurs problèmes des solutions adéquates.

Nous amenons ceux qui demeurent toujours au sein de leur famille à réaliser que leurs parents ne seront pas toujours là pour les défendre, les protéger et prendre toute les décisions à leur place ; qu'ils doivent rompre leurs habitudes de dépendance et de passivité pour assumer un rôle actif dans leur propre vie, en prenant des responsabilités à leur mesure. Ils doivent apprendre à se débrouiller seuls le plus possible et plutôt que de se laisser servir, partager les tâches, les corvées familiales : apprendre à tenir maison, à faire le lavage, le ménage, à payer les comptes, à faire l'épicerie, etc. Ce faisant, non seulement apprendront-ils des techniques essentielles à une autonomie plus complète, ils aideront en même temps ceux qui les entourent à avoir d'eux une image plus dynamique, à réaliser qu'ils sont capables de prendre des responsabilités. Ils seront alors plus à même d'exiger qu'on les prenne au sérieux et qu'on les soutienne le moment venu où ils se sentiront plus en mesure de voler de leurs propres ailes.

De notre côté, nous essayons de les outiller le mieux possible en leur expliquant les responsabilités et obligations d'une

vie sociale autonome, en leur montrant comment faire un budget, comment s'alimenter convenablement, comment évaluer leurs besoins prioritaires, ce que financièrement ils pourraient ou ne pourraient pas se permettre, etc.

En les invitant à cerner le mieux possible tant leur réalité personnelle que collective, nous les amenons à reconnaître qu'ils ont au même titre que tout le monde, des droits et des intérêts à défendre.

Devant leurs conditions de vie, de travail, de santé, qui sont à toutes fins pratiques, des conditions de pauvreté, nous les invitons à se sentir concernés quand les organismes populaires ou les associations de citoyens de leur quartier réclament le droit au travail, à la santé, à l'éducation, à des salaires décents ou à des prestations sociales ou de chômage tenant compte du coût de la vie. Cela les regarde puisque cela touche directement leurs conditions de vie. Aussi les informons-nous régulièrement sur tout ce qui se passe dans le quartier, non seulement en termes de loisirs et de services mais aussi de soirées d'information, de mouvements de revendication, d'assemblées générales des organismes, les invitant à s'y intéresser et à y participer au même titre que tous les citoyens du quartier.

Nous les invitons aussi à se défendre contre la discrimination dont ils sont souvent l'objet, contre ceux qui tenteraient d'abuser de leurs difficultés et de les exploiter, contre ceux qui afficheraient face à eux des attitudes méprisantes ou condescendantes. Ainsi les invitons-nous à discuter avec leurs moniteurs d'atelier protégé des situations qu'ils jugent humiliantes ou injustes à leur égard et qu'au Carrefour, ils osent aborder. Ils doivent là aussi apprendre à parler, à verbaliser leurs critiques, à faire valoir leur point de vue. Ce n'est qu'à ce prix qu'on cessera de les prendre pour acquis, qu'on les prendra au sérieux et qu'on considérera leurs revendications.

Nous réalisons évidemment qu'il ne s'agit pas là pour eux d'une tâche facile. Quand on est démuné, qu'on a du mal à articuler sa pensée, à s'exprimer, quand en plus, on se bute à des préjugés tenaces, il faut une forte dose de confiance en soi et de courage pour oser affronter son milieu et dire : « Nous aussi on existe, nous aussi on a des droits, des désirs, des

besoins comme tout le monde... » Et nous comprenons bien qu'ils préfèrent parfois se taire de peur de n'être pas compris. Nous les amenons cependant à réaliser que les problèmes se règlent rarement d'eux-mêmes et que ce n'est qu'en assumant nos responsabilités et en se défendant quand c'est nécessaire qu'on y trouve des solutions adéquates.

C'est donc par une pédagogie de la revalorisation personnelle, de la conscientisation personnelle et sociale et de la responsabilité qu'au Carrefour nous tentons, à notre mesure, d'apporter aux adultes handicapés mentaux de notre région, un soutien efficace dans leur démarche d'affirmation de soi, d'autonomie et d'intégration sociale. Nous refusons de démissionner et de modifier nos attentes face à ceux qui, au départ, pourraient sembler plus démunis au plan des habiletés cognitives ou du fonctionnement social, et pour qui l'autonomie pourrait sembler hors de portée. Et ce n'est pas par idéalisme que nous adoptons cette attitude mais par expérience.

Qu'on se rappelle Lisette dont nous avons parlé au début de ce bilan qui, à vingt-cinq ans, n'était jamais sortie de chez elle, n'avait jamais pris aucune responsabilité, passait des journées entières devant la télé ou sur le balcon à ne rien faire... ne savait même pas faire son lit, la vaisselle, etc., qui vivait endouilletée, couvée par ses parents... Lisette qui, au Carrefour, n'arrivait pas à apprendre... ni en alphabétisation, ni en calcul, ni en artisanat, et qu'on n'arrivait pas rejoindre, à valoriser, à faire avancer... Lisette qui, toujours agressive, de mauvaise humeur, violente, avait du mal à se faire accepter des autres, à adopter des comportements sociaux appropriés...

Combien d'efforts avons-nous mis à essayer de lui faire comprendre qu'elle avait une responsabilité personnelle à assumer face à sa vie, à ses comportements, qu'elle devait faire sa part chez elle comme à l'atelier, cesser d'attendre qu'on la serve toujours, contrôler son émotivité, modifier ses comportements sociaux problématiques, allant même jusqu'à l'exclure de l'atelier une session entière parce que sa présence menaçait la stabilité, le fonctionnement du groupe. Combien de fois avons-nous été tentée de démissionner face à elle et de penser qu'elle resterait mésadaptée, qu'elle ne trouverait pas le moyen, la capacité de s'en sortir... Combien d'années

avons-nous eu l'impression qu'elle piétinait sur place, sans avancer...

Puis l'an passé, nous avons été témoin chez elle d'un grand déblocage à tous les niveaux. Suite au décès de son père et à la maladie de sa mère, les rôles au sein de sa famille se sont considérablement modifiés et Lisette s'est mise à y prendre peu à peu des responsabilités, et en même temps, à prendre confiance en ses possibilités. De même, à l'atelier, elle accepta de se charger de la pause-café. C'est donc dire qu'elle devait acheter elle-même le café, différentes sortes de jus, préparer le tout le moment venu, et se faire payer par les participants pour entrer dans son argent. Et nous étions quelque peu ébahie de la voir se débrouiller assez bien dans tout cela, elle qui n'avait pourtant jamais réussi à compter jusqu'à dix !

De même, alors que nous avions tenté pendant des années de lui apprendre à écrire son nom, sans grand succès toutefois, elle nous est arrivée en début de session, toute heureuse de nous annoncer qu'elle pouvait maintenant endosser ses chèques du Bien-être en y signant elle-même son nom, son adresse...

Cette année, c'est elle qui s'occupe de sa mère malade et qui se débrouille avec la plupart des corvées ménagères. Depuis quelques mois, Lisette est en amour... Elle est fréquentée par un homme sérieux et stable qui l'entoure de tendresse et d'affection. Ils entretiennent des projets de mariage qui ont de bonnes chances de réussir. Et Lisette s'épanouit... et Lisette est heureuse comme elle ne l'a jamais été. Elle qui au départ, nous semblait si démunie, si handicapée, si mésadaptée...

C'est ce qui nous fait dire qu'il ne faut jamais démissionner. Depuis qu'elle existe, l'activité « adaptation sociale » du Carrefour a rejoint près d'une quarantaine d'adultes handicapés mentaux. Nous ne prétendons pas que chacun d'entre eux est aujourd'hui en mesure de vivre d'une manière complètement autonome, mais nous disons que cette activité d'éducation populaire a permis à la plupart d'entre eux de se percevoir positivement, de prendre confiance en eux-mêmes, d'affronter leurs problèmes, de prendre des responsabilités à leur mesure et de mieux s'intégrer à la vie sociale de leur quartier.

CONCLUSION

Elle n'est pas facile la vie de l'handicapé mental et nombreuses sont les difficultés qu'il doit affronter dans sa démarche d'affirmation de soi, d'autonomie et d'intégration sociale. Non seulement souffre-t-il au départ d'un handicap qui lui rend plus ardue cette démarche, il est souvent victime d'attitudes et de préjugés qui viennent compromettre ses chances de s'adapter et de mener sa vie de la façon la plus normale possible.

Parce qu'on a peur pour lui, parce qu'on sous-estime sa capacité d'adaptation, on le protège contre les difficultés de la vie plutôt que de l'outiller pour les affronter. Et plus on le protège, et plus on le rend mésadapté, plus son handicap prend de l'ampleur de sorte qu'il se retrouve souvent adulte, démuni face à ce qui lui arrive et sans emprise sur sa réalité personnelle et sociale.

Contrairement aux préjugés courants à l'effet que les handicapés mentaux, de par la nature même de leur handicap, sont des êtres essentiellement limités, différents des autres, et qui ne seront toujours que des grands enfants plutôt inconscients, plutôt irresponsables, l'expérience du Carrefour montre à quel point ils sont capables d'adaptation, de progrès,

d'autonomie personnelle, de conscientisation sociale et d'intégration à la société. Il est urgent que l'on réalise que les préjugés que l'on entretient à leur égard compromettent leurs chances de croître et de se développer normalement.

Il convient de se demander si le fait que plusieurs de ces adultes correspondent à cette image que l'on se fait d'eux ne reflète pas, plus encore que leurs limites, le fait qu'on a un jour cessé de croire en leurs possibilités et de les stimuler. Quelle personne d'intelligence normale ne serait pas mésadaptée, et psychologiquement et socialement, si elle avait passé l'essentiel de sa vie surprotégée, traitée en enfant, tenue à l'écart des préoccupations et des responsabilités des gens de son âge et marginalisée ? Quel enfant non-handicapé se développerait normalement si on cessait ainsi un jour de croire en lui ?

Nous ne nions pas les difficultés particulières de l'handicapé mental, mais nous continuons, malgré celles-ci, de croire en sa grande capacité d'adaptation. Nous disons qu'il en a déjà assez de son handicap, sans qu'on vienne l'handicaper doublement en ne considérant que ses limites plutôt que ses possibilités, en en faisant un être différent des autres. Justement parce qu'il a plus de difficultés qu'un autre, on ne devrait jamais cesser de le stimuler, de le provoquer, d'exiger de lui qu'il prenne des responsabilités à sa mesure et que malgré ses lenteurs, il continue toujours d'avancer.

Il faut lui apprendre à viser l'autonomie personnelle comme l'intégration sociale la plus totale possible. À travers sa vie familiale, ses études, son travail, ses loisirs, lui apprendre à prendre confiance en lui-même et à pousser à bout ses possibilités ; l'inviter sans cesse à se percevoir en adulte, à comprendre qu'il a au même titre que tout le monde, des droits et des intérêts à défendre, comme des responsabilités à assumer... ; l'inviter à se sentir solidaire de ceux qui défendent les mêmes intérêts que lui, qui réclament le droit au travail, à la santé, à des conditions de vie décentes... ; le soutenir dans ses efforts d'autonomie et de participation à la vie sociale de son milieu, de son quartier... ; l'aider enfin, malgré ses difficultés, à mener la vie la plus normale, la plus équilibrée possible.

Nous réalisons évidemment qu'il ne s'agit pas là d'un travail facile et que la tentation est souvent forte de se décourager et de démissionner devant l'ampleur de leurs difficultés. C'est un travail qui demande autant à l'handicapé lui-même qu'à ses parents, ses éducateurs, ses moniteurs, une somme considérable d'énergies et de patience. Cela demande du temps et des efforts continus, mais ce n'est qu'à ce prix qu'on lui permettra de croître, de progresser, de s'affirmer, de prendre sa vie en mains et de s'intégrer à la société.

C'est ce travail que sans relâche nous poursuivons au sein de notre activité. Si nous espérons que cette relation de l'expérience du Carrefour d'éducation populaire en matière d'adaptation sociale aura permis au lecteur de se sensibiliser au vécu et aux difficultés de l'adulte handicapé mental, nous espérons aussi que d'autres organismes sauront tirer profit des acquis de cette expérience, pour apporter à ces adultes en difficulté l'attention qu'ils sont en droit d'attendre, au même titre que les non-handicapés.

TABLE DES MATIÈRES

<i>PRÉFACE</i>	7
<i>INTRODUCTION</i>	15
LES DÉBUTS DE L'EXPÉRIENCE (1970)	19
Projet global pour adultes analphabètes	
déficients mentaux	20
Dépistage et recrutement	21
PREMIÈRE ÉTAPE	
<i>Alphabétisation et socialisation</i>	23
Première année (1970)	23
Modification du projet initial	23
Individualisation de l'enseignement	24
Deuxième année (1971)	24
Nouvelle responsable de l'activité	24
Nos « première armes »	25
Intégration au Carrefour	27
La pause-café	27
Troisième année (1972)	29
Peu de progrès en alphabétisation	29
Élargissement du programme	30
Évaluation des trois années de l'expérience (juin 1973)	31
Portrait de l'adulte déficient mental	31
Suggestions pour l'avenir	35
1) Limite de participation	35
2) Activité « follow-up »	35
3) Liens avec les parents	35
Un nouveau groupe (sept. 1973)	35
Rencontre avec les parents	38

DEUXIÈME ÉTAPE (1973-1975)

<i>Un nouveau regard, une nouvelle orientation</i>	41
Réflexion sur l'éducation populaire	41
Notre activité et l'éducation populaire	43
À l'écoute des participants	44
Animateur-soutien	45
Certains participants	47
Un nouveau regard	56
Attention aux généralisations!	57
Des gens comme tout le monde	58
Ce ne sont pas des enfants	58
Alphabétisation et adaptation sociale	59
Briser le cercle vicieux	61
Une nouvelle orientation	61
Apprendre à « se tenir debout »	61
Réticences des animateurs	62
Trop tard pour reculer	63
Bilan des deux dernières années (juin 1975)	65
Orientation conforme à l'éducation populaire	65
Objectifs de l'activité	67
Nature de l'activité	68
1) activité d'éducation	68
a) programme de l'activité	69
b) philosophie de la réussite	70
c) pédagogie adoptée	70
2) activité de soutien	70
a) écoute active	70
b) relation animateur-participant	71
c) groupe-soutien	71
Activité « follow-up » (sept. 1975)	71
Évaluation des énergies à investir	72
Réticences de l'équipe du Carrefour	74
Appui du C.A. et de l'assemblée générale	75

TROISIÈME ÉTAPE (1976-1978)

<i>Affirmation de soi, autonomie</i>	77
Appui de la Clinique communautaire	77

Encore un nouveau groupe	79
Rencontres avec le groupe « follow-up »	81
Insatisfaction des anciens participants	81
Réévaluation de la limite de participation	82
À la recherche d'une solution	83
1) responsabilité face à la question	83
2) responsabilité face à l'activité	86
Le travail concret	87
Apprentissages liés au programme	87
Travail au niveau du langage	88
Apprentissage de la responsabilité	91
Travail au niveau personnel	93
1) les comportements enfantins	93
2) les fantasmes	93
3) d'autres attitudes problématiques	98
Travail au niveau collectif	100
1) prise en charge collective	101
2) liens hors-Carrefour	102
Les amours de Martin et de Patricia	103
Impact de cette expérience de vie	109
Position de principe	111
QUATRIÈME ÉTAPE (1978-1981)	
<i>Conscientisation sociale et intégration</i>	113
Réflexion face à leur vécu social, collectif	114
Réflexion face à leur « déficience mentale »	122
Réticences de l'animatrice	123
Les deux facteurs de déficience mentale	124
Le problème de « l'étiquette »	124
Discussion en groupe	125
L'intégration des handicapés mentaux à la société	129
L'expérience de Pierre	129
Réflexion des participants sur le travail, l'autonomie	134
La réalité sociale et économique des handicapés mentaux	137
L'expérience de Marielle	138
Malgré les difficultés, persévérer	140
CONCLUSION	145

Des gens comme tout le monde relate une expérience d'alphabétisation et de conscientisation sociale réalisée auprès d'un groupe d'handicapés mentaux. Cette expérience, étalée sur une période de dix ans, a été vécue au Carrefour d'éducation populaire de Pointe Saint-Charles et elle est décrite par l'animatrice même du projet, Louise Doré. Voici les conclusions que tire cette enseignante-animatrice :

« Nous ne nions pas les difficultés particulières de l'handicapé mental, mais nous continuons, malgré celles-ci, de croire en sa grande capacité d'adaptation. Nous disons qu'il en a déjà assez de son handicap, sans qu'on vienne l'handicaper doublement en ne considérant que ses limites plutôt que ses possibilités, en en faisant un être différent des autres. Justement parce qu'il a plus de difficultés qu'un autre, on ne devrait jamais cesser de le stimuler, de le provoquer, d'exiger de lui qu'il prenne des responsabilités à sa mesure et que malgré ses lenteurs, il continue toujours d'avancer.

Il faut lui apprendre à viser l'autonomie personnelle comme l'intégration sociale la plus totale possible. À travers sa vie familiale, ses études, son travail, ses loisirs, lui apprendre à prendre confiance en lui-même et à pousser à bout ses possibilités ; l'inviter sans cesse à se percevoir en adulte, à comprendre qu'il a au même titre que tout le monde, des droits et des intérêts à défendre, comme des responsabilités à assumer... ; l'inviter à se sentir solidaire de ceux qui défendent les mêmes intérêts que lui, qui réclament le droit au travail, à la santé, à des conditions de vie décentes... ; le soutenir dans ses efforts d'autonomie et de participation à la vie sociale de son milieu, de son quartier... ; l'aider enfin, malgré ses difficultés, à mener la vie la plus normale, la plus équilibrée possible. »